Jean-Paul Desbiens (1927-2006)

Alias Le Frère Untel
Professeur de philosophie

(1989)

Se dire, c'est tout dire

(journal)

Un document produit en version numérique par Gemma Paquet, bénévole,
professeure de soins infirmiers retraitée du Cégep de Chicoutimi

Courriel: mgpaquet@videotron.ca

[Page web personnelle](#) dans la section des bénévoles.

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf., .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES](#).

Cette édition électronique a été réalisée par Gemma Paquet, bénévole, professeur de soins infirmiers retraitée du Cégep de Chicoutimi,

Courriel : mgpaquet@videotron.ca

à partir du livre de :

Jean-Paul Desbiens (alias Le Frère untel)

Se dire, c'est tout dire. (journal)

Montréal : Les Éditions L'Analyste, 1989, 237 pp.

[Autorisation formelle accordée, le 20 janvier 2005, par l'auteur de diffuser toutes ses publications dans Les Classiques des sciences sociales.]

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 12 points.

Pour les citations : Times New Roman 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 30 mai 2009 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.

DU MÊME AUTEUR

Du courage (De fortitudine), présentation et traduction française du Commentaire de saint Thomas d'Aquin sur l'Éthique à Nicomaque, leçons XIV, XV, XVI, XVII, XVIII, du Livre III in Les Cahiers de Cap-Rouge, vol. 3, n° 4, pp. 63-96, 1975.

Du maître (De Magistro), présentation et traduction française de la q. XI du De Veritate de saint Thomas d'Aquin, in Les Cahiers de Cap-rouge, vol. 2, n° 2, pp. 13-73, mars 1974.

Les insolences du Frère Untel. Éditions de l'Homme, Montréal, 1960, 158 pages. Traduit en anglais sous le titre : The Impertinences of Brother Anonymous, par Miriam Chapin, Harvest House, Montréal, 1962, 126 pages. Réédition avec texte annoté par l'auteur à l'occasion du 30e anniversaire des Éditions de l'Homme, Montréal, 1988, 253 pages.

Sous le soleil de la pitié. Éditions du Jour, Montréal, 1965, 122 pages.

Sous le soleil de la pitié. Éditions du Jour, nouvelle édition, revue et augmentée, Montréal, 1973, 167 pages. Traduit en anglais sous le titre : For Pity's Sake, par Frédéric Côté, Harvest House, Montréal, 1965, 134 pages.

Introduction à un examen philosophique de la psychologie de l'intelligence chez Jean Piaget. Presses universitaires de Laval et Éditions universitaires de Fribourg (Suisse), 1968, 189 pages.

Dossier Untel. Éditions du Jour et Les Cahiers de Cap-Rouge, Montréal, 1973, 329 pages.

Appartenance et liberté. Éditions Jean-Claude Larouche, Saint-Nazaire, 1983, 208 pages, illustré.

Préface de Le thème de notre temps (Ortega y Gasset). Éditions Le Griffon d'argile, Québec, 1986.

L'actuel et l'actualité. Éditions Le Griffon d'argile, Québec, 1986, 438 pages.

Préface de Un cri dans le désert (Gérard Blais). Éditions le Griffon d'argile, Québec, 1987.

Préface de Le monopole public de l'éducation (Jean-Luc Migué et Richard Marceau). Presses de l'Université du Québec, Québec, 1989 (à paraître).

Jean-Paul Desbiens (1989)

Se dire, c'est tout dire. (journal)

Montréal : Les Éditions L'Analyste, 1989, 237 pp.

Table des matières

[Quatrième de couverture](#)

[NOTE DE L'ÉDITEUR](#), Nicole Jetté-Soucy

[AVERTISSEMENT](#), Jean-Paul Desbiens

[INSTANTANÉS](#)

[ÉCRITURE](#)

[BALISES](#)

[REFLETS](#)

[FOI](#)

Se dire, c'est tout dire (journal) (1989)

QUATRIÈME DE COUVERTURE

[Retour à la table des matières](#)

Né à Métabetchouan, Lac-Saint-Jean, en 1927, Jean-Paul Desbiens, d'abord connu sous le pseudonyme du « Frère Untel », entre chez les Frères Maristes en 1941. En 1960, il publie Les Insolences du Frère Untel qui amorcent le vaste mouvement de la Révolution tranquille. Depuis, l'évolution de la société ne l'a jamais laissé indifférent. Au fil des ans, il a noté ses impressions, ses certitudes et ses doutes. Se dire, c'est tout dire rassemble des extraits de son journal personnel qu'il tient depuis 35 ans.

Illustration: Joyce Cockrane

« L'utilité de tenir un journal ne fait guère de doute. Il s'agit d'abord d'un exercice d'écriture et, par là, une occasion de préciser sa pensée. Or, l'on sait comme la pensée est fugace ; comme il est difficile, parfois, de remettre la main sur une idée que l'on a eue et qui nous a coulé entre les doigts, faute d'avoir été tout de suite épinglée.

Se dire, c'est aussi dire l'autre. "Chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition", disait Montaigne. Et l'homme est curieux de l'homme, c'est dans sa nature. »

Se dire, c'est tout dire (journal) (1989)

NOTE DE L'ÉDITEUR

[Retour à la table des matières](#)

En 1983, Guy Brouillet, alors rédacteur en chef de la revue *L'Analyste*, décidait de publier des fragments du journal de Jean-Paul Desbiens et d'en faire l'objet d'une rubrique sous le titre (choisi par l'auteur) : « *Se dire, c'est toute dire* ». Six ans après, voilà que les Éditions L'Analyste rassemblent tous ces extraits en un seul volume. Les cinq chapitres : Instantanés - Écriture - Balises - Reflets - Foi, correspondent aux grands thèmes qui jalonnent le journal.

Journal de bord de Jean-Paul Desbiens, *Se dire, c'est tout dire* fait partager au lecteur l'écoulement des jours d'un capitaine qui réfléchit à sa navigation et à son but. Tout le long du voyage, par temps calme ou par tempête, le capitaine note, çà et là, ses observations, ses impressions et ses réflexions. À l'occasion d'un événement ou d'un simple fait de la vie quotidienne, en marge d'un travail, au hasard d'une lecture, à la suite d'une conversation ou d'une promenade, il nous fait part de ses certitudes et de ses doutes, de ses espoirs et de ses angoisses, de ses joies et de ses peines. Il nous révèle les disciplines qu'il a conquises, les règles de vie qu'il s'est données. S'il nous parle du navire, de sa cargaison et de ses passagers, il nous entretient aussi du vaste monde dont les bruits parviennent jusqu'à lui.

D'un bout à l'autre du voyage, jamais ne se perd l'orientation spirituelle, car le capitaine est d'abord un homme de foi. D'un bout à l'autre du journal de bord, jamais ne se relâche le fil littéraire, car le capitaine est aussi un homme d'écriture.

Un journal est le reflet d'un auteur. Les notes qu'il contient constituent à la fois l'armature de ses souvenirs et le germe de son œuvre. Aussi, un journal est-il,

comme dit Jean Guitton, toujours quelque chose de plus qu'un livre. C'est la présence d'un homme qui s'offre à tous en toute amitié. Au lecteur d'aller à la rencontre de Jean-Paul Desbiens et d'auréoler les pensées de cet homme de sa lumière propre.

Ernst Jünger, dans son *Journal de guerre*, raconte l'anecdote suivante : « *Un jeune homme était accusé d'avoir volé des livres. Parmi ceux-ci, une édition rare de Verlaine ; le juge avait demandé : "Saviez-vous le prix de ce livre ?" L'accusé : "Je n'en connaissais pas le prix, mais j'en savais la valeur."* » Les Éditions L'Analyste publient *Se dire, c'est tout dire*, parce qu'elles en savent la valeur et sont fières de pouvoir l'attester.

Nicole Jetté-Soucy

Se dire, c'est tout dire (journal) (1989)

AVERTISSEMENT

[Retour à la table des matières](#)

Le 5 juillet 1958, Jean Guitton ose écrire ceci, à propos de son Journal de ma vie : « Je travaille à trier, à classer mon Journal. (...) Au fond, un Journal doit être pour d'autres, de la nourriture. Il a été pour moi une manne ; il doit être pour d'autres également une manne. Il faut que ce ne soit pas un livre, mais quelque chose de plus, au-delà, au-dessus d'un livre : une présence de moi, de ma psyché propre. Il faut que la gravité enjouée, l'amitié offerte à tous, l'unité ouverte à tous, les perspectives ramassées autour d'un centre, tout s'y retrouve en même temps que le portrait de mon propre esprit, flexible, modéré, constant, impressionnable. »

Il existe autant de sortes de journal qu'il y a de personnes qui en tiennent. Le journal de Guitton n'est pas le journal de Jünger ; celui de Julien Green n'est pas celui de Claudel, ni les Notes intimes de Marie Noël. Le journal personnel, le journal intime, le journal de l'écrivain est certainement le genre littéraire le plus pratiqué. Qui n'a pas écrit, conservé ou déchiré ses quelques dizaines, ses quelques centaines de pages de son journal ? Et je ne pense pas ici aux écrivains professionnels ; je parle de tout un chacun, ou presque. On calfeutre sa vie avec des mots.

L'utilité de tenir un journal ne fait guère de doute. Il s'agit d'abord d'un exercice d'écriture et, par là, une occasion de préciser sa pensée. Il permet ensuite de constituer des réserves, d'engranger des observations fugitives, des citations que l'on aurait bien de la peine à retrouver autrement. Il permet encore de fixer sa propre pensée. Or, l'on sait comme la pensée est fugace ; comme il est difficile, parfois, de remettre la main sur une idée que l'on a eue et qui nous a coulé entre les

doigts, faute d'avoir été tout de suite épinglée. Le journal permet encore de pouvoir se comparer soi-même à soi-même, de mesurer ses propres mouvements, de relativiser ses états d'âme présents par rapport à ceux que l'on a pu connaître il y a peu et dont on prend après coup la juste proportion. Enfin, un journal est une source de ravitaillement imprévisible pour des travaux qui nous arrivent.

Fort bien, dira-t-on, et ainsi soit-il pour le beau petit journalier bleu. Mais à quoi cela peut-il servir à un autre ? Je réponds par la bouche de Montaigne : « Chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition. » Les Essais sont un journal recomposé par thèmes et longuement retravaillé. Se dire, en conversation ou par écrit, c'est donc dire l'autre. La conversation est un filtre où se déposent les âmes qui s'y engagent. Par l'accueil ou par le rejet, les autres nous définissent. Saint Augustin, au moment (qui fut long) où il hésitait à se convertir, se répétait souvent l'exemple de la vie des saints. « Ce que ceux-ci et celles-là ont fait, pourquoi ne le ferais-tu pas ? » *Quod isti et istae, cur non tu ?* L'homme est curieux de l'homme, c'est dans sa nature. Le soliloque est le commencement de la folie.

Les extraits de mon journal que l'on trouve dans le présent volume couvrent la période de 1978 à 1985. Ils ne sont pas datés, sauf lorsque la mention d'une date précise est nécessaire pour l'intelligence d'une notation.

Il s'agit bien, par ailleurs, d'extraits, de choix. Quand on tient quotidiennement un journal, on note des réflexions, des humeurs, des détails auxquels on n'a pas le goût de faire un sort, un mois ou un an plus tard. Je n'ajoute pas grand-foi à celui qui prétend publier intégralement son journal. Jean Guitton, par exemple, dans *Journal de ma vie* n'a retenu que deux ou trois pages de son journal pour une année complète. Et j'ai été fort surpris d'apprendre que Léon Bloy, durant certaines périodes de sa vie, tenait littéralement deux journaux parallèles. Dans l'un, il notait les événements tels qu'il les vivait ; dans l'autre, celui qu'il a publié, il faisait des choix et des arrangements qui arrangeaient, justement, sa posture pour la postérité.

Je n'ai rien fait de tel dans le présent volume, et c'est bien vainement que je l'affirme. Je me suis laissé dire à quelques reprises qu'il fallait être doublement prétentieux pour tenir et publier son journal. Que voulez-vous répondre à cela ? Répliquer que l'on n'est pas prétentieux équivaut à proclamer son humilité, chose

fort délicate. Celui qui est vraiment humble s'échappe à lui-même, c'est un suicidé vivant : il a donné la mort à son amour-propre.

Je suis depuis toujours un lecteur avide de journaux : cela tient sans doute au besoin que j'ai de vérifier sans cesse mes positions. Avec cette différence toutefois que je ne donne pas tant mes positions que je ne cherche à les déterminer en prenant connaissance de celles des autres. Et ma prétention, c'est qu'il existe d'autres êtres comme moi.

On ne s'étonnera pas, je suppose, que le dernier mot de cet Avertissement soit moi.

Jean-Paul Desbiens

Se dire, c'est tout dire (journal) (1989)

1

INSTANTANNÉS

[Retour à la table des matières](#)

Cette femme qui me dit : « J'ai élevé huit enfants : sept filles, un garçon. Je les ai tous eus à la maison (J'ai accouché à la maison). J'ai été 18 ans veuve. J'ai tricoté des bas. J'en ai vendu jusqu'à Baie-Comeau. Pendant quatre ans, j'ai pris soin de mon beau-père handicapé. J'ai enterré cinq personnes. Et, dans ce temps-là, on exposait les corps à la maison. Quand mes enfants se mariaient, je leur donnais chacun 1000\$. À Noël, l'an dernier, je leur ai encore donné chacun 100\$. »

Huit enfants : 72 mois enceinte. Plus 18 ans de veuvage. Elle a 72 ans. Et elle trouve encore à pleurer la mort d'un beau-frère qui vient de mourir à 79 ans. Un être riche, c'est comme ça.

* * *

En train

Le soleil couchant projetait l'ombre du train sur la prairie. On distinguait nettement les roues, le châssis, glissant sur l'herbe. Aux endroits où la terre se soulève, l'ombre se rabat sur le train et même disparaît subitement, comme bue par un aspirateur géant.

* * *

J'accompagne un confrère gravement malade chez le médecin. Dans le bureau, cinq ou six personnes attendent. Aucune n'a l'air mourant. Comment faire pour passer mon confrère avant ces personnes ? Je sais, moi, qu'il attend dans l'auto ; que descendre de l'auto représente pour lui un effort terrible ; qu'il faudra ensuite descendre les cinq ou six marches qui mènent au bureau.

Je réussis à « voler » un tour. Il fallait voir les regards haineux de ceux qui placotaient allègrement tout à l'heure, et dont aucun n'est un vieillard mourant. Il est vrai qu'ils ne savaient pas, eux, que mon confrère attendait dans l'auto, ni dans quel état il était. Ils ont dû penser que je « travaillais » pour mon propre compte. N'importe ! plutôt mourir comme un chien que de devoir s'expliquer devant les sous-hommes. Oh ! Jésus, comment peux-tu nous faire accroire que tu nous aimes ?

* * *

Ce matin, dans l'auto, deux femmes que nous conduisions à des funérailles. L'une d'elles, ancienne cuisinière dans les chantiers et à la drave. Elle parle de ce temps avec *nostalgie*. Elle dit : « J'aimais ça. Je ne me suis jamais ennuyée. On n'avait pas de problèmes. » Ils étaient seulement pauvres.

* * *

Un Frère à un autre :

« Et puis ! qu'y a-t-il à l'horizon ?

- Je ne suis pas allé à l'horizon. »

Fin du dialogue.

* * *

Qu'arrive-t-il dans cette province ? Je veux dire : la province dont je suis, maintenant depuis 48 mois, le Provincial ? Il arrive ceci : nous sommes à bout de course, à bout de souffle. Je suis *moody*, ce matin. Ça n'a rien à voir avec la tem-

pérature qui l'est, elle aussi. Il faisait glorieusement beau hier, et j'étais tout aussi *moody*.

Jamais je n'ai été si longtemps à la fois, et si souvent, dépressif. Je ne suis pas fait pour vivre sans pouvoir réel. Voilà le paradoxe. Un Provincial n'a pas de pouvoir réel. C'est, tout au plus, un arbitre ou celui réputé responsable. Je dois aller aux salons mortuaires, présider les retraites et les jubilés, coller à mon bureau, etc. Le reste, le peu de vraie vie qui reste, ne me regarde pas.

My moody feeling est aussi attribuable à la conversation d'hier soir avec un jeune homme qui « fait dans les media ». Je me suis rendu compte que lui et moi, nous étions dans deux univers différents. Il a 30 ans. J'ai senti un rejet impersonnel. Je n'étais pas out par détestation de sa part, mais à cause même de toute ma formation, de toute ma culture, de toute ma sensibilité. Nous n'avions rien de commun, un point c'est tout. Ce jeune homme est multiplié à des milliers d'exemplaires.

Nul ne peut savoir ce que je vis ces jours-ci. Je n'ose même pas le mettre par écrit ici. Je note - à titre de repère - que je paye ma dureté et mon incompréhension envers L. Cela même que je lui reprochais durement m'arrive. Mouton bêlant, je voudrais bien pouvoir me délivrer ... de quoi ? De mon doute, de ...

Le bon coton que je filais depuis quelque temps, eh bien ! la bobine est déroulée. J'ai repris une bobine familière, celle du mauvais coton. Cela tient à rien, à un rien. Je veux dire : l'occasion, l'incident qui fait que je change de bobine est souvent un rien, et un rien identifié comme tel. Le fil casse quand même. *So what ?* La journée d'hier fut bonne, pourtant. Je note froidement ceci : l'équipe de Radio-Québec qui prépare le tournage sur le Frère Untel est composée de cinq personnes : une femme, quatre hommes. Tous en bas de 30 ans, sauf un, un Suisse, qui doit avoir 40 et quelque. Or, ces personnes-là « découvrent » le Frère Untel et elles l'admirent au point que c'en est gênant. Ils ont presque tout lu, annoté, fiché. C'est, pour l'heure, leur métier. Soit ! Il reste qu'ils sont admiratifs, et sincèrement.

Ils sont, comme disait L, « en amour » avec le Frère Untel. Voilà, cela m'arrive. Et, en même temps, le coup de dégonfle et d'angoisse pour un rien.

* * *

Je fais brûler des branches sèches avec un confrère. Je note la chose. Plus tard, je dirai : j'ai donc eu ce petit bonheur.

* * *

L'autre jour, à la Conférence religieuse canadienne (section Québec), nous avons passé deux bonnes heures, à 15 participants, à discuter du thème de la prochaine assemblée annuelle. On n'avancait guère. On a remis la chose au lendemain.

Un des principaux intervenants, notre « expert » pour tout dire, employait à tout bout de champ le nom d'un sigle. Je croyais être le seul à ne pas comprendre et je laissais porter. À la pause-café, je m'informe auprès de trois autres participants (et non des moindres) : aucun ne connaissait la signification du sigle en question. À la reprise, je demande à notre expert d'écrire le sigle au tableau (il y en avait justement un) et de l'expliquer.

Le lendemain matin, pendant que le groupe continue de piétiner, je me lève et je me mets à écrire quelques propositions au tableau. Dans l'espace de 20 minutes, nous étions tous d'accord. Au moment de nous séparer, deux ou trois font remarquer : « Ça bien été, ce matin ; on voit que la nuit porte conseil. » Ce n'est pas la nuit, c'est l'usage du tableau qui a fait la différence. Mais on ne pense plus au tableau noir. On fait venir des experts.

* * *

Je dis à ma mère, parlant d'une vieille chanson : « J'aime les vieilles choses.

- Mon Dieu que tu dois m'aimer ! »

* * *

Je donne un peu de nourriture aux mésanges et aux sittelles dans le bosquet. Je remarque qu'elles ne se posent jamais deux ensemble sur ma main. Le coup de bec est immédiat et sans pitié. Il n'y a pas d'animaux plus cruels que les oiseaux, et entre eux ! Les chats jouent ensemble ; les chiens aussi ; les oiseaux, non. Chacun chasse pour son compte. Parce qu'ils sont vulnérables, ils ont toujours peur. Et parce qu'ils ont peur, ils sont cruels. Mais tout le monde aime les oiseaux.

* * *

Ma mère me demande : « C'est quoi, le travail d'un Provincial ? » Je lui réponds : « C'est difficile à expliquer. Si je te dis que, pour une part, c'est un travail d'animation, ça ne te dira pas grand-chose. » Elle rétorque : « Voyons donc ! Je sais ce que c'est que l'animation. »

* * *

Départ à minuit pour Montréal. Le train n'arrête à Desbiens que s'il y a des voyageurs. Je me tiens dehors sur le quai. Le train s'arrête. Je pratique le train-stop. Je suis encore, mais cela achève, dans la civilisation aristocratique dont le train est le dernier symbole.

* * *

Si fort est l'amour-propre que l'on prend comme un hommage personnel l'effort que des animaux font vers soi. Ainsi, je nourris un peu, ces jours-ci, un chat abandonné, qui n'a d'ailleurs pas besoin de moi pour survivre. Je l'ai fait entrer dans mon bureau, par pitié, car il faisait très froid. Il a vite pris l'habitude. À heure fixe, il saute sur le rebord de la fenêtre et il attend que je le fasse entrer. Sitôt dans mon bureau, il se couche sur la peau d'ours, et non sans avoir longuement désankylosé ses griffes. Je l'entends ronronner à 10 pieds. Cela me « flatte ». Je me sens tout bon, tout élu.

* * *

J'apprends ce matin la mort subite d'un confrère et ami. C'est un coup dur. Comme toujours, l'irruption de la mort frappe de vanité tous les débats, petits ou

grands, toutes les misérables misères qui occupent l'esprit. Sous la fulgurance de la mort, tout le reste s'évanouit comme ombre gommée par la lumière.

* * *

Visité ma mère, hier soir, au foyer de Métabetchouan. Mon frère, elle et moi, nous chantons, une partie de la soirée, les chansons qu'elle aimait et qu'elle chantait quand nous étions enfants. L'une d'elles se dit ainsi : « Voilà 8 heures qui sonnent. C'est dimanche, mon coco. Déjà l'soleil rayonne. À travers les rideaux.. »

* * *

Un chauffeur de taxi, à Montréal : il est né aux Îles-de-la-Madeleine. Il a travaillé comme monteur de lignes de Terre-Neuve à Vancouver, en passant par l'Alaska et le Yukon. Je lui dis : « Vous deviez vous faire de bons salaires. » « Oui, mais j'ai tout brûlé. Quand t'arrives en ville avec sept ou huit mille piasses, c'est pas difficile d'avoir des femmes. Je regrette ce que j'ai manqué ; je ne regrette pas ce que j'ai eu. » Il est chauffeur de taxi et sans doute aussi heureux que moi.

* * *

Conférence devant un groupe de directeurs d'école. Je rencontre plusieurs anciens Frères. Également, deux institutrices que j'avais connues en 1957 lors d'un voyage à Vancouver ; je les reconnais et je me souviens de leur nom. Mon texte semble bien passer. Cependant, après la conférence, un directeur d'école se déclare déçu. Sa raison : « Je m'attendais à du Frère Untel. » Et voilà ! On invite le Frère Untel de 1960 et on entend Jean-Paul Desbiens de 1981. Les gens nous enferment dans un rôle dont ils ne veulent pas que l'on sorte. Devant un présent difficile, en regard d'un passé que l'on connaît mal, on pratique la fuite par en avant. Les rappels élémentaires, et sans cesse oubliés, on prend ça pour du rabâchage. Quand il n'y avait que des certitudes, j'en ai secoué plusieurs ; maintenant que la mode est aux incertitudes et à la fuite en avant, je pose des certitudes, ou en tout cas, des affirmations. Un autre directeur d'école me disait : « Les professeurs veulent faire du nouveau chaque année. » C'est oublier l'enfant qui, lui, se renouvelle chaque année et pour qui le nouveau serait justement de l'ancien pour le professeur. Dans

ce métier, si l'on ne sait pas s'émerveiller de l'émerveillement de l'enfant, on le prive de son émerveillement à lui, le seul qui compte et le seul qui le nourrit.

* * *

Ce matin, fort vent du nord-ouest. Après le déjeuner, je vais contempler les vagues au quai de Métabetchouan. En se brisant sur la jetée, les vagues projettent l'eau sept à huit pieds au-dessus des lampadaires.

* * *

Vu, l'autre jour, une femme assez jeune, le visage affreux : mutilé par une brûlure ou un cancer. Je note :

- l'extrême laideur fascine autant que la beauté. Je dois faire un effort pour ne pas regarder ;
- je me demande si elle est mariée. Sinon, elle ne le sera jamais. Elle ne sera jamais aimée de la sorte d'amour que l'on veut inspirer ;
- je me demande si je circulerais avec un tel visage ;
- je comprendrais que l'on soit méchant avec un tel visage.

* * *

Une sauterelle sur la galerie. Hier, elle se déplaçait à peine ; ce matin, elle est morte. Un cadavre (homme, oiseau, insecte) est toujours troublant. C'est toujours une « organisation » disparue, partie, soufflée.

* * *

Au déjeuner, Frère X manifeste des signes de fatigue. Je monte le rejoindre dans sa chambre. Il semble aller mal. Je demande qu'on fasse venir le médecin. Il arrive assez vite et demande qu'on transporte le malade à l'hôpital d'Alma, en ambulance. Je file derrière l'ambulance avec un confrère. Frère X est très bas : grosse attaque. Vers 11h, je suis admis dans sa chambre pour quelques minutes. J'y retourne à 20h30. J'assiste à l'extrême-onction ; c'est la première fois de ma vie. Je

lui serre la main. Serrer la main à un homme qu'on ne reverra sans doute pas de ce côté-ci du réel.

* * *

Atmosphère de mort. Depuis un mois, trois de nos Frères sont morts ; deux sont agonisants, et on ne compte plus les neveux, mères, frères de nos Frères, qui sont morts. On a presque toujours un mort à enterrer et on vit dans l'attente de la mort de deux ou trois Frères.

* * *

Ce soir, pleine lune de Pâques. Elle est splendide, au-dessus des champs.

* * *

Les plaisirs de l'hiver

Je pars pour Québec après dîner, en autobus. Il fait -30°C. Deux autobus réguliers me passent au nez : ils sont complets. Arrive un autobus scolaire. À Hébertville, nous attendons un autobus d'Alma qui déverse son trop-plein de voyageurs dans notre autobus. Il est 14h30 quand nous quittons Alma. À 80 km de Québec, l'autobus tombe en panne. Dehors, il fait -37°C. Un autobus de Québec vient nous chercher. Nous arrivons à Québec à 18h30. Les taxis sont débordés. Ils n'acceptent que les personnes qui vont dans une même direction. J'arrive à Cap-Rouge à 22h. Dix heures après mon départ.

On me raconte que la veille, une femme avait déposé son petit chien dans un panier, dans la soute à bagages de l'autobus. À l'arrivée, le chien était mort gelé, évidemment.

* * *

11 avril

Cette après-midi, promenade d'une couple d'heures en chaloupe sur la partie libérée du Lac. Il y a longtemps que je voulais savoir quelle est la texture de la glace à ce moment-ci de l'année, quelques semaines avant le dégagement complet, qui survient autour du 10 mai.

Ce qui, de loin, est blanc, c'est de la glace recouverte de neige durcie. La glace a environ un pied d'épaisseur. La surface est friable, mais les bancs de glace porteraient facilement un homme. Avec un pic, je n'arrive pas à les défoncer. Ce qui, de ma fenêtre, paraît gris, presque noir, c'est de la glace formée de cylindres creux, verticaux, comme des tuyaux d'orgue. Cela ondule sous les vagues formées par le mouvement de la chaloupe. Une légère poussée, et les tuyaux se défont. Ils se soulèvent d'abord de quelques pouces, puis se couchent et se remplissent d'eau. Par bancs, ils sont noirâtres ; mais si l'on en détache un morceau, il est parfaitement cristallin.

* * *

Entrevue téléphonique avec un journaliste de New York sur la situation du Québec, de 1960 à nos jours. Je m'étonne toujours que l'on puisse me rejoindre au fond du Lac-Saint-Jean pour des questions comme ça.

* * *

Le Frère Philippe a subi un grave accident en creusant un puits pour des villageois dans la brousse camerounaise. Il est mort trois jours plus tard, entre Douala et Paris. Son corps a été exposé hier dans la salle de la communauté. La famille est arrivée vers 13h30. Je prépare la parenté à supporter la vue du corps, qui n'est pas très beau : la mise en bière est déjà vieille de 9 ou 10 jours et, vu qu'il est dans un cercueil scellé, le directeur des funérailles n'a pas pu lui faire une dernière toilette.

Le cercueil : type « français ». Boulonné (18 écrous). À l'intérieur, une caisse de métal soudé. Au-dessus de la tête, un « hublot ». À l'intérieur du cercueil, un purificateur d'air garanti pour cinq ans ! Y a de ces choses marrantes.

Pendant le trajet aller-retour à Mirabel (900 km), vendredi dernier, pour aller chercher le corps, j'ai eu le temps de causer avec le directeur des funérailles de Métabetchouan. Le temps aussi de vivre quelques cocasseries.

D'abord, panne de véhicule. La pluie, les flaques d'eau ont « noyé » le moteur. Un policier nous conduit à Grand-Mère, puis à Shawinigan où nous finissons, à la troisième tentative, par louer un fourgon.

Au retour, arrêt à Shawinigan pour reprendre notre véhicule et remettre l'autre à l'agence de location. Mais il fallait transporter la caisse (500 livres). On se fait aider par deux ou trois jeunes gens. Une demi-heure plus tard, un policier se présente : « J'ai reçu un *call* pour le garage Saint-Onge. » Le propriétaire répond : « Personne n'a appelé la police. » Ils s'éloignent un peu.

Il était arrivé ceci : un passant ou un employé, ayant su qu'il s'agissait d'un cadavre, avait appelé la police ! En vérité, on avait l'air un peu louche.

Le directeur des funérailles me raconte le fait suivant : une vieille femme de Métabetchouan, âgée de 95 ans, qui vit encore, vient le trouver ces jours derniers.

Elle dit :

« Je viens choisir mon cercueil. » Elle prend le cercueil de 1050\$ (services compris). « Je veux être exposée un jour seulement ; je veux être incinérée. » Elle signe et elle part ; elle court encore.

* * *

Un Frère yougoslave, qui a passé 25 ans de sa vie en Argentine et qui travaille au Cameroun depuis 10 ans, me cite un proverbe espagnol : *Mejor ser cabeza de raton que cola de leon*. (Vaut mieux être une tête de rat qu'une queue de lion.) Voilà un proverbe qui aura fait du chemin.

* * *

15 octobre

Pour une fois, depuis un mois et demi, le Lac est éclairé par le soleil couchant. Il est 17h30. Pour retrouver la même lumière, le même angle, il va falloir attendre le début de mars. Mais, alors, chaque jour marquera un gain et non un recul.

X est une pauvre. Elle est séparée de son mari. Elle vit d'une maigre pension alimentaire et d'un maigre chèque d'assistance sociale. Pour augmenter ses revenus, elle fait des ménages chez un vieux couple (lui 82 ans, elle 80). Elle s'y rend trois fois par semaine. Elle fait quatre heures pour 6\$. Il est arrivé ceci :

- elle a demandé à laver le linge à la buanderette au lieu de le laver sur place, ce qui est plus long et plus fatigant. On lui répond : « Faites, mais c'est vous qui allez devoir payer l'utilisation de la machine. » Il s'agit de 0,25\$;

- elle entend un disque. Elle dit l'aimer. On lui dit : « Apportez-le. » Au moment de le ramener, on lui dit : « Si vous voulez le payer, vous pouvez le garder. »

- les vieux expriment le désir de manger du poulet style B.B.Q. On l'autorise à en faire venir pour 3\$. La facture est de 3,40\$. On l'oblige à payer les 0,40\$.

Les deux vieux qui font « ça » la font travailler quatre heures pour 6\$ et ils ont de l'argent « de côté », qu'ils n'auront même pas le temps de dépenser. Entendant cela, l'indignation me serrait le cœur.

Hier après-midi, marchant dans la prairie, j'ai été témoin, pour la première fois, d'un phénomène curieux. J'entendais des crépitements secs et légers. J'ai d'abord cru à un pépiement d'oiseau. Puis j'ai pensé que c'était les sauterelles. C'était l'éclatement des gousses de vesces (jargeau).

Dans l'autobus qui me ramène de Québec à Desbiens, un épouvantable enfant, lâché « lousse » par sa mère, nous crie dans les oreilles tout le long du voyage. Il ne crie pas parce qu'il a faim ou mal. Il crie parce qu'il est mal élevé et que sa mère, habillée comme une guenon de cirque, prend pour acquis que, lorsqu'on paye son billet, on devient propriétaire de l'autobus. Moi aussi, j'ai payé le prix de mon billet. Et si j'étais propriétaire, je tirerais le gosse par la fenêtre.

* * *

Je viens d'appeler le médecin qui soigne le Frère X. Il me dit que le Frère prend du mieux, qu'il peut quitter l'hôpital, mais qu'il est atteint d'un cancer des bronches ! Pas opérable. C'est, au fond, une question de mois. Il n'y a aucune différence, quant à la certitude de vivre, entre lui et moi. La différence est statistique, en ce sens que j'ai, statistiquement, la certitude de lui survivre. Mais une certitude statistique ne garantit rien pour un cas donné.

* * *

Dans l'autobus, hier, entre Jonquière et Chicoutimi, j'étais le seul passager. Je sifflotais distraitemment « *Le Seigneur est mon berger ..* » Je me suis arrêté, tout aussi distraitemment. Le chauffeur a continué l'air... J'ai mis quelques secondes à réaliser la chose. Ensuite, on a ri tous les deux.

* * *

Depuis que je suis ici, je taquine Frère X périodiquement au sujet des atocas. Aujourd'hui, nous y sommes allés. Il y avait plus de 40 ans que je n'étais pas allé dans cette savane située entre le Rang 2 et le Rang 3. Nous avons pénétré dans la savane vers 10h15. Il y a très peu d'atocas, mais il y en a toujours. Oh ! cette odeur de mousse et d'atocas. On oublie des noms, des concepts ; on n'oublie pas une odeur, ni un goût. Vers midi, après nous être fabriqué une espèce de radeau avec des chicots d'arbres pour pouvoir nous asseoir sans nous mouiller le cul, nous prenons un gin réduit d'avance avec de l'eau, un sandwich, du café. On n'entend que le bruissement des feuilles de trembles, qui tremblent tout le temps, même quand il ne vente pas, comme c'est le cas aujourd'hui. Un demi-mille plus loin, il y a des ruches. Cinq ou six abeilles voltigent autour de nous. Je prends un mor-

ceau de sucre à la crème et je le pose sur un de mes genoux. Presque aussitôt, une abeille se pose sur le morceau de sucre et l'exploite longuement. Frère X ressasse de vieilles hargnes, qui sont peut-être de vieilles peines. Je l'aime bien. C'est un genre de Nathanaël.

* * *

Une de nos cuisinières : son mari vient d'être opéré pour un cancer au rectum. Il devra maintenant porter un anus artificiel, un sac à ordures sur la cuisse, etc. Sa fille est veuve depuis trois ans. Un de ses frères a été tué dans un accident d'auto, il y a quelques années. Elle me dit ces choses en cinq minutes. On n'a pas à chercher loin pour rencontrer le drame et la souffrance.

* * *

Mère

Son chapelet était brisé. Je lui en apporte un autre. Pour la taquiner, je lui dis qu'elle doit me le payer. Réponse : « On vend pas les choses bénites. »

* * *

Funérailles d'une vieille cousine, cette après-midi.

- Première fillette : « Hé ! ma tante ! »

Deuxième fillette : « C'est pas ta tante, c'est la mienne. »

La tante : « Je suis ta tante et la sienne aussi. »

Première fillette : « Es-tu plus ma tante que la sienne ? » Toute guerre est là.

- Cet homme, coiffeur au noir, dénoncé par le comité paritaire : « J'étais tanné de payer l'amende. J'ai dit : "Fourrez-moi en prison. "J'ai été trois jours. Ça leur a coûté 542\$. Depuis, j'ai la paix. »

- Une infirme, incroyablement infirme. Quarante pouces de taille, pas de jambes, bossue d'en avant et d'en arrière. Elle a une trentaine d'années. On la porte

comme un bébé, au-dessus de la fosse. Et elle gagne sa vie comme commis à la revue *Chasse et pêche*. Et elle vit seule en appartement à Montréal. Et elle réussit à voyager. Et elle est joyeuse. Elle s'est fait patenter un instrument qui lui permet d'allumer son poêle électrique sans avoir à monter sur une chaise. Je serais curieux de savoir comment elle organise les autres gestes de sa vie.

- X, une fille de ma cousine. Elle nous « gardait » parfois, quand nous étions enfants. Elle a eu 14 enfants, dont l'infirmier dont je parlais plus haut. Elle est se-reine et d'attaque. Elle a adopté la fillette d'une de ses filles, enfant naturelle d'un père africain. Le père refuse de « reconnaître » l'enfant. L'enfant est mulâtre. Elle refuse d'enlever sa coiffure devant les étrangers parce qu'elle a les cheveux crépus. Elle engendrera tôt ou tard un petit mulâtre. Et ça recommencera.

Solitude

Jour après jour, je suis seul au milieu de 23 Frères. Je compte évidemment pour rien les « échanges » pour savoir s'il fait -2°C ou -4°C. Ou les « étrivations » avec Frère X ou Y. À part ça, je n'ai pas, en un mois, trois minutes de conversation. Ni sur la politique, ni sur la vie spirituelle, ni sur un livre, ni même sur la job. Dans ces conditions, on n'envisage évidemment pas, ou ne songe même pas à noter qu'il n'y a aucune conversation personnelle avec quiconque.

Le fait que je note quand même de nouveau la chose vient de ce que, hier soir, je me suis dit, comme ça, tout à coup : « Tu l'auras fait, le tour du bosquet ! »

Je sors de la chapelle ; je déjeune ; je marche 30 ou 45 minutes ; je m'assois au bureau ; je vais au chapelet ; je dîne ; je sieste ; je marche une autre demi-heure ; je m'assois au bureau ; je vais à la messe ; je soupe. De 18,h30 à minuit, je me retrouve au bureau, sauf pour les complies à 19h45.

Cela fait plus ou moins :

70 minutes à la chapelle ;

75 minutes à table ;

60 minutes de marche ;

60 minutes de sieste.

Soit : plus ou moins 755 minutes « de bureau » ; 755 minutes de solitude, plus 265 minutes de solitude : cela fait 1020 minutes sur 1020 minutes, soit 17 heures. Telles sont les journées que je passe ici. La postérité a le droit de savoir ça !

* * *

Première promenade sur le Lac. Une heure et demie. Par endroits, la glace est libre de toute neige et elle est noire. J'hésite à m'avancer sur ces miroirs d'ombre. La raison est une foi. Je sais, par raison, que la glace noire porte. Mon œil me ferait reculer.

* * *

Je me plains de la solitude. J'écrivais même : « En 42 mois de présence ici, pas une seule fois un Frère n'est entré dans mon bureau gratuitement, simplement pour causer. » Bon ! Ce soir, avant la messe, un Frère entre gratuitement, juste pour causer. Il le déclare en tous mots en entrant. Toc !

Le problème, c'est qu'il en profite pour me raconter des racontars et notamment qu'un Frère dit de moi : « Il (moi) ne nous parle jamais ! » Re-toc !

Moralité : ne rien vouloir. Ni le blanc ni le noir ; ni la solitude ni la compagnie. Rien.

* * *

Jour de l'An

Ce matin, pendant *Laudes*, au moment de l'échange des vœux et tout le long du déjeuner, Frère X pleurait. Le jour de l'An ne lui va pas.

Mystère de l'homme ! Je connais Frère X personnellement depuis 1945. Il était aussi ours à ce moment-là que maintenant. Je sais de lui, et par lui, qu'il a été « élevé » par une belle-mère qui ne l'aimait pas. Il ne s'est pas remis de ça. Ils sont combien, de par le monde, les mal aimés ? Les forts deviennent méchants ; les intelligents, cyniques ; les faibles, faibles.

Aimés quand c'était le temps, les forts auraient été moins méchants ; les intelligents, moins cyniques ; les faibles, moins faibles. Mais ça n'aurait pas changé leur nature.

* * *

Mère

Je lui parle de la mort.

« As-tu peur ?

- Oui.

- De quoi ? Tu vas aller au ciel.

- Le chemin a besoin d'être battu. »

* * *

Je dis à ma mère que les mésanges viennent manger dans nos mains lorsque nous marchons dans le bosquet. Sa réaction : « Pauvres petites bêtes ! Elles ont faim. »

* * *

Conférence à Beauport, samedi dernier. Souper et coucher chez des amis. Bonne et simple réception. Attentive. Il reste qu'il n'est pas facile de participer à l'univers d'un couple. Il y a beaucoup d'interdit dans un couple. De références qu'ils sont seuls à comprendre.

* * *

Lu dans Saint-Simon : « *Le Régent se plaignait à lui [Saint-Simon] de la fatigue de ses journées et du vide accablant de ses soirées.. qu'il n'y avait qu'un ennui horrible chez Mme la Duchesse [sa femme] et qu'il ne savait où donner de la tête.* » (Tome 7) Le Régent était, à toutes fins utiles, le Roi. Et il se plaint du « vide

accablant de ses soirées ». Je fais retour sur moi. Depuis bientôt quatre ans, que sont mes soirées ? J'ai peut-être, après tout, quelque droit d'imaginer mieux !

* * *

En me rendant à la chapelle pour la messe, je rencontre Frère X qui y conduisait cinq ou six membres de sa parenté. J'ignorais qu'il avait des visiteurs. Frère X les précède et tient la porte pour ses visiteurs. Il ne m'avait pas encore vu. Puis il jette un coup d'œil pour voir s'il y a quelqu'un d'autre. M'apercevant, il me lâche ostensiblement la porte dans la face. Nous allions « communier », après tout !

* * *

Règlement des vacances

(tiré du bulletin communautaire de juillet 1950)

Matin

5h00	Lever
5h20	<i>Salve, Regina</i> , prière, méditation, <i>Petites heures</i>
6h15	Étude, sainte messe, déjeuner, récréation
8h30	Lecture spirituelle
8h45	Cours ou étude
9h45	Temps libre (silence)
10h00	Temps libre (silence)
11h30	Visite au Saint-Sacrement, dîner, récréation

Soir

Lundi, mercredi, vendredi

4h50	Chapelet, office, étude religieuse
6h30	Souper, récréation
8h15	Lecture spirituelle, prière du soir, coucher
	Mardi, jeudi, samedi
2h00	Chapelet
2h15	Cours ou étude
4h00	Récréation
5h00	Office, etc.

Au moins, une bonne chose : le souper à 18h30 ! J'étais « en dehors » à l'époque. À l'hôpital. J'ignore comment ce règlement était observé, concrètement. D'après ce que j'ai connu plus tard, il l'était d'une façon mécanique.

Le plus surprenant, c'est que, mis à part le style, je reprends, dans l'exercice de mon Provincialat, l'essentiel de ce que faisait le Provincial de l'époque, un homme que j'ai férocement combattu. Et on dira qu'il n'y a pas de justice !

* * *

Mère

L'autre soir, regardant quelques images d'un film à la TV, elle était toute surprise de voir un acteur qui s'adressait à une femme en gardant son chapeau sur la tête. Cela, en effet, ne se faisait pas de son temps.

* * *

Mère

Ce soir, il faisait très beau. Je réussis à la convaincre de se laisser sortir sur la galerie de l'hôpital. Elle résiste, d'abord : « C'est trop de trouble ; je suis trop grosse. » Une fois dehors, elle aime tout, s'intéresse à tout. Le soleil se couche dans le Lac. Nous le regardons descendre. Une bande de nuages le cache, de sorte que nous voyons glisser, derrière le nuage, le bas de la sphère, qui s'aplatit aussitôt dans l'eau, puis le haut se dégage. À la fin, dans les dernières secondes, on ne voit plus qu'un ongle, puis plus rien ; plus rien que *l'afterglow* qui dure encore une bonne demi-heure.

J'avais préparé un petit pot de framboises (sucrées, avec un peu de lait). Elle mange avec gourmandise, puis elle dit : « Où est-ce que je mets tout ça ? »

* * *

En marchant, ce matin, j'ai observé un oiseau (grive ou merle ?) tout près d'un cheval qui broutait dans la prairie. L'oiseau se tenait à deux ou trois pieds de l'animal et même se rapprochait au point que le cheval le poussait littéralement du bout des babines. Jamais un oiseau de cette sorte ne se laisserait approcher par un être humain.

* * *

Mère

Le garage de la Maison provinciale est passé au feu récemment. Je lui en parle. Elle s'informe si cela nous afflige financièrement. Je réponds à la blague : « Je vais être obligé d'arrêter de fumer. » Elle réplique : « Quand tu vas retourner à la maison, y vont être rebâtis ! »

* * *

Une heure de marche, cette après-midi. Je traverse le bassin de la Métabetchouan. Au retour, à l'endroit où il s'est formé une embâcle, il y a de la neige et de la fausse-glace. Petit moment de peur. Tout d'un coup que le chenail ne serait pas gelé ! Je songe à retourner sur mes pas. Mais j'ai honte de ne pas me fier à ma raison. Et ma raison me dit que ça ne peut pas ne pas être gelé après deux nuits à -20°C. Je continue.

* * *

Les pyramides sont des constructions éternelles, pour la raison qu'elles sont déjà tombées. Déjà tas, déjà entassées sur elles-mêmes.

Sur la glace, il faut marcher comme une pyramide. (Bravo pour la métaphore !) Il faut marcher *déjà tombé* : les genoux légèrement pliés, les bras écartés, le corps tassé.

Je n'ai rien écrit ici depuis une semaine, et pour cause ! Les 17, 18, 19 et 20, j'ai tourné pour le film de la série *Visage* que Radio-Québec est censé présenter au réseau national au printemps prochain.

Ce fut une expérience enrichissante mais épuisante. Ils ont filmé quelque 25 cassettes de 20 minutes chacune. Donc, plus de huit heures d'entrevues et de scènes extérieures. À quoi il faut ajouter les séances d'installation, de mise en situation, les déplacements, etc. Et toujours le souci de déranger la communauté le moins possible.

Je crois que le résultat est bon.

* * *

Journal africain

SAA (petit village africain où les Frères maristes dirigent une école secondaire). Je suis évidemment fatigué bien que je supporte, somme toute, cette équipée plutôt bien. Depuis un mois, j'ai vécu des expériences de toutes sortes : des spiri-

tuelles, des touristiques, des éprouvantes, éprouvantes compte tenu de mon imagination elle-même éprouvante.

Une des pires choses, pour moi, tel que je suis, c'est de me sentir noyé, seul blanc dans une mer de noirs. Par exemple, en traversant un gros village, à 10 km à l'heure, en auto, avec tous ces regards que je sens, peut-être à tort, envieux, haineux. Je pense ici à la remarque du Frère X, belge de Save (Rwanda) : « Ils ne nous aiment pas. » Il parlait des *Frères* noirs.

Le pire du pire, c'est de voir les conditions infrahumaines d'existence de ces milliers de noirs. Leurs cases, leur labeur de Sisyphe, la boue dans laquelle ils pataugent du soir au matin.

Dans la seule chapelle de SAA, on logerait une famille...

Vers 18h, immanquablement, on entend bruire une vie délirante, luxuriante, obscène : des millions d'insectes qui prennent la relève du soleil.

* * *

Rome, 15 novembre 1982

Interminable journée d'attente... Je devine ce que peut ressentir un prisonnier. Je le suis, ici, en fin de compte : prisonnier des horaires d'avion. Ma chambre est aussi nue qu'une cellule : un lit, une chaise, un petit bureau. Et froide à ne plus se sentir les doigts.

J'aurai été absent 48jours, dont 19 en déplacements ou en attente (40 %). La condition moderne, c'est aussi cela : *attendre*.

* * *

L'expérience de Rome (14 novembre 1982) avec Frère X me montre bien qu'il est difficile de *recevoir* un pécheur, un repentant, qu'importe le terme. Il m'a écouté avec sympathie. En fait, je n'ai dit que quatre ou cinq mots. Ensuite, il a parlé, parlé, cité la Bible, que sais-je. À aucun moment, il ne m'a demandé comment je me sentais. Sa sympathie était, comment dire, « professionnelle ».

* * *

Première promenade de la saison sur le Lac. Une heure. À un demi-mille au large, crevasse et amoncellement de glace. Un moment, je songe à la franchir, mais j'entends remuer les glaces et je renonce. Ça sera pour demain, si la grippe ne m'empoigne pas trop ; je la sens s'installer.

* * *

Visite à ma mère, toujours confuse, mais moins agitée. Je soupçonne fort qu'elle doit être « médicamentée ». Je réfléchis là-dessus. Il y avait des vieux confus, autrefois. Cela passait plus ou moins inaperçu dans le grouillement de la vie tout autour. Il y avait aussi des vieux bourrassés, maltraités.

Aujourd'hui, ils sont tous parqués, tous à peu près confus. Plutôt bien traités, mais de façon aseptique. Je n'éprouve pas de répugnance insurmontable à l'idée que l'on « calme » les confus avec des médicaments. Cela vaut mieux que de les attacher ou de leur faire peur.

Ma mère dit qu'elle a peur de mourir. J'attache à sa robe l'insigne mariste que je porte à mon veston. Elle en est toute contente. Je fais ce geste avec pitié. Et elle s'inquiète de savoir si j'en ai un autre !

* * *

Hier, dans l'autobus Québec-Alma, deux femmes qui se connaissaient, mais qui, visiblement, ne s'étaient pas vues depuis longtemps, se mettent en conversation. Très tôt, on en arrive aux enfants.

A : J'en ai sept ; j'en ai perdu huit. Au fond, je suis bien contente : ce sont des anges.

B : J'en ai 12.

A : J'aimerais bien avoir encore les huit autres quand même...

Les deux femmes paraissaient vigoureuses et pleines de vie. À elles deux, elles avaient mis au monde 27 enfants. Je suis bien sûr qu'elles n'ont écrit aucun article ni aucun volume. Elles ont fait bien davantage. Qui oserait mettre 15 volumes en regard de 15 enfants ?

* * *

Demande de conférence à Alma, pour le 28 mai. Je dîne avec l'organisatrice, une femme de Saint-Bruno. Un dynamo, cette femme. Elle me dit que nous avons le même âge. Je gage trente sous que je suis plus vieux qu'elle. Je gagne et j'empoche le trente sous. La dame s'occupe d'une organisation féminine qui compte 25 000 cotisantes à 15\$ la carte de membre, dont 6 000 dans la région. Le groupe publie des dossiers intelligents et bien présentés. Sans subventions gouvernementales. Cette femme donne beaucoup de son temps bénévolement, en plus d'être p.-d.g. d'un assez gros bureau d'assurances et d'être mère de famille. Le salut par les femmes !

* * *

Il est 11 h42. Le chapelet commence à 11 h45. Je sors de mon bureau. Frère X aussi. Frère Y nous fait signe : pas de chapelet aujourd'hui ; la chapelle est occupée par les élèves.

Cela se vit comme une espèce de récréation. Dans la moinerie, comme dans l'armée, les congés de *drill* sont des fêtes !

13 mai

Le Lac, ce matin, est complètement dégagé, bleu et légèrement moutonneux. Au fond, tout se passe très vite. Certes, le Lac pourrit lentement, pendant plus d'un mois. Mais tout ce temps, c'est toujours de la glace. Puis, un bon matin, il apparaîtrait. Cette année, il aura été gelé 154 jours (42 % de l'année).

* * *

Je reçois une lettre d'un jeune Camerounais rencontré en novembre dernier. Il me demande de l'argent, un chandail sport, 20 choses. Peu avant, un confrère qui a 10 ans d'Afrique dans le corps m'écrivait pour me dire qu'il rentrait au pays définitivement. Une de ses raisons de partir, c'est l'usure qu'il ressent devant le spectacle de la mendicité universelle en Afrique. Je comprends tout cela.

À moins d'être un héros, on ne peut pas prendre ses distances vis-à-vis des objets, de la *consommation* en général, avant d'y avoir goûté au moins un peu et plutôt plus que moins.

Quand j'avais 10 ou 12 ans, j'aurais fait cinq milles à pied pour trois bonbons... J'ai déjà ramassé des mégots pour me rouler des cigarettes...

Même réflexion touchant les voyages. Et même ce qu'on appelle la gloire ou la notoriété. Il est plus facile de mépriser ces choses *après* les avoir (un peu) connues... Et encore. On risque d'être lassé avant d'être rassasié. On se lasse de tout, sauf de comprendre. « *Le latiniste ne s'ennuie jamais,* » disait Alain.

* * *

Vie communautaire

On n'a pas grand-chose à se dire. On regardouille la TV. On échange quelques blagues, presque toujours avec un contenu émotif. On ne se déteste pas vraiment ; on ne s'aime pas non plus. On s'arrange.

* * *

En attendant l'autobus, j'étais tout près d'un petit massif d'arbustes. Un moineau pépiait là-dedans, comme s'il était un pinson. C'était rien qu'un moineau, fier de l'être, ne sachant pas qu'il va mourir. C'est increvable, ces oiseaux-là. Un par un, ils font trois ou quatre ans, mais l'espèce est increvable.

Dans l'autobus, deux banquettes derrière moi, deux jeunes filles. L'une des deux a parlé sans arrêt. Elle ne disait rien de stupide et dans une langue très correcte. Elle racontait une peine d'amour qu'elle venait d'avoir. Marcel, il s'appelait l'homme. Rien de stupide.

* * *

De mon bureau, je vois clairement, au bout des pins, la pousse de l'année se détacher sur le bleu du Lac.

* * *

Le téléphone sonne :

« Martin, s'il vous plaît.

- Vous faites erreur, je pense.

- OK, bonjour ! »

C'était une voix de femme. Elle a pris soin de dire bonjour. Mais c'était le soir !

* * *

Je me réveille à 4h30. Je descends me faire un café et je me recouche. Rien à faire : je ne dors plus. Je m'habille et je m'assois au bureau. Où est le drame ? La maison est chauffée, je ne suis pas malade, j'ai du café, j'écris un peu, et j'ai plus à lire que je ne peux en absorber.

* * *

L'autre soir à Montréal, je marchais dans la rue. Un jeune homme m'aborde : « Vous auriez pas 0,25\$, Monsieur ? » « Oui, Monsieur. » Et je lui donne 0,35\$. Après, j'ai honte. C'est 5\$ que j'aurais dû lui donner. Ce jeune homme, c'était Jésus. Je ne me dompte pas.

* * *

Je monte dans l'autobus à 14h, arrivée à Québec à 18h15. En attendant l'autobus, je vois une jolie femme, dehors, dans le vent. Je sors et je lui dis : « C'est beau, une femme face au vent. » Elle sourit. Me voilà endimanché pour plusieurs heures.

* * *

31 décembre 1982

La fin de l'année est une date arbitraire. Elle n'a aucun fondement naturel, comme les solstices ou les équinoxes.

Mais la pression des institutions est irrépressible. On se sent différent en cette soirée. On est à la fin de quelque chose et au bord de quelque chose d'autre.

Tentation du bilan. Tentation de la prévision.

Je n'accepte pas ces dévots qui profitent de la *structure* (qui profitent du fait que nous formons des clientèles captives) pour faire prier les autres.

Il y a 42 ans (42 ans !) au juvénat, il y avait un Frère qui enterrait tout le monde, le dimanche après-midi, (c'était la bizarre coutume) durant les Vêpres. On l'appelait Tarzan ! Je le retrouve ici, et il enterre encore tout le monde. Quand c'est son tour, il choisit les hymnes les plus longues ; et même celles qui peuvent se dire en deux sections, il les aligne d'une traite. Il fait prier les autres. Il y a beaucoup de petits tyrans chez les petits. Pour être de vrais tyrans, il leur manque seulement un plus grand pouvoir.

Je viens de lire une critique de M.C. sur un livre où l'auteur se montre plutôt réticent vis-à-vis du mythe de l'égalité. M.C. est plutôt pour le mythe. (L'auteur est Guy Brouillet, *Prospectives*, avril 81.)

Or, je connais bien ce M.C. C'est un ex-Frère mariste, d'origine suisse. Il a été longtemps directeur du Second-noviciat ; puis sous-directeur à Rome (c'est là que je l'ai connu) et Provincial en France. En suite de quoi il démoine, traverse au Québec, s'engage dans un cégep et est maintenant retraité de tous les gouvernements au nord du 45e parallèle.

C'était un homme à crises, un homme redouté, qui pouvait abîmer un Frère de 45 ans parce qu'il l'avait surpris à fumer en cachette. Pendant des années, il nous a

inondés de ses recueils de méditations. Dans son article, il dit qu'il a vu mourir de faim, ce qui est une façon implicite de dire aux Québécois qu'ils n'ont rien vu. En étant bien féroce, on pourrait lui répondre que celui qui a vu mourir de faim a refusé de partager, sinon il n'aurait pas vu mourir...

J'enrage quand j'entends parler d'égalité. Je ne suis pas l'égal du Frère V. Je suis plus intelligent que lui. Par contre, il est plus fort que moi ; il est sourd comme un pot de chambre et moi pas, etc. Je crois que Jésus l'aime et qu'il m'aime aussi. C'est là que réside l'égalité. Point.

* * *

Hier soir, j'ai « tenu salon », comme on disait au XVIIIe siècle, sauf qu'on le disait à propos de femmes. Nous étions quatre à parler d'éducation (de façon concrète) et de nous-mêmes. Parfaitement : de nous-mêmes. Nous nous définissons, ce qui est un des rôles de l'amitié, une de ses grâces. Nous nous disions les uns aux autres. Et comme j'étais fatigué, je ne crois pas avoir occupé plus que le territoire qui me revient, qui convient.

* * *

Dans l'autobus, je suis assis à côté d'une élève d'une école de mannequins. Belle et pitoyable petite proie. Elle m'a offert une cigarette !

* * *

Hier soir, une femme-médecin de Montréal m'appelle pour me parler de la situation alarmante des jeunes. Elle me dit que, la semaine dernière, elle a traité (et empêché) 17 suicides dans le seul hôpital où elle travaille. Elle prétend que des groupes musicaux véhiculent de façon subliminale (ô paradoxe) des messages proprement sataniques. Elle veut me rencontrer. Elle prétend avoir vu Mgr Vachon à ce sujet, et qu'il serait atterré.

* * *

Suicide

Quel cas faire des menaces de suicide ? Judas s'est suicidé. Jésus lui a dit son amour jusqu'à la fin, mais il n'a pas empêché Judas de se suicider.

* * *

Celui qui n'est pas sûr d'exister, c'est-à-dire d'être aimé, il fait du bruit. Littéralement du bruit : parler fort, claquer les portes, se suicider, à la limite.

* * *

Misère de la vie commune

Le nouveau directeur a une voix de stentor. Rien contre. Le malheur, c'est que, durant le chapelet, il dit : priez pour nous, *pauvres* pécheurs... Alors que nous disons : priez pour nous, pécheurs. Cela fait *cheurs-cheurs*. 50 fois. Il ne s'en rend pas compte. Pourtant, il a de l'oreille, puisqu'il a été directeur de chorale toute sa vie. Cela prouve qu'il récite le chapelet mécaniquement. Une fausse note, durant *Alouette*, le mettrait en rogne !

* * *

Aujourd'hui, six milles à pied sur le lac Saint-Augustin, par -20°C. (Trois milles ce matin, et trois, cette après-midi.) Je l'aurai pris, cet humble plaisir de marcher ! Il n'est d'ailleurs pas humble, sinon au plan économique (il ne coûte rien), car je l'exerce avec orgueil.

* * *

Une inconnue me téléphone. Elle a suivi le cours de philosophie que j'ai donné à l'Académie de Québec à l'automne 65 ou 66. Elle dit que je l'ai marquée et pour deux raisons : 1) j'avais l'air d'aimer ma matière, 2) je lui ai donné le goût

d'Alain ! Il y a longtemps que je veux vous appeler, me dit-elle. Elle me rappelle une phrase d'Alain, que je citais à l'époque : « *L'inutile est la marque de l'humain.* »

* * *

Rêve de cette nuit

Je dois réciter le *Veni, Creator* devant un évêque. J'ai un texte devant moi, mais les strophes sont mal disposées. J'arrive à le réciter, sauf que j'oublie la strophe no 5. L'évêque me dit : « Vous avez oublié une strophe ; celle où l'on parle de la 9e heure. » Je cherche sur ma feuille et je ne trouve rien... (En fait, il n'y a pas de 9e strophe dans le *Veni, Creator*.)

* * *

Il suffit de bien peu pour vérifier la remarque de Hegel : « *Toute conscience veut la mort de l'autre.* » Ceci, par exemple : je m'assois devant la TV. Je suis seul. Je me promets une petite heure de fainéantise. Arrive le Frère X. Il sélectionne un poste, s'assoie et commence ses commentaires stupides. Il me supprime. Et il serait fort surpris si je lui citais la remarque de Hegel.

* * *

Une mère de famille, dans la cinquantaine, me dit : « Ma mère s'est mariée à 18 ans. Quand elle a accouché de son premier enfant, elle fut toute surprise de voir que cela se fit en plein jour. Elle croyait que les femmes n'accouchaient que la nuit ... »

* * *

Je dînais avec une amie. Nous disposions du temps notarié dans les conventions collectives : « Chaque employé a droit à un maximum d'une heure et demie pour dîner. »

Dans la maison, il y avait un colley. D'habitude, je m'amusais un peu longuement avec le colley. Ce midi-là, je devais être dans une manière de transe métaphysique. Le colley s'en aperçut. Sans rien dire, à la façon prophétique des bêtes (qui avaient tant ému Léon Bloy, quand il fit une visite au zoo de Vincennes), j'ai compris que les bêtes comprenaient. Il y a bien sûr un paradis pour les bêtes, puisqu'il y a un paradis pour les hommes. Le colley donc, comprenant qu'il n'aurait plus droit à aucun biscuit, à aucun rien, descendit, « *pensif et pâissant* », au sous-sol.

On pourrait appeler ça de l'anthropomorphisme. Je n'en crois rien. Les hommes et les bêtes subissent un sort commun. « *La création tout entière attend sa délivrance.* » (Léon Bloy)

Voyage au Cégep de Saint-Félicien, aller-retour en avion nolisé de Québec Aviation. Petit avion à deux moteurs, six places. Un concentré de science, quand même. Ces engins-là coûtent un demi-million de dollars, avec l'équipement. L'appareil est équipé d'un écran-radar. À un moment donné, on reconnaît très bien le Lac Saint-Jean, en noir sur l'écran. Au retour, nous sommes tout le temps dans une espèce de brouillard gris. Aucun repère. Confiance absolue dans la mécanique et dans le pilote.

Les pilotes me fascinent. Ils ont tous quelque chose en commun : un mélange d'arrogance rentrée, de calme, de certitude. Ils sont encore un peu des êtres à part, comme pouvaient l'être, je suppose, les chevaliers et, beaucoup plus tard, les mécaniciens (les conducteurs) de locomotive.

Cette femme, « étudiante-adulte-de-jour », à qui m'indique le local où elle doit se rendre et à qui j'ai l'occasion de dire qu'il y a au moins 600 « adultes-de-jour » au Collège, et qui répond : « Cela me rassure. Je me sens moins une exception. » Oh ! les pauvres, toujours le sentiment d'être de trop, d'être seuls. Mais Dieu dit : *Ego sum pauper et unicus.* (Ps 25,16)

25 novembre, 17h

C'est la nuit, en ce sens qu'il ne fera pas plus noir dans trois heures d'ici. J'entends sonner la cloche de l'église dans le vent, la nuit et la poudrerie. Le son est le langage des ténèbres : on peut comprendre sans voir.

* * *

La femme dans l'autobus, hier, qui se plaint parce que je fume. Sa compagne venait tout juste de me voler mon siège pendant que j'étais allé aux toilettes. Je la rabroue assez vertement. Ensuite, je m'excuse.

* * *

6 mai

Le Lac est libre de glace à 80% environ.

Toujours très mal dans le dos.

X est inquiet pour un de ses neveux, dont il est sans nouvelles depuis trois jours. Il pleure en m'en parlant.

Ce qu'il reste de glace sur le Lac a la forme d'un triangle dont la base est à l'est. La pointe, très fine, s'use d'heure en heure, sous l'assaut du vent.

* * *

On a retrouvé, le 29, le cadavre du neveu de X qui s'était jeté dans le fleuve, le 3 ou 4 mai. Depuis tout ce temps, la police et la famille sont mobilisées (ou suspendues dans l'attente). Funérailles demain, à 16h.

* * *

Frère X, après avoir appris les malheurs ou infortunes conjugales de certains ex-Frères qu'il a vus ces jours-ci : « Ça me fait apprécier mon célibat. » Tu parles !

* * *

Hier soir, au souper, un assez jeune homme se présente au parloir, hirsute et barbu. Le Supérieur dit qu'il s'en occupe. A 20h, il était toujours là, dormant sur sa chaise. On me répète que le Supérieur s'en occupe. Je le laisse. A 20h20, j'entends le jeune homme qui s'adresse au Frère X ; celui-ci le plante là et monte lire les journaux : c'est son heure. Je me rends rencontrer notre homme. Histoire classique, dont on ne sait jamais si elle est vraie ou apprise par cœur. Il a fait sept ans de prison, il a faim, il veut se coucher. Je lui fais des sandwiches et je le monte dans une chambre au troisième. Ce matin, avant *Laudes*, il m'attendait pour me demander de l'argent...

* * *

Métabetchouan

Petit fait émouvant et dont je pense que je ne tire aucune vanité, mais, certes, un peu de joie : une femme, à peine m'a-t-elle vu entrer, sort un exemplaire des *Insolences* pour une dédicace... On aimerait avoir un peu de génie, dans ces circonstances. Mais j'étais extrêmement tendu. J'écris : « À madame X, 23 ans après... à Métabetchouan. » Je fais, en tout cas, le lien historique et géographique.

Puisque je parle de vanité, j'ajoute ceci : je ne crois pas être vaniteux ; c'est pas un trait de famille. Mais j'ai un terrible besoin de *recognition*, c'est-à-dire l'assurance que je suis reçu ; que je ne suis pas « de trop ». Mais tous ceux qu'on appelle vaniteux en sont peut-être là !

Si Dieu aime tout le monde, y compris moi-même, c'est parce qu'il *sait*, lui, ce que, nous, nous ne faisons que pressentir par éclairs touchant les autres. Et soi-même aussi.

La femme dont je parle était du type manifestement *vital*, généreux. Le genre de monde qui donne, comme les vaches donnent du lait. Et j'écris cela avec admiration, même si la métaphore pourrait être améliorée.

C'est elle qui m'a ramené hier soir, c'est Thérèse N. Elle savait depuis le début qui j'étais ; moi pas. Elle me dit : « Votre père m'a bercée, quand j'étais petite. »

Ces êtres-là - mon père, le mari de cette femme, cette femme -, ce sont eux qui font et qui tiennent (*maintiennent*) les sociétés. Les conférenciers saupoudrent cette immense patience avec des mots. Et pourtant, 40 ans plus tard (je me place par rapport à Thérèse N.), elle est tout heureuse de venir entendre quelques mots du fils de celui qui était leur « fermier à gages » (0, 10\$ de l'heure), 40 ans plus tôt. Et Dydime (son père) était féroce. On ne peut pas être « riche » (et ils l'étaient, relativement, à l'époque), si l'on n'est pas féroce. Les pauvres, que ce soit à cause de la bêtise ou à cause de l'Évangile, sont pauvres parce qu'ils manquent de férocité. Sauf s'ils se mettent en gang. Mais, même alors, ce sera au profit d'autres.

Les pauvres ne sont féroces qu'entre eux. Comme les rats. Ou les hirondelles. Parfaitement.

Le chien du Frère X passe la journée attaché près du garage, sur un léger monticule. Quand il est dans sa niche, il garde la tête sortie, appuyée sur ses pattes croisées. Dehors, il regarde sans cesse la porte par où son maître sort. Il ne vit que pour son maître. Et réciproquement. On devrait pouvoir dire : amoureux comme un chien. Mais cela serait mal compris. Curieusement, chien (en français, en tout cas) est plutôt un mot injurieux, employé seul ou dans une locution. C'est comme si le chien n'était pas aimé. De fait, ce n'est pas une bête noble ; il halète trop vers l'homme.

Frère X et moi, nous conduisons Frère Y à l'urgence de l'hôpital de Chicoutimi. Il n'a pas dormi de la nuit. Il n'est même plus capable de tousser. Il crache le

sang. Il est digne et silencieux. Le silence, même le silence hébété, conserve de la dignité.

* * *

Ce matin, longue promenade dans le bosquet. Il y a de sept à huit pouces de neige. À cause du vent d'hier, la neige est plaquée même sur le tronc des arbres. On marche dans le blanc. Tout est blanc, dessous, dessus, à côté. Je cherche une image. On navigue dans le blanc, comme un poisson dans l'eau. Dans tant de blanc, il n'y a plus d'orientation. On est partout, donc nulle part.

* * *

Frère X, qui aime tout ce qui est gadget (en quoi il est plus contemporain que moi), tenait beaucoup à installer une espèce de walkie-talkie qui permette au Frère Y de communiquer, soit avec moi, soit avec le Supérieur, s'il a besoin d'aide la nuit. Avant de me retirer dans ma chambre, je vois briller le voyant qui indique que l'appareil est en état de veille. C'est un peu sinistre.

* * *

Ce matin, je reste à table, comme je le fais souvent, pour accompagner Frère X. À peine a-t-il avalé la dernière bouchée qu'il s'en va restituer. Hier soir, il a demandé qu'on lui coupe les ongles d'orteils. Il se déplace à peine. Il ne se plaint jamais.

* * *

19 avril : Pâques

Il fait -5° et beau soleil. Le Lac est dégagé de ses glaces presque jusqu'en face de l'église. Il ne tardera plus longtemps avant de caler.

* * *

Après déjeuner, Y vient me voir. Il a signé hier soir, dans mon bureau, son indult de sécularisation. Ce matin, vers 5h, il a été pris de panique, au point, me dit-il, de songer à me réveiller. Il « réalisait » tout d'un coup qu'il n'était plus en communauté, qu'il était remis entre ses propres et seules mains.

C'est, bien sûr, une grave décision, mais il devait la prendre. Il ne pouvait plus nous endurer. Et, pourtant, nous le soutenions.

Hier, j'ai « confessé » toute la journée : cinq entrevues dont l'une de plusieurs heures avec Y. Me couche, épuisé, à 21h30.

Y réagit péniblement à sa propre décision de quitter la communauté : insomnies, sueurs froides, sentiment d'oppression, angoisse. Je passe plusieurs heures avec lui. Ne l'ayant vu ni au déjeuner ni au dîner, je m'inquiétais, car il m'avait dit qu'il avait des idées de suicide.

Après dîner, je monte à sa chambre. Il était couché, mais ne dormait pas. Cette après-midi, il semble aller un peu mieux.

Mais Frère X, grand talent comme toujours, et qui se doute bien de quelque chose, vient me voir pour me dire qu'il a vu Y monter à sa chambre avec un bon rouleau de grosse corde ! Ça aide !

Je reçois aujourd'hui la lettre du Conseil annonçant ma réélection comme Provincial pour un deuxième mandat.

Je ne me suis jamais fait d'illusion au sujet de cette reconduction.

La reconduction est la règle. La non-reconduction ou la démission sont les exceptions. Il n'y a donc pas là de quoi plastronner. Tous mes prédécesseurs ont été reconduits. M a été reconduit. C'est tout dire ! On nous laisse une porte de sortie : des raisons personnelles sérieuses... à communiquer confidentiellement au Supérieur général. Le système est étanche, comme tous les systèmes.

Des raisons personnelles sérieuses, je pourrais bien leur en sortir. À commencer par la petite estime où je nous tiens. Comment gouverner ce que l'on méprise ? Il est vrai que je méprise davantage les causes que les résultats : ce que nous sommes est le produit de beaucoup de bêtises, d'absence de gouvernement, de

faiblesses. Et aussi, que mon mépris est tempéré de pitié. Je ne mets pas de hauteur dans la pitié. Nous sommes (et je suis) des naufragés. Mais je vois tant de naufragés également dans la société que je me dis qu'on n'est pas les seuls.

Au fond, il serait plus juste de parler de gravité que de mépris. Je me sens « aggravé ». Si je ne meurs pas avant, j'aurai 57 ans quand je sortirai de cette aventure. Ça me fait pas mal de kilomètres à marcher !

Conseil provincial de 9h à 16h15, avec une heure et quart pour le dîner, soit exactement six heures. Ce n'est pas le bout du monde, mais ça compte. J'annonce ma nomination pour un second mandat. Un seul paraît vraiment content : G. Je ne suis pas sûr que W et R ne soient pas, malgré tout, un peu déçus.

Étant donné le « suspense » qui entoure ce genre de nominations : sondage à triple scellé, envoi à Rome, retour, etc., l'événement prend, veut veut pas, une certaine importance. Aussi longtemps que personne ne savait rien - et il n'y avait personne -, je me faisais taquiner avec cette question. Une fois la nouvelle connue, rien. Personne pour proposer « d'arroser ça ». Je suis bien capable d'arroser tout seul, mais j'aurais trouvé plus civilisé qu'on le propose. Et ce n'est ni par austérité ni par « esprit de pauvreté » qu'on ne l'a pas fait ; c'est par vulgarité. Chacun avait hâte de rentrer chez lui. Ou dans sa chambre, à 20 pas.

Visite de M. Dallaire, historienne, professeur à L'Université d'Ottawa, qui fait une recherche sur le « craquement des communautés religieuses » entre 1965 et 1975. On est devenu *objet* de recherche. C'est qu'on est bien mort. Je lui demande, de but en blanc : « Etes-vous croyante ? » - « Non. » Je lui posais la question en toute simplicité et sans la moindre arrière-pensée. Elle en a été fort surprise : « C'est la première fois qu'on me pose cette question. » Évidemment, il n'est pas nécessaire d'être cloporte pour étudier les cloportes !

Visite au salon funéraire, pour le père d'un Frère. La sœur d'un autre Frère est mourante à Saint-Georges de Beauce. Le Frère O baisse à vue d'œil (il a 84 ans). On vit dans la mort par-dessus la tête.

Je ne comprends toujours pas tout ce tralala autour des cadavres. On immobilise, à grands frais, des familles entières pendant des trois, quatre jours. Les visites au salon funéraire, ça rime à quoi ? Si tu y vas pas, c'est remarqué ; si tu y vas, c'est pour te chercher un coin pour fumer. Tu connais personne. Tu fais le tour de la parenté, comme dans le film de Jacques Tati : *Les vacances de M. Hulot*, en murmurant une sympathie que tu n'éprouves aucunement et que bien peu éprouvent parmi la parenté elle-même. C'était le cas ce soir. Quelques heures après la mort du bonhomme, son propre fils s'inquiétait de l'absence de testament. Les voilà pris avec un cadavre, une bâtisse et une chaise de barbier.

* * *

Que vaut une journée comme celle d'aujourd'hui ? Elle n'a pas été mauvaise, pourtant. Meilleure, plus productive que bien d'autres : quelques lettres que je retardais à faire ; un commencement de la conférence du 11 juin à laquelle je me suis engagé hier ; six milles de marche. Pourtant, je me demande ce que ça vaut. Faire ça, que ça, à 54 ans. Au ministère de l'Éducation, à *La Presse*, au Campus Notre-Dame-de-Foy, il y avait aussi des journées moches, mais quelque chose se faisait, à quoi je contribuais. Ici, je fais quoi ? Je rassure quelques vieux, qu'un autre rassurerait tout aussi bien.

* * *

Temps bas. Il faisait -2°C ce matin. Le Lac est moutonneux. Après déjeuner, je marche trois milles en 45 min 16 sec, ce qui fait 120 pas à la minute par terrain inégal. La vitesse des légionnaires, m'a-t-on dit.

* * *

Voyage à Montréal en train. Départ de Chambord à 10h30, arrivée à la gare d'Ahuntsic à 18h. Assemblée annuelle de la Conférence religieuse canadienne, section Québec (CRC-Q). Je suis venu vraiment par devoir : grippe, fatigué,

agenda chargé, par ailleurs. Un cas clair d'un geste posé par devoir d'état, ou ce que j'en comprends.

Retour par train, dimanche. À l'arrivée, j'apprends la mort du Frère A.

Ma réunion de la CRC-Q me laisse sur un malaise. Je suis las de ces réunions. Pourtant, il en faut et il faut y participer. « *Refuser de suivre des sessions, c'est commettre un péché d'omission.* » (De Couesnongle, général des Dominicains)

Pour la réunion de la CRC-Q, on a utilisé une technique un peu nouvelle, mais que l'on a compliquée à plaisir. Il s'agissait d'identifier : 1) le besoin (ou le malaise ou le problème) dominant de la société québécoise ; 2) de trouver une réponse (une solution) concrète et ses implications ; 3) de voir quelles orientations cela commande pour les religieux du Québec.

Après la première étape, nous (les quelque 220 Provinciaux/ci ales, divisés en 20 ateliers indépendants) sommes parvenus, avec une unanimité étonnante, à identifier le malaise par les trois concepts : insécurité-solitude- crise des valeurs.

J'ai souvent l'impression que les articles que j'écris font flouc, tombent dans le vide, comme des bouses de vache dans une prairie. Mais, dans des rencontres comme celles-ci, il y a toujours quelques échos précis. Exemples : cette religieuse qui me parle de l'article publié en septembre 80 dans *Carrefour* ; ce dominicain qui me dit qu'il a prêché des retraites en « s'inspirant » de *Sous le soleil de la pitié*, etc.

Le frère du Frère A est venu aux funérailles avec sa femme et sa fille. Après la cérémonie, il est demeuré parmi nous, de par sa propre décision : « J'ai dit à ma femme et à ma fille de nettoyer le plancher (s'en aller) et que moi, je restais ici. »

Il nous mobilise tant qu'il peut, nous retient à l'écouter dire ses âneries. Il mange comme un cochon et, justement, beaucoup de cochon. Fallait voir, ce matin : il a pris de tout : de la tête fromagée, du creton, du pâté de porc, deux oeufs, deux rôties, du gruau, de la marmelade. Je n'invente rien. Il a passé un bon deux minutes à se servir. Quand il est venu me voir après déjeuner, il suait à grosses gouttes.

Il veut me parler, qu'il dit. On verra. Faut-il se plier à ce genre d'homme ? Je ne vois pas pourquoi. Certes, il a, à peu près, l'intelligence d'un hanneton. C'est pas une raison pour écœurer le monde. Il a dû terroriser sa femme toute sa vie. Y a du monde pour endurer ce genre de monde. Pas moi.

Hier soir, une heure avec lui. L'homme est abject. Il dit et répète (donc ce n'est pas une chose qui lui échappe) : « J'aime mieux mon chien que ma femme et mes enfants. » Il s'inquiète de mettre la main sur le pauvre héritage du Frère A : une paire de jumelles, une montre, un complet, etc. Ce que sa « famille » a donné, à la demande du Frère A. Je lui réponds : « Retournez-nous le chèque » (3000\$). Je ne suis pas inquiet là-dessus. Dans la maison, il fait l'unanimité contre lui. Je ne compte plus les Frères qui me demandent : « Quand est-ce qu'il part ? »

Mais cet homme est aimé par Jésus. Autant que moi, si le mot *autant* a du sens à ce sujet. Grand mystère.

Hier, jubilés d'or, de diamant, de platine (je suppose : 75 ans), à Château-Richer. On va à ces choses pour rendre hommage à quelques amis. Mais c'est à peine si on a le temps de les saluer.

Frère M présidait. Il a fait ce qu'on appelle l'homélie. Il dit n'importe quoi et il le dit avec une « chaleur » sacerdotale ! En changeant quelques mots par-ci, par-là, on pourrait appliquer son discours à n'importe quelle circonstance, y compris des funérailles.

Il dit n'importe quoi. Par exemple, que le Bienheureux Champagnat est mort en 1830 alors que c'est en 1840 ; qu'il a fondé l'Institut en 1816, alors que c'est en 1817. C'est pourtant pas malin.

On se fête, on se fête (je le fais aussi) et on oublie qu'on se meurt. Dans seulement 10 ans, je me demande qui demeurera pour fêter les... autres !

Petit fait (contre moi)

L'autre jour, je sors sur la galerie pour humer l'air. J'aperçois Y qui descend de voiture. Je rentre vite ; je suis pressé et je ne veux pas le voir. Je rentre pour qu'il ne me voit pas. Je songe même à fermer la porte de mon bureau, mais je me retiens de le faire.

En fin d'après-midi, je trouve une enveloppe sur mon bureau : « *Les meilleurs souvenirs que je garde et garderai de toi sont les nombreuses heures que tu m'as si gratuitement données. Jamais je n'ai senti en toutes ces occasions que je te dérangeais ou que tu avais hâte que je parte. Je l'ai signifié à quelques amis intimes et confrères. J'ai vu là la justesse et la mise en pratique de l'une de tes phrases de ta lettre d'intronisation en juillet 78 : 'Je serai un père pour chacun de vous si vous voulez être des fils pour moi.' Voilà un seul exemple ; je pourrais en citer plusieurs autres. Reconnaissance, amitié et bonté sont les trois mots les plus simples pour te dire que quels que soient les moments je ne pourrai t'oublier. Tu as marqué ma vie. Le plus beau cadeau que je garde de toi sont tes lettres personnelles à mon intention. Union de nos humbles moments de prières.* »

Chapitre provincial. De 10h à 12h ; de 13h30 à 16h30 ; de 19h30 à 21h. Soit six heures et demie. Plusieurs interventions stupides, évidemment. J, surtout, a le don de parler nettement au-dessus de son instruction, comme il marche, d'ailleurs, au-dessus de sa taille.

Avant la messe, vu qu'il n'y avait pas de servant désigné, je me pointe à la sacristie. J'y trouve le célébrant en larmes. Il sortait d'ailleurs du confessionnal. Il me dit : « Vous avez des saints dans votre communauté. » Ça se prend. J'étais tout content qu'il me dise cela. Moi qui vois de la misère et de la bêtise partout. Je dis au célébrant : « Dites ça aux Frères, ça va les encourager. » J'étais tout ce qu'il y a de sérieux. En fait, le célébrant baragouine n'importe quoi après l'Évangile. Il n'y avait rien à comprendre. Je mettais ça sur le compte de l'émotion. C'est après que je me suis rendu compte qu'il était un peu ivre. R avait la face longue comme le

carême. Les Frères ne pardonnent pas le sexe et la boisson. Ils se pardonnent tout le reste. À peu près l'inverse de ce que faisait le Christ.

* * *

Réunion communautaire

Le Supérieur m'avait demandé de faire une forme d'évaluation de l'année. Je commence. J'avais à peine dit une phrase que B, qui était assez loin de la porte, se lève ostensiblement et quitte l'assemblée. On ne l'a plus revu.

Le moins que l'on puisse noter là-dessus, c'est que le geste est efficace. Même si je m'y attendais puisqu'il a déjà fait la même chose il y a cinq ou six mois, cela m'a blessé. Cette fois-ci, l'affront était calculé et vraiment public.

Autre chose : discuter pendant trois quarts d'heure, à 20 personnes, pour déplacer l'heure de la messe ou du souper, c'est démoralisant. Qu'est-ce qu'on a gagné avec l'introduction de ces « moeurs » démocratiques ? On a gagné des frustrations. Car, pour l'essentiel, nos obligations demeurent ; on peut jouer avec des quarts d'heure, point. Seulement, chacun veut s'approprier ces pauvres quarts d'heure. Batailles de clochards autour d'une poubelle.

* * *

Les 24 et 25, je participe à la retraite des Frères des écoles chrétiennes à Cap-Rouge. Je donne deux instructions par jour et j'anime un échange en soirée (une heure). Je sors de là assez vidé. Retour le 25, en autobus.

Le 27, voyage à Mirabel, pour accueillir L.P. Coucher à Trois-Rivières. Retour à Desbiens, pour la messe.

L'après-midi, visite de L et M. Ça fait du bien de rencontrer deux êtres qui ont un projet de vie commune. Qui ont envie de bâtir quelque chose. Qui parlent de leur joie.

Je ne pourrai pas tenir indéfiniment dans la situation où je suis. Et où je suis depuis trois ans : peur de R, peur de L.J., peur de B, peur de recevoir des visiteurs.

Bureau, Brisebois, Béliveau s'annoncent demain. Je ne sais comment les recevoir. Où aller manger ? Comment se faire invisibles et inaudibles ? On en est là.

L.J. : il me fait des remarques sur les documents que je lui sou mets en tant que secrétaire, qu'on n'endurerait de personne. Je ne parle évidemment pas de remarques normales : signaler un oubli, une amélioration, une faute. Cela va de soi et fait partie des responsabilités d'un secrétaire. Je parle de remarques mordantes sur le fond, sur des choses qui sont des décisions de moi ou du conseil provincial. Même alors, je suis ouvert, mais le ton qu'il prend est intolérable. Que faire ? Un Frère peut envoyer chier son boss, mais la réciprocité est interdite. Voilà le hic.

R : toute une histoire pour le décider à aller chercher L à Mirabel. Ce dernier n'était pas venu depuis six ans. On sait qu'il déteste voyager. Les autobus sont en grève.

Depuis une semaine, R essayait de trouver une combine pour se défilier ; il voulait envoyer L ou B. À la fin, et pour le décider, je m'offre à l'accompagner, bien que je ne sache pas conduire. J'arrivais tout juste de Cap-Rouge. Au retour, il voulait rentrer le même soir, avec un homme qui avait six heures de décalage horaire dans le corps. Il m'a fallu pas mal de diplomatie pour le décider, sans le blesser, à coucher à Trois-Rivières.

Telle est la vie du Grand Boss de cette gang de vieux. En vérité, ce ne sont pas les plus vieux qui sont les plus pénibles.

Je me souviens, qu'en 1967, j'étais fonctionnaire au ministère de l'Éducation ; nous avons passé l'été à travailler comme des forcenés pour permettre le fonctionnement des cégeps à la rentrée de septembre. Je n'avais même pas eu le temps d'aller visiter l'Expo. Je disais souvent à mes collègues, pour les stimuler : « *La valeur des grandes vacances vient de la vacance des grandes valeurs.* » (Edgar Morin) Moi, en tout cas, j'avais le sentiment de travailler pour une « cause » et le fait de ne « pas voir l'été » ne me pesait pas ; j'en tirais un élément de fierté.

Depuis quatre ans, je ne « vois pas l'été » non plus, mais je n'en tire aucune fierté, ni aucun stimulant. Je n'ai pas l'impression de travailler pour une cause ; je liquide une faillite.

* * *

L.P., ancien Provincial, me passe (*out of nowhere*) un volumineux dossier relatif à un Frère qui avait été accusé, en 1970, de « grossière indécence ». L.P. avait été blâmé par son conseil provincial à la suite de cette affaire sur la façon dont il avait pris certaines décisions. Après ce « vote de non-confiance », il avait démissionné. Mais l'affaire ayant traîné en longueur, il a fini par... finir son second mandat.

* * *

Hier soir, j'écoute l'entrevue de Denise Bombardier avec Simenon. Long, trop long passage sur ses relations avec les femmes. Elle pose des questions de « féministe ». Elle ne réussit pas à cerner Simenon dans un coin. Il parle des 10 000 femmes qu'il « s'est envoyées » (il utilise l'expression) et il maintient qu'il respecte la femme. Il parle d'amour. Ça me paraît coton d'aimer 10 000 fois !

À quoi rime ce genre de propos, où rien n'est défini, approfondi. Je n'ai rien appris sur Simenon. Les questions que je me pose à son sujet demeurent sans réponse. Et surtout, devant un homme de 80 ans, la question : la mort.

Et encore, Simenon dit que l'argent ne l'intéresse pas. Denise B. laisse passer cette énormité. L'argent lui sort par les oreilles ! C'est le repu qui n'a pas faim !

* * *

Se dire, c'est tout dire (journal) (1989)

2

ÉCRITURE

[Retour à la table des matières](#)

Je termine le livre-interview de François Varillon : *Beauté du monde, souffrance des hommes*. Très beau, très riche. Un peu la somme d'une longue vie de réflexion de prière, d'écriture. Que m'en restera-t-il ? Quelques citations, notées ici même dans ce journal ; quelques confirmations. L'équivalent de 10 à 12 pages, à même un livre qui en compte 400.

Il est normal qu'il en soit ainsi. Tout est profusion : les graines de pissenlit et les pensées des hommes. C'est déjà une petite merveille que j'aie passé quelques heures avec ce qu'un homme comme Varillon a de meilleur : *le miel de sa vie*. Je ne l'aurais jamais rencontré, n'eût été la parole écrite, fixée, révisible. L'interview émeut ; l'écriture attend et répond.

* * *

Par -25°C et sous un soleil comme les aimait Marie de l'Incarnation, je marche sur la neige durcie. Et, comme chaque matin, vers le même moment, il fait un vent léger, ce qui augmente la morsure du froid sur les joues et sous le menton.

Sur la neige, des pistes (de mulot ? d'écureuil ? d'oiseau ?) qui ressemblent à des fermetures éclair tombées d'un atelier de couture.

Une image peut prendre deux ou trois ans à se former dans l'esprit, comme les cristaux sous-marins. Ainsi, il y a longtemps que je cherche à « imager » les pistes

des petits animaux sur la neige. Je ne suis pas satisfait. Pour la raison suivante : une image d'une chose que l'on aime doit être « à la hausse ». Par exemple, comparer la neige à la justice : « *La neige est assise et rend justice.* »

Mais comparer des pistes-de-vie à une fermeture éclair, c'est peut-être amusant, mais ce n'est pas noble, car la fermeture éclair, c'est quelque chose de banal, de moins émouvant que les pistes d'un petit animal sur la neige.

Le *Journal de ma vie* de Jean Guitton s'étend de 1912 à 1971 : 60 ans. Dans le volume de la Bibliothèque européenne, cela fait 724 pages, soit une moyenne de 12 pages par année. Il s'agit d'un journal d'idées, d'instantanés, de rencontres. La table onomastique compte environ 1300 noms. Pour certaines années, il n'y a que quelques pages. Les 43 premières années tiennent dans 72 pages. Plus tard, l'année 1959, par exemple, tient dans quatre pages. D'après ce modèle et uniquement sous cet aspect, je vois : 1) que j'ai sabré trop vite dans la période 64-74 de mon journal. J'aurais pu épargner quelques pages ; 2) par contre, pour 78-81, j'ai quelque 200 pages dactylographiées.

Varillon

Il a passé huit ans à « éditer » le *Journal* de Claudel. Il est bien clair qu'un journal doit être *édité* : par l'auteur (comme Julien Green) ou par un « Varillon ».

Il reste que je travaille dans le noir, dans un tunnel. Voilà bien pourquoi m'a tant frappé la remarque de L, à qui j'avais envoyé quelque 15 ou 20 pages de ma « littérature » interne. Elle me disait : « Dieu ! que c'est triste, désespéré ! » Désespéré, Jérémie aussi l'était.

* * *

Ce matin, une femme me téléphone longuement. Elle a 30 ans ; c'est elle qui le mentionne. Elle vient de lire *Sous le soleil de la pitié*. Elle est pâmée. Elle cherche à me joindre depuis dimanche. Ma petite piqure de vanité. Je note l'âge de la femme. Cela importe. Elle avait 13 ans quand *Sous le soleil* est sorti. Cela veut dire que je rejoins quelqu'un de 30 ans, qui en avait 13. Je redoutais de ne plus rejoindre - et encore - que ceux de ma génération.

* * *

Ma conférence pour le 1er novembre n'avance pas. Rien d'écrit encore. Et cela empoisonne mes journées. Faute d'être lancé, je papillonne et j'ai mauvaise conscience. Si on ne fait pas ce métier, on n'a pas idée de l'angoisse qu'il crée.

* * *

Parti dimanche à 9h pour Québec.

Québec-Montréal en autobus. Conférence à 20h, devant 200 conseillers en éducation chrétienne, venus d'un peu partout au Québec. Il y en avait d'Abitibi, de Percé, etc.

L'évêque de Gaspé était là, le président du Comité catholique, le président du Conseil supérieur de l'éducation.

Après la conférence, un jeune homme vient me voir avec, à la main, un exemplaire de *Sous le soleil*. Il me désigne la page où je dis : « *Je rêve d'un inconnu qui me lirait dans un train.* » Il me dit : « Je vous ai lu hier, dans le train, de Percé à Montréal. » Je ne peux pas nier que cela me fait chaud au cœur d'entendre une remarque de ce genre. Durant les deux heures que j'ai passées seul dans une chambre avant le souper, j'avais le trac. J'aurais été soulagé si on m'avait dit : « La conférence n'aura pas lieu ... »

Parler en public est une aventure, surtout si l'on doit parler d'un sujet difficile. Les sujets qu'on me demande d'aborder sont presque toujours difficiles, même s'ils sont familiers. Ainsi, dimanche soir, j'avais à parler de l'évolution socio-

religieuse depuis la parution du Rapport Dumont. Je n'en connais pas des centaines, ni même des dizaines, qui accepteraient d'écrire 15 pages là-dessus.

Les organisateurs m'ont remis un chèque de 150\$. Or, mes dépenses se montaient à 146\$ (autobus, repas, hôtel). Et j'ai mis 50 heures, au bas mot, à préparer mon texte. J'ai retourné le chèque aujourd'hui, par dignité. Quand on se réunit au Hyatt Regency, qu'on organise un vin-fromages, on devrait évaluer le travail intellectuel à un peu plus que 0,05\$ de l'heure. De toute façon, je l'ai déjà noté, les « intellectuels » de ma sorte sont bien les derniers à accepter de travailler pour un salaire inférieur au salaire minimum.

J'ajoute cependant ceci : il est normal que le travail intellectuel comporte une bonne part de gratuité pour la raison que le travailleur intellectuel augmente sa substance en travaillant, au lieu que la plupart des autres travailleurs s'usent en travaillant. Dès lors, il est normal que la « compensation » (la rémunération) se mesure différemment pour les uns et les autres. A la limite, la diffusion de ses idées est une compensation suffisante.

* * *

Alain note cette remarque de Cantor : il y a quelque chose de risible dans « l'idée » d'un nombre infini de paires de bottes ! En effet, dans cet « infini », il y aurait deux fois plus de bottes que de paires.

* * *

Je lis Toilettes pour femmes (*The Women's Room*) de Marilyn French. Roman dit féministe. Excellent :

- rien ne change, sauf les histoires ;
- des tas d'événements n'ont lieu qu'en fonction des mass media. marches, sit-in, enchaînements de gens à des grilles ;
- les pompes d'autrefois, les sonneries, les couronnements, les bagues, etc., aussi étaient faits pour être vus.

La première partie du roman, c'est l'histoire de plusieurs femmes de la classe moyenne dans les années 50-65. Toutes mariées et toutes malheureuses, et toutes détestant les hommes.

Écouter quelqu'un pour vrai, c'est déjà l'aider. Il y en a peu qui savent faire ce cadeau amical.

Je termine le roman de Marilyn French : Toilettes pour femmes. 700 pages. Un monde. Du souffle. J'ai beaucoup aimé. Le point de vue est incontestablement neuf, renouvelé. On pourrait dire que c'est partial. Pas plus qu'un roman mâle. Mais pour être désespéré, ça l'est ! Rien, rien ne marche. Toutes les vies (les personnages) sont ratées. Je me demande ce que ma mère aurait pensé de ça, si elle l'avait lu (par impossible) il y a 30 ans ! Toilettes pour femmes, c'est *Voyage au bout de la nuit*, écrit par une femme (invention de la langue en moins). La traduction me paraît excellente, mais il est clair que l'auteur n'invente pas une langue, comme Céline a fait en plus de faire le *Voyage*.

Pierre Billon m'appelle d'Ottawa. Il me lit une page de *La montagne magique* de Mann. Après qu'il eut raccroché, je consulte mon exemplaire, je trouve le passage rapidement. Il était souligné, exactement le même. C'était en 1952 (pour moi). Voici le passage :

« L'homme ne vit pas seulement sa vie personnelle comme individu, mais consciemment ou inconsciemment il participe aussi à celle de son époque et de ses contemporains, et même s'il devait considérer les bases générales et impersonnelles de son existence comme des données immédiates, les tenir pour naturelles et être aussi éloigné de l'idée d'exercer contre elles une critique que le bon Hans Castorp l'était réellement, il est néanmoins possible qu'il sente son bien-être moral vaguement affecté par leurs défauts. L'individu peut envisager toutes sortes de buts personnels, de fins, d'espérances, de perspectives où il puise une impulsion à de grands efforts et à son activité, mais lorsque l'impersonnel autour de lui, l'époque elle-même, en dépit de son agitation, manque de buts et d'espérances, lorsqu'elle se révèle en secret désespérée, désorientée et sans issue, lorsqu'à la

question, posée consciemment ou inconsciemment mais finalement posée en quelque manière, sur le sens suprême, plus que personnel et inconditionné, de tout effort et de toute activité, elle oppose le silence du vide, cet état de choses paralysera justement les efforts d'un caractère droit, et cette influence, par delà l'âme et la morale, s'étendra jusqu'à la partie physique et organique de l'individu. Pour être disposé à fournir un effort considérable qui dépasse la mesure de ce qui est communément pratiqué, sans que l'époque puisse donner une réponse satisfaisante à la question « à quoi bon ? », il faut une solitude et une pureté morales qui sont rares et d'une nature héroïque, ou une vitalité particulièrement robuste. Hans Castorp ne possédait ni l'une ni l'autre, et il n'était ainsi donc qu'un homme, malgré tout moyen, encore que dans un sens des plus honorables. »

Dans ma solitude et mon doute, c'est des *hasards* de ce genre qui constituent pour moi des bulles d'air qui me permettent de respirer brièvement.

De quoi s'agit-il, en effet ? De ceci : 1) je vis seul ; 2) j'ai besoin (autant et plus que certains autres) de confirmation ; 3) je suis porté à m'occuper de *grandes* questions, de celles-là mêmes qui ne se peuvent comprendre qu'à travers un vrai dialogue. Je suis donc, là-dessus, très insécure.

* * *

À cause du rappel de Pierre Billon l'autre jour, je me suis mis, d'abord au hasard et ensuite systématiquement, à lire *La montagne magique* de Mann, que j'avais lu en 1952. C'est un livre extraordinaire et qui s'est avéré prophétique. Il est d'ailleurs contemporain de *La révolte des masses* de Ortega y Gasset. Je vois bien que je n'avais pas compris grand-chose, en 1952. J'étais Hans Castorp avec sa Clawdia, sa maladie, son refuge. On se demande pourquoi un grand livre cesse de l'être, je veux dire : cesse d'être connu, reconnu. Pourquoi il est remplacé par *moins*.

* * *

Je termine le tome premier de *La montagne magique*. Il y a une immense différence entre ce roman et *Toilettes pour femmes*.

Le roman de Mann est plus savant, plus construit, plus intentionné. C'est un roman surdéterminé. Je dirais : une symphonie. (Effectivement, les considérations sur le temps et la musique y tiennent une grande place.)

Le roman de Marilyn French, c'est du disco.

Je n'ai plus le tome second de *La montagne*. J'ai maintenant hâte de savoir ce qu'il advient de Hans Castorp. Il ne s'agit pas ici de la curiosité pour « l'histoire ». Mann n'est pas San-Antonio. Il s'agit de l'enseignement.

À mesure que je lisais, je me souvenais de ma première lecture d'il y a 30 ans. Avec cette différence que je comprends ce que je ne faisais que deviner, à l'époque. Je me souvenais du dialogue final entre Castorp et Clawdia. Oh ! *L'arteria femoralis*. Jamais oubliée.

Je reviens sur le roman de Marilyn French : 1) elle reproche à ses parents et aux parents de ses personnages d'avoir beaucoup travaillé, d'avoir voulu réussir et d'avoir été malheureux et étriqués ; 2) ses personnages veulent le bonheur, travaillent plus ou moins, ne produisent rien, sont malheureux et frustrés. Notons ici, que l'action du roman se passe durant (en gros) la *Me decade*, comme l'ont appelée, après coup, les sociologues américains.

* * *

Le mot *requin* viendrait de *requiem*...

* * *

Ce dont je ne doute pas, c'est que je sais écrire. Je le sais trop. Dans Babel, savoir écrire, c'est une disgrâce. N'importe quel moulin à paroles, moulin à slogans, vous mange avant le déjeuner. Pauvre petit moi !

* * *

Je lis le livre de Lise Payette : *Le pouvoir ? Connais pas !* Je note d'abord que les journaux en avaient publié de larges extraits et même l'essentiel. Le genre de choses (les portraits, par exemple) qu'on n'a pas le goût de relire. Mais qui font mouche, sans doute. Une femme sait où placer le trait.

Ensuite, Lise Payette se révèle dans son titre : elle rêvait de pouvoir ; elle n'en a pas eu autant qu'elle voulait ; elle en a eu pas mal, je pense. Quand on rêve de pouvoir, ça ne peut pas être de pouvoir démocratique. Elle manque d'élévation. Ses petites pointes anti-religieuses sont bien gratuites.

Son féminisme est ce qu'il est : viscéral. Elle est pour l'avortement, comme on est pour le zonage agricole. Elle écrit, parlant des femmes, « la plus *importante minorité du monde* » (p.60)... Avant, elle avait écrit : « 52% des cerveaux ». Il y a là une *inculture incroyable*. Ma mère était bien plus importante que mon père, même si elle n'a eu le droit de vote qu'en 1940-43. Et cela est vieux comme le monde. C'est précisément la perversion des *structures* mâles, qui porte à penser le contraire. Et Lise Payette vient de faire la preuve qu'une femme qui joue ce jeu faussé est perdante. Elle rigole de Jacques-Yvan Morin qui parle de complémentarité. Elle veut l'égalité. La complémentarité renvoie à la vie, à l'organique. Ce qu'il y a de meilleur dans le livre, c'est son prologue. Là où elle est (ou semble) le plus vraie. Ça a dû être écrit après.

Au total, un livre de femme. Et je ne dis pas ça négativement.

* * *

J'envisage un article sur la crise polonaise. À partir de la remarque de Trudeau sur le bien-fondé de l'état de siège. Aurai-je le courage d'envoyer l'article ? L'écrire, c'est une affaire de rien. Mais le publier...

* * *

Je lis un article sur la correspondance Maritain-Green. L'auteur caractérise Maritain comme un homme de *vérité* et de *tendresse*. Il y est forcément question de Bloy.

Bloy, ma découverte, ma première découverte, à Valcartier, en 1946, dans les 10 ou 15 volumes qui composaient la *bibliothèque*. Il s'agissait, en fait, d'un article de la revue *Études*, à l'occasion du centenaire de la naissance de Léon Bloy. Les quelques citations contenues dans l'article suffisent à me faire tomber en amour avec lui. Deux ans plus tard, je lisais, enfin, *La femme pauvre*, *Le désespéré*, etc.

Terminé le tome 2 *du Journal de ma vie* de Jean Guitton.

Je me réjouis d'avoir trouvé cet homme, il y a maintenant 25 ans. Je suis écrasé devant une intelligence aussi vaste et une vie aussi remplie. Il dit lui-même qu'il a eu la chance de rencontrer beaucoup de génies. Et, par rencontrer, il ne veut pas dire seulement croiser. Il veut dire : fréquenter et, avec plusieurs, avoir développé une forme d'amitié. Il a été, par exemple, un des confidents de Paul VI.

Les rois (les grands) peuvent se donner l'avantage, ils peuvent s'augmenter encore de la fréquentation des génies. Ainsi, le roi Beaudoin pouvait inviter Guitton et lui parler à volonté.

Ce qui n'est pas réitéré meurt. Ré-itéré : remis en route. La culture, pour l'essentiel, c'est une répétition ; non pas une répétition mécanique, mais réappropriée, interprétée. On doit répéter La Fontaine.

Je fais lire les cahiers 12 et 13 de mon *Journal* à X. Période janvier - octobre 81. Réaction négative, très négative vis-à-vis de... mon négativisme, c'est-à-dire les nombreuses notations sur les détails de la vie communautaire.

Certes, on ne trouve rien de la sorte dans les journaux publiés que je connais. Il y en a dans le *Journal* de Léautaud, mais je ne l'ai pas lu. Et puis Léautaud, c'est Léautaud ! Il n'y en a pas dans les *Inédits* de Valensin, ni chez Guitton, ni dans Jünger, ni dans Green (sauf sur lui-même).

Je maintiens que la vie, c'est les détails. Tout dépend de l'image que l'on veut donner de soi. En fait, je ne poursuis pas de but précis en écrivant ce journal. Je ne sais pas si je le publierai. Mais je dis que la vie est comme ça, et pire.

Il faut aller plus loin. Qui a raison ? Moi ou X ? Et encore : si je suis si sombre, pourquoi vivre ? Pourquoi avoir peur de la mort ?

« L'enfant dans le ventre de sa mère est au chaud et vraisemblablement heureux. Il croit que ce petit espace tiède est son univers où rien ne lui manque. De l'univers que nous connaissons, quel soupçon peut-il avoir ? Aucun. En admettant qu'on puisse entrer en communication avec l'enfant qui n'est pas encore né, quelle notion pourrions-nous lui donner de ce que c'est qu'un livre, une maison ? Pas la moindre. Nous sommes dans la même situation par rapport au monde de l'au-delà qui s'étend autour de nous et que nous n'atteignons, en général, que par la mort. En réalité, nous sommes aussi dans une cave sombre où nous nous plaisons, et nous ne naîtons qu'en poussant des cris, quand nous mourrons. » (Julien Green)

* * *

« La fêlure dans la tasse à thé est un chemin qui mène au pays des morts. » (Auden)

* * *

Le malaise que j'éprouve ne s'explique pas par une seule cause. Mais l'une d'elles, incontestablement, c'est la nature de mon travail : je suis presque constamment en situation de composer, de rédiger, bref, de concevoir. Et je dois le faire seul. On est toujours seul pour écrire, je le sais, mais j'entends par seul ceci : privé d'un milieu, privé de tout interlocuteur. Personne *avec qui, sur qui* essayer mes idées, mes opinions, mes textes.

Concevoir : c'est le mot juste pour désigner mon travail (autre terme relatif à l'enfantement) d'écrire à partir de rien. À partir de rien ne veut rien dire. Je prends un exemple : je dois préparer une communication pour la prochaine conférence à Santiago au Chili. Je dois parler de la vie religieuse. D'une part, je ne pars pas de rien ; d'autre part, je pars de rien, puisque je pars de moi, de mon opinion, et que je dois la fabriquer, la composer.

* * *

Son

« *Il n'y a pas de soleil des sons, il n'y a pas de source des sons comme c'est le cas des couleurs.* » (Guitton) La remarque est simple, élémentaire. On peut pourtant rêver là-dessus. La musique n'est jamais faite, donnée. Elle est chaque fois à recréer, contrairement à la peinture.

* * *

« *Les champignons sont des cauchemars végétaux.* » (Guitton) Ils poussent la nuit ! Les plantes, la nuit, ont des cauchemars. Cela donne les champignons.

* * *

« *Rien ne fait mieux saisir la fragilité du monde organisé et la spiritualité du monde social que l'hypothèse que tout le papier du monde (tout ce qui est fixé par l'écriture) disparaît.* » (Valéry)

* * *

« *Beauty plus pity, that is the closest we can get to a definition of art.* (Nabokov)

* * *

Littérature contemporaine

Dans un article, l'auteur, pour se cautionner auprès des féministes, écrit systématiquement *homme-femme* pour désigner l'ensemble des hommes. Cela donne, par exemple : « *ce qui semble une loi écrite en l'homme-femme.* » Par ailleurs, il parle de l'exploitation de l'homme par l'homme, mais il oublie d'écrire : l'exploita-

tion de l'homme-femme par l'homme-femme. Il est bien difficile d'accommoder la grammaire à la dernière sauce idéologique.

* * *

Saint-Simon, au sujet de La Fontaine : « *Cet homme si connu par ses fables et ses contes, et toutefois si pesant en conversation.* »

* * *

Dans ses bonnes journées, il arrivait à Julien Green d'écrire 73 lignes (c'est lui qui le note dans son *Journal*). D'autres fois, il note : « *Deux jours de travail, trente et une lignes : soixante lignes.* »

* * *

Lu dans Julien Green : « *Un bouclier composé de sept peaux de dragon mises l'une sur l'autre, jointes par des vis de diamant, et qui ont été tannées dans de la bile de parricide.* » Humour énorme et peut-être pas voulu.

* * *

« *L'impuissance aime refléter son néant dans la souffrance d'autrui.* » (Bernanos, à propos des faibles qui terrorisent les petits)

* * *

Je mets la dernière main à une communication devant les membres de la Corporation des conseillers d'orientation, à Montréal, mercredi prochain. En aurai-je fait de ces textes qui vont on ne sait où !

* * *

Ayant à préparer une conférence que je dois donner à Rimouski, je dois tout trouver : le sujet, le plan, le contenu. Je m'arrache les phrases les unes après les autres. Depuis le temps que j'en fais, je devrais avoir une méthode. Je fais tout,

sauf rester au bureau. Je feuillette des livres, je me lève 10 fois l'heure. Travail de solitude. Je l'aurai pas mal connue, la solitude.

C'est dimanche matin. Il fait beau et chaud. Il y a dans l'air quelque chose de calme et d'immobile. C'est toujours calme dans ce bout du monde où je suis ; ça l'est différemment le dimanche matin. Je relis la description de Joseph Malègue dans *Augustin* : « *Le plus beau jour y était Dimanche. Augustin le sentait, à maint indice, venir dès le samedi soir. Ce jour-là, la grosse Catherine nettoyait les carreaux du vestibule et les fenêtres de la salle à manger ; elle passait au tripoli les boutons de la porte ; elle n'oubliait pas la bouilloire ni les robinets. Toute la maison prenait un aspect lavé de frais, renouvelé. (...) Souvent, pour mieux assurer cette transgression du dimanche sur le jour précédent, les cloches de la grande Abbatale sonnaient à toute volée dès cinq heures du soir. Même quand elles se tassaient dans les hauteurs de la tour, le petit garçon qui longeait les porches, son cartable à l'épaule, la main perdue dans celle de son père, ce petit garçon-là, docile et réfléchi, ne se trompait pas sur ce silence, sur tout ce qu'il recélait pour le lendemain matin d'exaltation sonore et de domination furibonde.* »

Je me dis : a quoi sert la beauté du monde ? Beauté du calme, beauté du texte. Il n'y a pas 100 personnes sur la planète qui ont au cœur et à l'esprit la description de Malègue. Et combien sommes-nous, Malègue ou pas, à intérioriser le calme d'un dimanche matin ?

Gabriel Marcel, à propos de Montherlant (qu'il détestait), avait écrit : « *Il finira dans les morceaux choisis des manuels scolaires.* » Ce soir, je reçois un manuel de français pour les élèves de la 5e secondaire. J'y trouve deux pages extraites des *Insolences*, accompagnées de 11 pages d'exercices !

Il y a 20 ans, j'enseignais à des élèves de 11e année (5e secondaire actuelle.) Vingt ans après, des élèves risquent de besogner sur un texte au sujet de leurs... pères !

Je suis toujours un peu étonné de ce que j'appellerais (très modestement : je peux m'en croire) la démarche ou le fonctionnement de mon esprit quand je suis en gestation d'un texte. Il arrive presque toujours ceci :

- 1) panique et lassitude extrêmes ;
- 2) pression de l'échéance ;
- 3) agglutination de lectures récentes, même celles qui n'ont pas de rapport direct avec le sujet ;
- 4) idée soudaine et imprévue (même si elle est « normale ») d'aller chercher un document vraiment *ad hoc*. Exemple : préparant ma conférence du 30 mars (sur l'éducation évidemment), j'ai l'idée d'aller voir le texte de la loi créant la Commission Parent. Elémentaire, docteur Watson.

* * *

« Les célibataires remplacent les sentiments par des habitudes ; les professeurs remplacent les découvertes par des leçons. » (Bachelard)

* * *

Ce matin, peu après le réveil, j'ai eu une petite joie : je n'avais pas d'échéance à rencontrer par rapport à un texte. Ces derniers 15 jours, j'avais trois textes importants à fournir : un à Longueuil, un à Québec, un à Cap-Rouge. Je m'en suis tiré. Mais je ne vis pas, tout le temps que j'ai un texte à fournir, tant qu'il n'est pas sur papier. On pense, bien sûr, que, pour moi, produire un texte, est chose simple.

* * *

Notation très juste de Green que je m'étais déjà faite : un fort vent, dans un bois, fait un bruit de cataracte.

* * *

Guillon note - comme je l'ai fait moi-même à propos de Green et d'autres - -
« Je lis avec joie que Goethe ne pouvait rien faire sinon avec beaucoup d'efforts, d'attente, de peine. »

* * *

« *Les mots privés du souvenir de leur racine sont des mots orphelins.* » (Guitton)

* * *

« *Il n'y a que ceux qui savent écrire ce qu'ils s'efforcent de penser qui puissent vraiment lire au niveau où un livre a été créé. Les autres lisent comme ils parlent. Même si leur langage est correct, leurs pensées jargonnet.* » (Légaut) « *Mon travail est un fruit, nullement la conséquence d'un projet.* » (Légaut)

* * *

Cette nuit, j'ai rêvé que je lisais le *Journal* de Mauriac et qu'il citait un extrait du *Journal* de Green, où ce dernier disait : « Prendre le thé, à telle heure, dans telle et telle condition, c'est un moment de civilisation. » Là-dessus, Mauriac notait : « Comme si cela avait de l'importance ! » Et moi, je me disais : « Green a attaqué Mauriac et Mauriac se venge. »

* * *

Terminé aujourd'hui la conférence que je donne le 1er novembre, à Montréal, devant les membres de l'Association québécoise des conseillers au Service de l'éducation chrétienne. Elle m'a demandé pratiquement trois semaines de travail. Cela durera plus ou moins une heure.

* * *

« Sortant » de Légaut, de l'entendre et de le relire (partiellement), je mesure ce que c'est qu'un homme libre. « *Vieux, pieux et laïc* », comme il dit, il se fout de tout : des « écoles », des intellectuels et, jusqu'à un certain point, de la hiérarchie. Par exemple, il ne *cite* presque jamais. Et pour une raison bien simple : il a peu lu. Peu, pour lui, c'est beaucoup par rapport à bien des contemporains. Mais pas par rapport à ses contradicteurs qui, eux, ont terriblement lu.

Il échappe au terrorisme sec de l'intelligentsia.

Dans son débat (débat publié en volume) avec Varillon, Légault mange Varillon tout rond, avec la double insolence des vieux et de ceux qui ne « représentent » rien d'autre qu'eux-mêmes.

* * *

Il était au bord des larmes comme un vieux navire échoué...

* * *

Style

J'ai écrit : « ... cet éclatement résume les trois signes précédents ». C'est beau ! Un éclatement qui *résume*, et qui résume un *signe* ! Il aurait fallu écrire quelque chose comme « l'éclatement (de la communauté) exprime, à lui seul, les trois autres signes ... »

* * *

1) À bien y penser, je n'ai jamais rien produit dans le domaine des choses fondamentales pour la vie : nourriture, abri, vêtement, transport. Précisons : j'appelle, ici, producteur, des êtres comme : l'agriculteur, le forestier, le constructeur de maisons ou d'équipement, celui qui travaille dans et pour le vêtement, le personnel médical (producteur de santé), le mécanicien. J'en oublie, mais on voit l'idée. Au fond, c'est la grande division d'Alain entre l'ouvrier et le bourgeois.

2) Dans la vie, je ne rencontre guère que des « bourgeois ».

3) Je suis comme fatigué, inférieurisé, de cette situation. Et je suis incapable d'en sortir, comme l'intendant infidèle de Luc, 16,3.

4) Je suis un homme de « paroles » et de « mots » écrits.

5) Je sais très bien que l'homme ne vit pas que de pain (dans le contexte où je me mets ici, « ... que de production »). Mais quelle est la qualité de ma production « bourgeoise » ? Un grand financier est, au moins, un créateur d'emplois. Un

grand créateur (Mozart, Vélasquez, Shakespeare) produit de la beauté, de la pensée.

6) Un saint produit de l'équilibre surnaturel, c'est-à-dire de l'amour. Moi, qu'est-ce que je fais ?

* * *

Une phrase de Bertrand Russell : « *Un processus qui a conduit de l'amibe à l'homme signifie pour le philosophe un progrès évident, mais ce que nous ignorons, c'est si l'amibe est de cet avis.* »

Dans les quelques centaines de pages que je laisserai derrière moi, il doit bien y avoir quelques perles de cet éclat. Tout ce que je souhaite, c'est de les trouver avant de mourir et de les dissoudre dans l'eau régale du silence.

* * *

Journal de Guitton : Écrire comme on se souvient

Un homme qui a beaucoup lu, beaucoup réfléchi, beaucoup écrit, s'il a aussi un peu souffert, cet homme, dans son vieil âge, est alors capable d'écrire ses plus belles pages, les plus riches et les plus équilibrées. Donc, les plus justes. Justes, c'est-à-dire conformes à la justice et exactes. Je pense à Guitton.

* * *

Les écrivains ont - à leur insu - des mots préférés. Je crois remarquer que François Nourissier aime bien l'adjectif *navré*. Guitton aime bien les termes *déli-cieux*, *ravitaller*.

* * *

« *Le goût a été spiritualisé par les cuisiniers comme la parole par les rhéteurs.* » (Guitton) Cette remarque et d'autres me feraient croire que Guitton a lu Jünger. Il ne le dit toutefois pas.

* * *

Je croise Jean XXIII deux fois en deux jours, par hasard, si on peut appeler « hasard » une lecture, quand on lit tout le temps. Aujourd'hui, c'est dans le *Time* : « *Chaque jour est un bonjour pour naître ; chaque jour est un bonjour pour mourir.* »

* * *

Je lis *Le spectateur engagé*, un survol de la vie de Raymond Aron. Sa vie d'écriture. Il se trouve, en vérité, que cet homme a eu raison presque toujours dans ses prises de position depuis une quarantaine d'années, contrairement à Sartre, son condisciple d'école normale, pour n'en nommer qu'un. D'où vient une telle sûreté ? Il a été, avant toute la gauche française, contre le marxisme ; il a été atlantiste ; aujourd'hui encore, il est contre le socialisme à la Mitterrand. Où a-t-il pris une si longue et si constante sûreté de vue ? Dans sa solitude ? Elle a été une conséquence et non une cause. Dans son intelligence ? Ce n'est pas l'intelligence qui a manqué à Sartre. Dans sa judaïcité ? Il est Juif, mais incroyant. Je ne vois que deux choses : a) son courage ; b) sa formation économique (qui fut une deuxième formation, pour lui).

* * *

Vieux « *vice impuni* » (Larbaud). On peut distinguer quatre catégories de livres : a) les essais, les livres de philosophie, de théologie, de réflexion politique, morale, etc. Exemples : Alain, Aron, Green, etc. ; b) les ouvrages d'information, scientifique ou vulgarisée ; c) les romans à portée sérieuse : Marilyn French, Thomas Mann, pour ne parler que des deux derniers que j'ai lus ou relus ; d) les livres de divertissement : San-Antonio.

Les articles de revues se logent dans l'une ou l'autre catégorie. Je devrais peut-être ajouter une cinquième catégorie : les livres spirituels.

Au fond, quoi qu'il en soit de la catégorie, on a ceci : a) un auteur a consacré 15 jours, 1 an, 20 ans, à écrire quelque chose ; b) un lecteur investit 3 heures, ou 15 à 20 heures, à passer à travers un livre. Je ne compte pas, ici, les « retours » sur un livre. Dans tous les cas, l'auteur a investi plus que le lecteur.

Première conséquence de ce fait : celui qui écrit a forcément une *avance* sur le lecteur. Une avance de réflexion, au moins. Je ne dis pas : une avance à tous égards ; je dis : une avance sur le *sujet* du livre.

Et, même à ce sujet, ce n'est pas sûr. Par exemple, quelqu'un pourrait bien avoir mis trois ans à écrire un volume sur la « vie religieuse » que je pourrais lire en trois heures sans perdre mon *avance*.

Deuxième conséquence : lire, c'est *consommer* plus qu'on ne rend.

Troisième conséquence : écrire, c'est donner. Quand je lis Thomas Mann, il m'est donné de participer à la vie - et à un moment particulièrement concentré - de Mann, Guitton, etc.

* * *

« *La multitude qui ne se réduit pas à l'unité est confusion ; l'unité qui ne dépend pas de la multitude est tyrannie.* » (Pascal)

* * *

Dans le noir

« *Pour punir les autres d'être plus heureux que nous, nous leur inoculons, faute de mieux, nos angoisses, car nos souffrances, hélas, ne sont pas contagieuses.* » (Cioran, communiqué par téléphone d'Ottawa par Pierre Billon !)

* * *

À partir d'un certain niveau de culture ou plutôt de scolarisation, d'ailleurs modeste, chacun se croit capable de penser et de *dire* sa pensée. Et, du même

coup, juger l'écriture des autres. Pour les mêmes raisons, personne ne supporte facilement d'entendre dire par quelqu'un : « Moi, je sais écrire et toi, non. »

Pour la musique, il en va autrement. Celui qui ne connaît rien en musique le sait et le reconnaît. Celui qui connaît la musique peut le dire et le montrer sans qu'on le prenne pour un fanfaron ou un prétentieux. Il en va ainsi de presque toutes les compétences, du jardinier à l'ingénieur, en passant par le médecin. Seule la pensée est à la portée de tous !

* * *

« *Toute conscience veut la mort de l'autre.* » (Hegel) Bien avant Hegel, Pascal avait dit : « *Tous les hommes se haïssent naturellement l'un l'autre.* » - « *Chaque moi est l'ennemi et voudrait être le tyran de tous les autres.* »

* * *

« *Tu ordonnes la continence ; accorde ce que tu ordonnes et ordonne ce que tu veux.* » (Attribué à saint Augustin, dans *Les confessions*)

« *Private faces in public places*

Are wiser and nicer

Than public faces in private places. »

(W.H. Auden, cité par Hannah Arendt).

* * *

Difficile ex imo : il est difficile de s'élever quand on part de rien.

* * *

Je lis dans Pascal : « [Celui] *qui croirait que le monde est bien peu raisonnable de courir après un lièvre qu'ils ne voudraient pas ...* » Pascal fait bel et bien l'accord *logique* et non *grammatical*.

* * *

Je lis *Devenir soi* de Marcel Légaut, rencontré à Chicoutimi l'automne dernier. Le sous-titre du volume pourrait être : « La difficulté et la fécondité de la fidélité ». Ça serait illisible, comme titre, mais c'est bien le thème.

Cet homme écrit peut-être un des français le plus difficile mais le plus rigoureux qui soient.

Reprise : cet homme pratique un français extrêmement difficile, laborieux, mais irréfutable. Il écrit comme on marche en montant un sentier caillouteux. Il écrit au fin bout de ses 80 ans et non pas en poussant une histoire devant lui, dont il serait le maître, mais en déroulant sa vie, dont il s'émerveille qu'elle ait été ce qu'il en découvre. Chaque mot s'appuie sur le précédent comme une pierre sur une pierre. Il écrit comme un maçon scelle des pierres...

* * *

J'ignore pourquoi, et je l'écris en « tremblant », je file un bon coton ces jours-ci. Cela tient peut-être à des choses aussi simples que : 1) je n'ai pas de texte à rédiger ; 2) je fais du classement, c'est-à-dire une opération de mise en ordre et de clarté ; et qui, de plus, tout en étant facile, exige beaucoup de temps ; 3) il y a aussi la cueillette des framboises, exercice purifiant.

* * *

Cette semaine, j'ai écrit au-delà de 15 pages au dactylo. C'est une quantité « professionnelle ».

* * *

Le verbe pelleter est inconjugable. Il faudrait dire, par exemple : je pellette. Le peuple dit : pelter ; je pelte, etc. C'est lui qui a raison. Je pense à ça parce que je viens de *pelter* une demi-heure et que je suis en nage !

* * *

À propos de mes récents articles dans *Le Devoir*, je reçois un petit mot d'un Montréalais qui commence ainsi : « Frère solide ». -Je lui réponds : « Quelles que

soient les apparences "stylistiques", vous savez bien que j'écris ce que j'écris dans l'angoisse, le doute et la solitude totale. »

Appel téléphonique d'un rédacteur de la revue *Justice*. Il veut connaître la référence d'un passage de Soljenitsyne, que je citais récemment dans *Le Devoir*. Je lui envoie tout le texte de Soljenitsyne : 1,37\$ avec les frais de poste ! Ça vaut ça pour informer un Montréalais !

* * *

Demande de conférence à Beauport sur le *Livre Blanc*. Je note pour la postérité que je pourrais être à plein temps dans ce métier. Mais notre société ne permet pas ça. Elle est trop pauvre en ressources humaines et en ressources financières. Ce que les Américains appellent *the lecture circuit*, c'est autre chose. Il y a des impresarios (littéralement) et des cachets qui vont de 10 000\$ à 40 000\$, selon la « dimension » du « lecteur ». Lesquels, d'ailleurs, répètent la même conférence de ville en ville. Galbraith est venu récemment à Ottawa, à gros prix, pour répéter une conférence faite et publiée à San Francisco six mois plus tôt. Le grand est grand ; le petit est petit. Et le petit, parce que petit, ponctionne plus féroce ses maigres ressources. C'est toujours la même loi qui s'applique : plus le gâteau est petit, plus féroce le combat autour.

* * *

Terminé le texte sur la formation fondamentale que je donne jeudi au Conseil supérieur de l'éducation. J'ai trouvé un bon filon ou plutôt un arrangement comode, et *un peu neuf*, de très vieilles choses.

* * *

Hé ! le dirai-je ? Je relis les trois textes que j'ai écrits pour Radio-Québec. Ils sont *bons*, cultivés, réfléchis. Et puis ! À quoi, à qui cela sert-il ? En cette fin de siècle, à quoi cela sert-il d'écrire d'assez fortes choses sous l'invasion des barbares ? Archimède a été tué par un soldat romain, et pour la raison qu'il était « distrait » et n'avait pas répondu au soldat. Quelqu'un lira ce qui précède, ce sera un barbare, et il dira : « Pour qui se prenait-il, ce Desbiens ? »

* * *

Motos

« *Les jeunes de nos jours ne pensent qu'à avoir des chevaux rapides.* » (Homère !)

* * *

Dans un article du Time, on cite, mine de rien, Homère. Pourquoi ? Qu'est-ce que Homère ajoute au reportage ? Réponse : il ajoute une épaisseur humaine. Il ajoute une harmonique. Le *ton*, le *son*, est moins plat, moins isole. La culture, c'est le contraire de l'isolement.

* * *

Une bonne partie de ce qu'on appelle la culture et l'activité culturelle n'est que prétention, vent vide. « *L'homme n'aura entendu que bien peu de voix saines.* » (Rostand)

* * *

Petit problème

Guillon parle d'un de ses amis, pauvre volontaire, qui ne se réservait rien pour le vêtement, les loisirs. Vingt lignes plus bas : « ... *il fit plusieurs voyages chez les Soviets.* » Diable ! Peu importe l'année, Lyon-Moscou, ça coûte des sous.

La vérité, c'est qu'un pauvre volontaire n'est jamais un pauvre, car il peut toujours interrompre sa pauvreté. La vraie pauvreté ne peut pas s'interrompre à volonté. Dans la vie religieuse, si l'on n'est pas un saint, on peut tout au plus décréter des moments, des espaces, des *exercices* de pauvreté.

* * *

Style

Chaque fois que c'est possible et euphonique, placer le complément direct le plus près possible du verbe. Le bon style se rapproche de « Attention : serpent ! » Ou même : « Serpent ! » Le bon style obéit à l'urgence. L'urgence de l'esprit vif.

* * *

Personne, même pas les amis, ne nous lit comme nous voudrions l'être. Mon texte dans L'Analyste, X l'a lu avant-hier. Or, hier soir, c'est à peine s'il se souvenait de l'avoir lu. Il se souvenait du « paragraphe polémique » ; il ne se souvenait pas de ce que, moi, j'aime le plus dans ce texte.

Moi non plus, je ne lis pas à leur *goût*, mes pairs *ès* écritures.

* * *

X me dit : « Les élèves (du collégial) ne savent pas ce que veut dire le mot : foncièrement. »

Ce mot se promène pourtant les racines à l'air, c'est le cas de le dire. C'est pas un mot mystère. Le Larousse donne comme exemple : « foncièrement honnête », expression qu'on lit ou entend chaque jour. X ajoute : « Ma nièce (collégial) ignorait le mot : élogieux », qui n'est pas un piège, non plus.

Vérifier ce genre de *fait* et continuer d'écrire ! Écrire pour qui ? Communiquer comment ? Si l'on n'a plus de mots pour communiquer, il faut se toucher, par des balles ou par l'érotisme. Je reviens à ce que je disais il y a trois ou quatre ans. Décadence : en l'absence de toute certitude, il reste le corps. Le corps à tuer, le corps à jouir.

Comment ne pas voir que nous sommes en barbarie, sous le clignotement des ordinateurs ? Et du libre-échange.

* * *

Depuis environ 100 jours que je suis en « période sabbatique », il est arrivé ceci que je travaille autant qu'avant, ce qui, dans mon cas, implique presque tous les jours des déplacements onéreux.

- 1) Orford : texte pour 25^e anniversaire de mariage d'un couple ami
- 2) Longueuil : conférence
- 3) Saint-Félicien : conférence
- 4) Chicoutimi : lancement de Appartenance et liberté
- 5) Québec : conférence pour le Progrès civique
- 6) Radio-Québec : trois textes plus un voyage à Alma
- 7) Montréal : conférence pour la Fédération des cégeps
- 8) Montréal : radio + conférence de presse + TV
- 9) Amnistie internationale : texte
- 10) Campus Notre-Dame -de -Foy : conférence
- 11) Montréal : télévision Radio-Québec
- 12) Chicoutimi : conférence
- 13) Ministère de l'Éducation du Québec (huit grosses journées)
- 14) Château-Richer : textes
- 15) L'Analyste : deux articles

Ajoutons d'assez grosses lectures et une centaine de pages du Journal. Et je me sens vaguement coupable de si peu faire. Il est vrai, aussi, que je me sens las presque toujours.

* * *

Décembre : Conférence, hier soir, à Chicoutimi. À cause de la température, il n'était point sûr que l'autobus puisse traverser le Parc. Je fais deux ou trois appels téléphoniques pour annoncer un possible retard ou même un empêchement. J'arrive quand même à temps. L'auditoire est composé d'une cinquantaine de personnes, dont cinq ou six hommes seulement, tous dans la cinquantaine. Il s'agit de membres du Renouveau chrétien, qui regroupe des chrétiens « indépendants » (au sens socio-économique du terme). Je leur parle un peu du livre de Malègue : *Les classes moyennes du salut*. Je fais le lien entre « classe moyenne », au sens économique, et classe moyenne, au sens de Malègue. Il m'importe assez peu de parler devant un petit groupe. On ne touche jamais qu'une âme par-ci, par-là. Et même si on n'en touchait qu'une seule dans toute une vie de « conférencier »... De toute façon, je ne peux *toucher* personne. Le Christ est le passage obligatoire entre moi et les autres. Aussi bien, je dis toujours, avant de parler : *Sermone ditans guttura*. (« *Parle par mon gosier*. ») Le latin était concret et grossier jusque dans la Liturgie. Aujourd'hui, on « interpelle » !

* * *

Famille d'esprits

Il y a quatre ou cinq ans :

- 1) Je découvre Sullivan, par hasard, et je l'aime beaucoup.
- 2) J'apprends, cinq ans plus tard, que Sullivan est un familier de Céline, que je fréquente depuis 25 ans.
- 3) Henri Guillemin écrit un livre sur Sullivan, le seul écrivain vivant sur lequel il ait écrit.

* * *

Bernanos disait : « *Le démon de mon cœur s'appelle à-quoi-bon*. » Sullivan, familier de Bernanos, invente le nom d'une maladie qu'il a, lui aussi, contractée : *l'aquabonite*.

Sortez votre carte-soleil et dites à un médecin : « Docteur, je souffre d'aquabonite. »

* * *

Radio-Canada me demande un éditorial parlé, qui sera diffusé entre Noël et le Jour de l'An. Trois minutes (300 mots) pour *juger* 1983 et *deviner* 1984. Rien que ça !

Note pour les économistes de l'avenir : on donne un « cachet » (c'est *leur* mot) de 50\$, avant impôts. Or, j'ai dû mettre, au bas mot, six ou sept heures sur mon texte. Plus le risque d'être moche. Cela veut dire que je suis payé environ 7\$ de l'heure ou (soyons tout à fait mesquin) 0,16\$ du mot.

Kipling, dans les années 30, était payé 0,36\$ du mot ! On dira : c'était Kipling. Je dis : nous sommes en 1983 ! En vérité, je suis payé pour réfléchir. Et j'ai retrouvé une référence que j'ai maintenant pour longtemps.

* * *

« *God must love the poor : he makes so many of them* » (*Esquire*)

« *The world is governed by deeds, not motives.* » (Gore Vidal)

* * *

23 décembre 1983

Je termine mon premier article pour *La Presse*. Je me suis engagé à fournir un article par semaine. Ce sera rude. Le pourrai-je même ?

* * *

25 décembre 1983

Pendant la messe, cette nuit, je me disais : à force d'écrire, de toujours chercher le mot juste, de toujours travailler à *concentrer* ma pensée, j'en arrive à ne plus pouvoir supporter l'à-peu-près. Et, du même coup, à ne plus sentir ce qui déborde le conceptuel ; à ne plus pouvoir le tolérer.

* * *

Style

J'écris : le sexe, pour l'heure, est encore laissé à l'entreprise privée. Le mot *en-core* est superflu ; il est déjà compris dans : pour l'heure.

* * *

« .. il n'y avait aucune taverne et donc aucune opinion publique. » « ... à première vue, il avait l'air d'un avocat. À seconde vue aussi d'ailleurs. » (Jérôme K. Jérôme)

* * *

Accord du verbe

« La masse de documents qui écrase l'école. » Le verbe doit être au singulier, car un document n'écrase pas ; c'est la masse de documents qui écrase !

* * *

« L'épanouissement des facultés créatrices est mis en péril par l'activité de rédacteur ou de collaborateur "occasionnel" de journaux ou d'autres moyens de communication ,pour la raison qu'il est difficile de puiser le vin et l'eau à un seul et même tonneau. » (Jünger)

* * *

Je fais un exercice de mémoire, sans consulter ma bibliothèque ; j'essaie de me dire qui sont mes auteurs préférés, par ordre alphabétique. Cela donne ceci : A : Alain, Aristote ; B : Bible, Bloy, Bernanos ; C : Claudel, Céline, Chesterton ; D : Domenach ; E : Étiemble ; F : Fourastié ; G : Guitton, Guéhenno, Girard ; J : Jünger, Jouhandeau ; K : Koestler ; L : Légaut, La Fontaine ; M : Montaigne, Montherlant ; N : Nietzsche ; O : Ortega y Gasset ; P : Pascal, Platon ; R : Rilke ; S : saint Thomas d'Aquin ; U : Unamuno ; V.- Valéry ; W.- Weil, Simone. Il s'agit d'un exercice de mémoire. Il y a des oublis, des trous...

* * *

Monde : anagramme de démon. *Éternité* : anagramme d'étreinte. Ces rapprochements ne veulent sans doute rien dire. Pourtant, quand on m'en signale un, je ne peux plus l'oublier.

* * *

Par ma fenêtre, je vois un gros avion (type DC-9) qui rase la tête des arbres, s'apprêtant à atterrir à l'aéroport, à deux ou trois milles d'ici, en ligne droite. Mettons cinq milles, et n'en parlons plus. Je suis toujours émerveillé par ce spectacle. J'y vois deux choses : a) la victoire de l'homme, en général ; b) la domination d'un homme bien précis : le pilote. Race admirable, qui porte sa vie et celles de beaucoup, et qui n'a pas droit à l'erreur, comme les scribouilleurs.

* * *

Si nous gouvernions les mots comme un pilote gouverne son avion, il n'y aurait plus de mensonge.

À ce sujet, une remarque de Sartre, rapportée dans *The New Republic* : « *To shoot a European is to kill two birds with one shot ; to destroy an oppressor and the man he oppresses at the same time : there remain a dead man and a free man.* » C'était durant la guerre d'Algérie. Les mots se laissent dire ; un avion doit être dominé.

* * *

« *That darkness in which eternity lies bent and pale, a dead snake in a jar, and infinity is the sparkling of a wren blown out to sea* » (James Agee)

* * *

La conscience d'un écrivain, c'est l'alambic des événements et des opinions qui se produisent ou qui s'expriment à un moment donné. L'alambic ne crée rien et il fonctionne à partir du jus où il plonge par un bout.

* * *

Absurde : discordant, de *surdus* : assourdissant. Au figuré : qui rend sourd.

* * *

Claudé note dans son journal que le mot Esprit est féminin. La traduction française pourrait être : Sainte-Haleine.

* * *

« *Qu'est-ce que vous aimez le plus en Dieu ?*

- *La netteté, répondait une sainte génoise.* » (Claudel)

* * *

« *L'escargot dit : mon cher ami, je n'ai pas de chambre d'amis.* » (Claudel)

* * *

Je tâche à ma conférence du 16. Je suis angoissé. Je doute de moi, de l'utilité de ce que je fais. Il fait beau. C'est une des 10 ou 15 soirées glorieuses de l'année. Je tape des paragraphes laborieux. Je *n'apprends*, au fond, rien. Je doute. Pourquoi faire ce genre de chose ? Pourquoi ?

* * *

L'autre jour, dans une réunion (un atelier de travail), j'ai dit : « ... la funeste idée d'être complet ». Tout de suite après, quelqu'un reprenait l'idée. À cause de l'adjectif funeste, bien compris, mais rarement employé, donc saisissant.

* * *

La Bible ayant fait l'objet de tant d'études de toutes sortes, il doit sûrement exister un « bestiaire » biblique. Je ne le connais pas. Quoi qu'il en soit, je me suis amusé à retracer un certain nombre de passages où il est question d'animaux.

J'omets, dans cette liste, les animaux le plus souvent mentionnés : cheval, bœuf, brebis, âne, mulet, agneau, lion, bélier, chien, porc, etc., pour m'en tenir aux mentions plus rares ou portant sur des animaux eux-mêmes moins familiers.

Singe	1R 10,22
Babouin	1R 10,22
Souris	ls 66,17
Araignée	ls 59,5
Vipère	Is 59,5
Vipereau	ls 59,5
Chamois	Ps 104,18
Daman	Ibid
Ourse	2 R 2,24
Loup	ls 65,25
Chat	Ba 6,21

Chauve-souris	Ba 6,21
Hyène	Is 34,14
Loup, chevreau, vache	Is 11,6-8
Lionceau, lion, vipère	Is 11,6-8
Autruche	Job 3,13
Sauterelle	Job 39,20 ; Ps 105
Ibis	Job 38,36
Coq	Job 38,36
Criquet	Ps 105,34
Ver, mite	Mt 6,19
Onagre	Ps 104
Serpent	Genèse
Milan	Is 34,15
Léopard	Jer 13,23
Crocodile	Job
Hippopotame	Job 40,15
Antilope	Job 39,1
Biche, bouquetin	Job 39,1
Faon	Job 39,4
Onagre (zèbre)	Job 39,5
Cigogne	Ps 104,17

Au hasard de mes lectures, je compte compléter cette liste. Il faudrait ensuite y mettre un certain ordre : insectes - oiseaux - animaux sauvages - animaux familiers.

* * *

Heureux et amusé de prendre Julien Green en défaut ès Ecritures. Il dit que les Français ne connaissent pas la Bible parce qu'ils ne disposent d'aucune belle traduction, ce qui est vrai. Il ajoute : « *Claudiel s'est trompé en écrivant qu'il n'y a pas de singes dans la Bible.* » Et il cite Rois 1,10,22. Et il ajoute « *Je me consolerais plus facilement de l'absence des singes dans la Bible que de celle du chat dont on ne trouve pas trace de la Genèse à l'Apocalypse.* » Or, le chat est mentionné une fois dans *La lettre de Jérémie*, verset 21 (Bible Osty). La Bible de Jérusalem présente la même lettre dans *Le livre de Baruch*, ch. 6, v.21.

* * *

Lu dans Julien Green, *Journal* : « *Cette vieille dame, qui va voir Hamlet, et qui trouve que la pièce contient trop de citations ...* »

« *Un jeune homme devait réveiller un évêque. On lui avait dit ; tu frapperas à la porte et quand il dira : qui est là ? tu répondras : Monseigneur, c'est le garçon. Le lendemain : ... qui est là ? C'est le Seigneur, mon garçon.* »

* * *

Henri Laborit, *Éloge de la fuite* : « *Notre mort n'est-elle pas en définitive la mort des autres ;' Cette idée s'exprime parfaitement par la douleur que nous ressentons à la perte d'un être cher. Cet être cher, nous l'avons introduit au cours des années dans notre système nerveux, il fait partie de notre niche. Les relations innombrables établies entre lui et nous et que nous avons intériorisées, font de lui une partie intégrante de nous-mêmes. La douleur de sa perte est ressentie comme une amputation de notre moi, c'est-à-dire comme la suppression brutale et définitive de l'activité nerveuse (d'une partie peut-on dire de notre système nerveux, puisque l'activité de celui-ci est supportée par la matière biologique) que nous tenions de lui. Ce n'est pas lui que nous pleurons, c'est nous-mêmes. Nous pleurons cette partie de lui qui était en nous et qui était nécessaire au fonctionnement harmonieux de notre système nerveux. La douleur "morale " est bien celle d'une amputation sans anesthésie.* »

* * *

« *Even paranoids have enemies.* » (The New Republic) Excellent !

* * *

Celui qui écrit est bien le seul à connaître toutes ses « finesses » ! Ainsi, j'écris : « ... on demande à un cul-de-jatte de discourir ... » Qui verra courir, allié à cul-de-jatte ? Encore : presque toujours, mes textes sont des symphonies. Le mot est prétentieux, mais enfin, c'est celui-là qui me vient à l'esprit. Symphonie en ce sens que, sans jamais me proposer la chose, je découvre, après coup, qu'un mot, une image, m'ont gouverné tout au long, reviennent souvent, comme trois notes dans une rengaine. Mais voilà que je passe de symphonie à rengaine. Je ne me tiens jamais haut longtemps ! Dans le texte sur saint François, c'est le mot sauve qui revient. Je m'en suis aperçu après.

* * *

Lu dans Le Nouvel Observateur, à propos de la navette Columbia : « Les Terriens débarquent ! » Excellent et à triple sens :

- 1) Terriens pour Martiens ;
- 2) idée de conquête ;
- 3) la navette, pensée comme un navire.

Plus loin, sous-titre : « Des îles dans l'espace ». En conclusion : « le dernier des nouveaux mondes ... » Du bon journalisme.

* * *

Orthographe

Une personne m'écrit. Elle signe : Josée M., éducateur physique. - J'ignore si c'est une femme mariée ou une demoiselle. C'est peut-être un homme, d'ailleurs. Sait-on jamais. J'ai connu des hommes qui s'appelaient Carole.

- Je réponds en écrivant : Mademoiselle. Je pense toujours qu'il s'agit d'un homme.

- Je reçois une réponse. Je lis : « ... votre réponse m'a aidé. » Je me dis merde ! c'était bien un homme, puisque aidé est au masculin. Je poursuis : « Je n'ai vu aucune malveillance à ce que vous écriviez mademoiselle, bien que ce soit madame. Mon mari se nomme Dominique (tu parles !), mais je conserve mon nom de baptême. »

* * *

Alchimie de la mémoire : je voulais rappeler à Jacques le titre du livre de Gérard Pelletier. Je disais : « Le temps des impatiences ». Et j'insistais : impatiences au pluriel ! Le titre véritable, c'est : Les années d'impatience. Pour ma mémoire, la durée était au singulier et le sentiment, au pluriel. Pour l'auteur, la durée est exprimée au pluriel et le sentiment, au singulier.

* * *

Remarque de N : *L'Analyste*, contrairement à *Cité libre* ou à *Parti-pris*, n'est pas un phénomène de génération. Il ne s'agit pas, avec *L'Analyste*, d'une génération qui dit aux vieux : « Otez-vous, on arrive. » *L'Analyste* est plutôt un phénomène culturel (c'est son mot). Des personnes de plusieurs générations (deux, sinon trois) cherchent à dire non pas : « Otez-vous, on arrive ! », mais : « Attention ! des choses ont été oubliées, tuées, ravalées. Il faut les rappeler. » *L'Analyste* ne dit pas : « Voici le nouveau programme à suivre. » Elle dit : « La démocratie exige ceci et cela. La liberté implique ceci et cela. La vérité est difficile, mais on ne la trouve pas en se promenant avec une grille de lecture. »

* * *

Mgr Félix-Antoine Savard est mort ces jours-ci à 86 ans (ou 85). Je l'ai rencontré une seule fois (en juin 65). Il m'avait dédié son *Menaud*. Il m'avait écrit une fois, après je ne sais plus quel article publié dans *Le Devoir*. Je n'ai guère lu de lui que son *Menaud*, que je n'aime guère.

C'était un écrivain pur. Je veux dire : un écrivain de métier. Mais son style sentait le travail et (un peu) l'affectation. Le « *soir qui jette des pelletées d'ombre* », ça fait un peu Casgrain.

Le poème finit sur un cri de folie. Curieusement, c'est un *volume péquiste*, pourrait-on dire. Or, l'auteur, il y a trois ou quatre ans, a publié une espèce de testament politique (le 6 janvier 78) où on le découvre fédéraliste, canadien *coast to coast*. Ni Pierre Perreault ni la Société Saint-Jean -Baptiste ne le lui ont pardonné. Je crois bien que l'homme, comme nous tous, avait la tête canadienne et le cœur québécois. Et qu'il vivait ce divorce malaisément. Il avait la tripe québécoise et la raison canadienne. Mieux : il avait le poème terrien et l'histoire large. Ou encore : il ne pouvait ni renoncer aux Rocheuses ni à Saint-Joseph-de-la-Rive.

Guardini : « *Il ne va pas de soi que les autres existent.* (...) »

La première [catégorie de relations humaines] repose sur la rencontre : quelqu'un est venu de quelque part ; c'est toujours "de quelque part", de l'insondable, quoi que nous puissions savoir sur les raisons et les circonstances d'une rencontre ; car que savons-nous sur les racines de l'existence de ceux-là mêmes qui nous paraissent les mieux connus ? Nous nous sommes rencontrés et il y a eu cela qu'on appelle amitié, camaraderie, amour. Il y a là une nécessité profonde ; lorsque cela arrive, nous avons le sentiment qu'il ne peut en être autrement ; et cependant, cette rencontre est due au "hasard". car elle aurait pu tout aussi bien ne pas avoir lieu. »

L'été dernier, Weld et Faucher me disaient que notre rencontre était née de la parole ; que c'est une parole qui l'avait provoquée (*Les insolences*) et que, pour l'essentiel, elle consistait en paroles.

Guardini conclut que la *reconnaissance* est la réponse de l'homme de prière vis-à-vis du *don* constant de l'existence, la sienne et celle des autres.

Jeu de mots

« *J'adore les comptes de Noël.* » (Club Méditerranée)

* * *

Guitton, en conversation privée avec de Gaulle : « *Je travaillais avec tranquillité comme le toréador dans le berceau des cornes.* » Il n'avait rien à lui offrir, rien à lui demander. Et il ne louait pas non plus, dit-il.

* * *

Aucune comparaison entre la musique et la peinture. En quantité, d'abord : il y a beaucoup plus de musique que de peinture. En disponibilité, également : grâce à la radio, aux disques et aux cassettes, il y a constamment, de par le monde, incomparablement plus d'auditeurs de musique qu'il n'y a de contemplateurs de tableaux.

* * *

La vie humaine, la vie en société, est un vaste circuit de délégations. Les uns sont délégués à l'héroïsme (les saints) ; les autres, à l'expression (les poètes) ; d'autres encore, à la pensée (les philosophes, les écrivains), à l'organisation de la cité (les politiques), etc. Mais chaque délégué dépend de plusieurs autres. Je ne peux écrire, par exemple, que si d'autres délégués remplissent leur office. Et cela va jusqu'au vidangeur.

* * *

Se dire, c'est tout dire (journal) (1989)

3

BALISES

[Retour à la table des matières](#)

Le courage, c'est la plus grande des vertus, parce que c'est lui qui garantit toutes les autres. Le courage, c'est la peur baptisée par la prière. Jünger disait : « *La prière use la crainte.* »

* * *

Le courage, c'est la minute, la réflexion, la *circonstance* qui sépare de la lâcheté. Ce qui veut dire que, chez moi, le courage n'est pas une vertu, c'est-à-dire quelque chose de stable, de fiable ; c'est, chaque fois, un coup d'État. Elle est mince et difficile à tracer la ligne entre le courage et la lâcheté. Et pourtant, elle existe. On ne le sait que trop quand on est demeuré en deçà...

* * *

On tire son courage de ses joies. Donc, il faut se ménager des joies ou, en tout cas, prendre celles qui s'offrent.

* * *

Hormis le courage ponctuel - qui est physique - (et que tous les animaux possèdent), tout le temps que l'on est courageux, c'est-à-dire tout le temps que l'on porte et supporte, on ne se sent pas courageux, et c'est alors qu'on l'est.

La limite du « pur », c'est la dureté. Le pur est dur. La menace de celui qui a toujours été pur (et je ne pense évidemment pas, ici, à la seule pureté relative au sexe), c'est d'être impitoyable. Le pur de santé (celui qui ne connaît pas la maladie) ne comprend pas le malade. Celui qui n'est porté à aucun excès ne comprend pas l'intempérant, etc.

La menace du « pur », c'est aussi l'envie (ou le regret rétroactif). Que de vieux purs (et là, je pense au sexe) regrettent, au fond, de n'avoir jamais connu (au sens biblique du terme). On le sent à leurs remarques, à leur curiosité morbide, à leur tentative désespérée et dérisoire de se reprendre. C'est également le problème des faux pauvres ; des pauvres qui n'ont pas intériorisé la pauvreté ; qui la *disent* comme valeur et qui la *vivent* comme fatalité.

L'impur se reconnaît impur (à l'évidence !) ; le pur se sait... pur. Cela explique la dureté de celui-ci ; la miséricorde ou la complicité de celui-là. Le pur est menacé par la cruauté ; l'impur, par la complicité.

To pass the buck

Les Américains ont cette expression pour signifier : refiler la responsabilité à un autre. Cet autre est généralement situé plus bas dans l'échelle hiérarchique ! Adam a été le premier *to pass the buck*... à Ève. Ensuite, Ève a refilé *the buck* au serpent. Et ce dernier, n'ayant pas de main, ne pouvait pointer du doigt un autre responsable.

To stop the buck : assumer, devrait pourtant être le propre de César. César dit, avec raison : *Cesar pontem fecit*. Symétriquement, il doit dire : *Cesar errorem fecit*. Dans l'exécution d'une tâche que l'on a commandée, on doit assumer le bon et le mauvais ; la réussite et les accrocs.

Et si une erreur est vraiment le fait du subordonné, on doit au moins se taire, car le subordonné, ou bien on l'a choisi, ou bien on l'a gardé. Le président Truman avait en permanence, sur son bureau, l'inscription : *Here stops the buck*.

* * *

J'appartiens à une race assez courageuse, au fond. Mais courageuse dans l'endurance plus que pour l'entreprise. Une race pas très heureuse, mais qui meurt tard.

Vérité

Je crois bien être un peu un homme de vérité. En ceci, au moins, que le mensonge, l'incohérence *niée*, l'illucidité me hérissent.

Mais où est ma tendresse ? Celle de Jésus qui *nomme* le péché et *l'interdit* : « *Je ne te condamne pas, mais ne pêche plus.* » Chez moi, c'est la complicité qui tient lieu de tendresse. C'est la connivence.

* * *

Légende chinoise

Un jeune rayon de soleil écoute avec le scepticisme de son inexpérience les propos d'un rayon de soleil mis à la retraite. Fort d'une longue carrière à travers les mondes, ce dernier attestait qu'il existe toujours sur la terre des lieux obscurs et d'épaisses ténèbres. N'en voulant rien croire, le jeune rayon de soleil partit à la recherche de tels lieux. Il explora les sous-bois, les cavernes et les abîmes. Or, partout où il alla, il trouva de la lumière...

* * *

Suis-je en train de devenir fou ? En tout cas, je marche !

* * *

Longs moments d'angoisse, hier soir. Plusieurs heures. Où vais-je ? Réponse : Jésus m'aime.

* * *

Je découvre : le mot grec pour vérité (*aletheia*) n'est pas le contraire de mensonge ; il est le contraire de oubli (*lethe*). La vérité, c'est ce dont on se souvient. Cela fait mon affaire !

* * *

L'expérience, si elle n'est pas ensemencée, éclairée par la raison, demeure *animale*. C'est le drame de beaucoup d'êtres, même vieux. Ils sont vieux, âgés, mais ils ne sont pas plus avancés qu'un vieux cheval. Né et mort cheval.

* * *

L'expérience

Évolution en spirale. Quelques points plus haut en maturité ; plusieurs points plus bas en espérance. « *Les expériences passées limitent exagérément les espoirs.* » (Ortega y Gasset)

* * *

La communauté n'est pas dans l'égalité. Dans l'amour, il n'y a rien d'égal, et c'est là la juste justice, qui est harmonieuse et non pas monocorde.

* * *

Le parfait gentilhomme est celui qui ne blesse personne involontairement.

* * *

« Se laisser tomber.. jusqu'au fond... où le mépris des imbéciles n'irait même pas vous chercher. » (Bernanos)

* * *

Je me laisse obséder par les détails. Au fond, c'est que je ne vois pas de détails. Une petite félonie, c'est une félonie aussi grande que le peut son auteur. Quand on gère peu de monde, peu de choses, et qu'on fait une félonie, on fait la même chose qu'un grand, gérant de grandes choses.

* * *

Hier et aujourd'hui, j'ai passé une dizaine d'heures au salon funéraire où le Frère X est exposé. À certains moments, j'étais seul. Même la parenté se promenait dehors. Ce soir, avant souper, un frère du Frère X arrive. Gros sanglots, petites pâmoisons. Cinq minutes après, il riait.

Non seulement je ne suis pas ému par ce genre de démonstration, mais cela m'irrite. J'accepte l'émotion, un bref moment de stupeur, un pleur rentré ; mais les gros sanglots me déroutent ou me hérissent. Et s'ils sont suivis de rires et de placotages, c'est encore pire. L'homme dont je parle m'a retenu pendant plus de deux heures à dire des riens incohérents. Je n'ai pas été habitué à ça. Ma mère est encore drôle à 88 ans ; quant à mon père, il avait l'énorme dignité des silencieux. Il est faux de dire que l'âge explique ces comportements de cloportes.

* * *

Le rituel des salons funéraires : on entre, on regarde la dépouille, on présente ses sympathies à la parenté, on prend l'air de circonstance, on signe dans le registre (très important), on rappelle les étranges « prémonitions » du mort (type : on aurait dit qu'il sentait venir ça) ; on dit combien on l'aimait (ce qui n'est pas toujours sûr) ; on bête quelques niaiseries quand un groupe commence ce qu'on appelle maintenant une « célébration de la Parole » et on retourne à ses affaires (ce contre quoi je n'ai rien).

Facile d'ironiser, mais je n'ai pas de rituel de rechange. Je peux rêver ici de ce que je souhaiterais pour moi : le corps sur des planches recouvertes d'un drap

blanc. Une croix à la tête ; une Bible sur un lutrin, à droite ; une belle reproduction de la Vierge, à gauche (la Vierge noire, par exemple). Rien d'autre. Durant le temps de l'exposition du corps, une prière à toutes les heures ou à toutes les heures et demie : un passage de l'Écriture, une hymne ou une séquence (pas de ces niaiseries sentimentales et « célébrantes » de ces années-ci) : le *Pange lingua*, le *Veni, Creator*, le *Lauda Sion*, l'*Ave Maris stella*, le *Dies irae*, etc. J'aimerais le chapelet, posément récité. Rien d'autre. Le *Salve, Regina*, à la fin. La parenté, s'il y en avait, serait là, mêlée aux autres, sans qu'on lui fasse un sort, qu'on la fasse parader ou qu'on parade devant elle. Mon vrai responsable, parent, répondant, ce serait le Provincial ou son délégué.

* * *

Proverbe

Caresses de chien donnent des puces.

* * *

Regretter, c'est se comporter en propriétaire du passé ; se soucier, c'est se comporter en propriétaire du présent ; s'inquiéter, c'est se comporter en propriétaire de l'avenir. Or, on n'est jamais propriétaire du temps.

* * *

Un vieux Frère sort de sa chambre pour se rendre à la chapelle. Il titube de vieillesse et de faiblesse. Il sort de l'hôpital. Je le rejoins. Je lui mets la main sur l'épaule, sans rien dire. Il me dit : « Merci » Oh ! Ce merci humble et conscient. Conscient que mon geste sans parole était un geste d'amitié. Les fins de vie doivent être entourées des même soins que les commencements. Mourir seul, c'est l'affaire du Christ. Seul ? Sa mère était là, avec Jean. Le minimum. Des millions d'êtres n'ont pas eu ce minimum. En 1918-19, des millions sont morts seuls, cocus.

On est tendre pour les autres quand on est soi-même « attendri » (au sens où l'on dit : attendrir un steak). Vulnéré, on est plus sensible au vulnérable.

Je reproduis ici un passage de Guitton où il explique les raisons de sa rupture avec Mounier.

« Pendant vingt ans, nous avons cessé de nous voir, sans qu'il y ait eu entre nous ce qu'on nomme une explication. Il suffit de si peu dans une amitié pour cesser de se voir : un coup d'éventail brise le vase. Il y a des fissures minimes et qui ne se réparent pas ; parfois un retard d'une semaine, une lettre à laquelle il n'est pas répondu. S'étendent alors des déserts d'amitié. On se sépare sans avoir pris congé, par consentement tacite. Et pour ne plus se revoir, ou plutôt pour ne plus pouvoir se voir alors que tout vous rapproche, qu'on est semblable. La séparation des chrétiens s'est faite souvent ainsi. Dans les familles comme dans les amitiés, ce sont les toutes petites différences, ce sont les nuances qui signalent soudain une incompatibilité : l'abîme entre deux banquises identiques. »

La différence en question, c'était qu'aux yeux de Mounier, Guitton demeurait un conservateur, un bourgeois. Et Mounier détestait la bourgeoisie. Moi aussi, je suis bien capable de rompre, de me retirer, sans scène, sans explication, pour un rien, un simple manque. Il y a cinq ou six ans, j'avais dit à B : « Il ne faut pas me manquer ». C'est-à-dire manquer envers moi, manifester une incompréhension de fond, me bourrasser. Dans ces cas, sans haine et sans regret, je romps sans même le dire. À moins que l'autre s'en aperçoive et s'explique, il n'y a pas de retour. Mais, au fond, quand on est obligé de s'expliquer, il est souvent trop tard.

En 1955, je « découvrais » le *Prophète*, de Khalil Gibran. Vingt-sept ans plus tard, écrivant à la fiancée de mon neveu, je trouve l'occasion de lui envoyer une photocopie du poème sur l'amour. Je le trouve aussi beau qu'à l'époque, en moins douloureux, en plus assumé.

Assumé ? Poli, usé. Sans dards, sage, endormi. Mort. Pièce de musée pour moi, c'est-à-dire l'équivalent, dans ma vie, de ce que sont les musées dans une vie collective, dans une société. On trouve ça beau, on le regarde, on le montre aux « barbares », mais ça ne nous regarde plus. On en est heureux et appauvri. Être heureux, c'est être pauvre, en se souvenant de la richesse, en attendant la richesse.

* * *

Cirque

Un des plus beaux spectacles qui soient. Proprement fascinant. Sauf les clowns, tous les êtres sont beaux, car tous jouent leur corps. Un mot décrit le cirque : patience. Qu'il s'agisse des acrobates, des dompteurs, des jongleurs, tout repose sur une infinie patience, une répétition constante.

Qu'il s'agisse des acrobates, des jongleurs, des dompteurs, derrière l'admiration pour leurs prouesses, veille, honteux, le désir inavoué de l'échec, du raté, de la chute. Étirées à ce point, l'adresse et l'audace de l'homme appellent la sanction.

Derrière un numéro de cinq à dix minutes, combien d'années de répétition !

* * *

Régularité

C'est une dimension importante dans une vie religieuse communautaire. C'est une valeur et j'y tiens.

Parce que c'est une valeur, elle risque les contrefaçons : seule, la vraie monnaie attire les faux-monnayeurs. Aucun voleur ne prendra la peine de fabriquer de faux billets d'un peso. Exemple : je suis très fidèle au chapelet de 11 h45. Les rares fois où j'entre en retard à la chapelle, toujours deux ou trois têtes, discrètement, se retournent légèrement. Histoire de vérifier si je suis arrivé !

Espèces de régularité :

- a) la régularité du *saint* : *il* fait la volonté de Dieu, exprimée par la règle ;
- b) la régularité du *peureux* : *il* obéit au règlement par crainte, par confort : c'est, tout compte fait, plus simple ;
- c) la régularité du *vertueux* (par opposition au saint) : il est là par devoir. Ça l'écœure, et il veut que tout le monde soit aussi écœuré que lui et, de préférence, en même temps que lui ;
- d) la régularité *soldatesque ou contractuelle*. Je suis engagé à ceci et cela ; je fais ceci et cela. Point. Les autres feront ce qu'ils voudront. C'est, à peu près, ma régularité.

* * *

Je lis un livre dont la recension disait beaucoup de bien : *Les raisons de vivre des Français de 20-40 ans*. Ça ne va pas virer loin. Il s'agit d'une enquête par mode d'interviews non dirigées à partir de la question suivante : « *Pour vous, aujourd'hui, qu'est-ce que c'est (ou... pourrait être) que d'être heureux ?* »

Supposons que je réponde à cette question. Je dirais de vieilles choses :

- 1) La *santé*. La santé biologique, bien assurée, bien sentie.
- 2) Des choses à *faire*, autrement dit, une cause, des valeurs auxquelles on croit.
- 3) Deux ou trois *amis*. En tout cas, un.

Je ne parle pas d'une Foi. Introduire la foi religieuse me paraît un tour de passe-passe. Car, alors, il n'y a plus qu'une chose, qu'un facteur à mentionner. Par exemple, un chrétien, c'est-à-dire celui qui croit que Dieu l'aime, serait automatiquement et perpétuellement heureux. C'est ce que disait Bergson.

Je pourrais dire aussi : on est heureux quand on est sûr d'être *utile* aux autres.

* * *

a) *Omnia videre*

Tout voir

b) *Multa dissimulare*

Fermer les yeux souvent

c) *Pauca corrigere*

Corriger un peu

d) *Multum exhortare*

Encourager beaucoup.

Je fais a) à la perfection. Je fais b) très peu et difficilement. Je fais c) avec frustration. Je fais d) presque jamais.

* * *

Un Frère me dit : « C'est pas drôle de devoir décider quand on ne l'a jamais fait. » Il s'agissait de lui-même vis-à-vis de lui-même. Il y a là deux états possibles : a) l'infantilisation ; b) la noblesse de s'être remis, une fois pour toutes, entre les mains du Supérieur.

Il y a aussi que la plupart des hommes souhaitent qu'on les prenne en charge, ce qui n'a rien à voir, bien sûr, avec l'oblation de sa volonté, qui constitue l'obéissance.

* * *

« Nous pouvons parfaitement fuir notre destin le plus authentique, mais c'est pour retomber aux étages inférieurs de notre destin. » (Ortega y Gasset)

* * *

Être soi

En cessant de vouloir *l'autre* pour *me* soulager de moi-même, je me rapatrie.
C'est cela, être soi.

* * *

Le vide conserve. Le vide parfait conserverait parfaitement. Le produit qui est mis en « conserve » dans un contenant scellé échappe au temps. Le silence, la solitude sont-ils les équivalents de l'hermétique ?

* * *

Par rapport à ceux qui me pèsent, me contrarient, me « détestent », je dois me dire : ils sont aimés de Dieu.

Comment puis-je croire que je suis aimé de Dieu - et je le crois -, si je ne crois pas que tous les autres le sont aussi ? En seraient-ils moins dignes que moi ?

* * *

Si j'avais la certitude de mourir dans trois semaines, par exemple, que m'importeraient toutes ces choses qui me préoccupent et m'accablent : le Provincialat ; la loi 111 ; mes petits articles dans *Le Devoir* ; les problèmes qui me sont soumis ; la solitude, etc. Que m'importerait tout cela ?

Or, je n'ai même pas la *certitude* d'avoir trois semaines devant moi !

Moralité : il est anormal de se préoccuper de quoi que ce soit que la proximité de la mort rendrait insignifiant. Par exemple, la proximité de la mort me ferait certainement prier différemment. Donc, la prière est vraiment importante. Ou encore, je n'insulterais personne la veille de ma mort (ou de la sienne). Donc, le prochain est important. « *La proximité de la mort n'augmente pas nos devoirs envers Dieu.* » (Joseph Malègue)

* * *

Je lis et relis *Exode* de Jean Sullivan. Il parle du « *courant froid* » et du « *courant chaud* ».

Le courant froid : l'abstraction, le savoir, le pouvoir. « *Ceux de ce courant, généralement, ils ne sont pas gais.* »

Le courant chaud : liberté, insolence, humour et, pourtant, nulle insubordination. « *Ceux-là sont généralement allègres.* »

Curieusement, je me reconnais dans ces derniers, tout en étant conscient d'avoir, le plus souvent, la face longue ! C'est à cause de mon indignation et de ma colère presque constantes. Mais la « *colère est une forme de l'espérance.* »

* * *

Je parle de ma liberté et je passe le plus clair de mon temps à m'inquiéter de ce que pensent les autres, non seulement à mon sujet, mais *en soi* : de ce qu'ils pensent de ceci et cela. Je suis despotique. Qu'ils pensent donc ce qu'ils peuvent !

* * *

Le pape, à des religieuses : « *Trouvez votre joie à préserver votre identité intérieure et à être extérieurement reconnues pour ce que vous êtes.* »

* * *

« *Il ne faut pas se laisser plonger dans le travail pour le Seigneur jusqu'à en oublier le Seigneur du travail.* » (Jean-Paul II)

* * *

« *Il faut travailler Dieu comme on travaille un jardin. Non pour avoir des fleurs, mais de quoi manger. (...) Il se passe de grandes choses en hiver. Un paysan sait cela.* » (Cardinal Marty)

* * *

Quand on manque de qualité (au sens où l'on dit : un homme de qualité), on manque précisément de ce qui permettrait de s'apercevoir qu'on en manque. C'est sans remède.

* * *

À la limite, peut-être faut-il *demande*r pardon à celui qui nous a offensé. L'amour change le signe de toute chose. Il transforme le - en + et le + en -. Rude algèbre !

* * *

Les Frères Provinciaux me demandent pour une conférence sur ... l'enseignement privé ! C'est pas possible ! Ces hommes-là savent ce que je pense sur le sujet. Ils ont lu vingt fois mes interventions, articles, conférences là-dessus. Et ils en redemandent ! Quel manque de leadership ! Le problème, justement, c'est qu'on n'ose plus décider. On n'ose plus *faire*. Faire est la réponse, à un moment donné. Faire, créer l'irréversible, abattre ses cartes, sa carte, et s'arranger avec sa décision. En vérité, on dirait que certains organismes tiennent des réunions par inertie : parce qu'il y en a eu une l'an dernier et l'année d'avant.

* * *

Trudeau, de son côté, court le monde. René Lévesque l'imité, en plus petit. Où ai-je lu, cette semaine, que la classe politique se recrutait parmi les moins estimables des hommes ? Que j'aie lu cela ou non importe peu. Ce qui importe, c'est ce que je pense. Et je trouve, effectivement, qu'il y a quelque chose de tordu dans la course au pouvoir. Si on désire le pouvoir, ou bien on ne sait pas ce que c'est, ou bien c'est pour son avantage à soi. Donc, par stupidité ou par intérêt. On devrait être *contraint* au pouvoir, et pour un mandat limité. Si le pouvoir n'est pas *accepté* pour servir, il est *convoité* pour asservir.

* * *

J'ai vu X, l'autre soir. Cet homme me fascine et m'effraie tout ensemble, ce qui est la définition même de la fascination. Il est dur et il aime vaincre, chose infini-

ment vulgaire. Vaincre est une erreur. Il suffit largement de pouvoir vaincre. Le seigneur ne joue pas le coup gagnant.

X reprend sa femme, devant moi, comme on reprend un élève fautif. X, quand il a arrangé les choses dans sa tête, et Dieu sait qu'il peut tout arranger dans sa tête, il pense que tout est réglé. Et si ça l'est pas, c'est la faute aux choses !

J'ai toujours dit, et je le pense toujours, que l'intelligence, c'est ce que nous avons de meilleur. Mais l'intelligence doit être livrée par le cœur, et non l'inverse. Nietzsche disait que la seule règle de conduite, c'est de ne jamais faire honte à un homme. Ne pas faire de honte. L'homme est trop grand pour qu'on ait le droit de lui faire honte. Il se la fait tout seul, sa honte, et ça suffit bien.

Je sais très bien *comment* faire honte à quelqu'un. Ça m'arrive.

Vis-à-vis des grands, en tout cas, faut pas se priver. Et la façon radicale d'abaisser les grands, c'est l'indifférence envers eux. Respecter leur fonction ; mépriser leur amitié. Ils n'en ont d'ailleurs pas. L'amitié ne conduit pas au pouvoir. Le pouvoir n'est compatible qu'avec la complicité.

Dans une entrevue au *Soleil*, Roch Bolduc rappelle que les fonctionnaires n'ont pas le droit de faire de « la politique ». « *Qu'ils se fassent élire !* »

Dans le même journal, le même jour, « crise » à la revue *Univers*, organe de la Propagation de la foi. Le directeur actuel a été congédié. Il voulait faire de « la politique » avec l'argent des autres, la *responsabilité* des autres.

Il y a un point commun entre ces deux mentions et c'est le suivant : on n'a pas le droit d'utiliser *l'institution* pour abattre l'institution. La guerre est noble, parce qu'elle porte ses risques pour ceux qui la font ; le terrorisme est lâche, parce qu'il frappe à l'abri, pour ceux qui le pratiquent. Dans cette idée, les évêques de « gauche » sont des faux frères : ils sont protégés *par* l'institution, et *vantés* par les ennemis de l'institution. Cela est arrivé, dira-t-on, au Frère Untel. Erreur : j'ai été châtié par l'institution et je l'ai accepté. Puis, je suis devenu gardien de l'institution. Je me définis comme un homme d'institution. L'institution, c'est le contraire de l'arbitraire, le contraire du « club de chums ».

* * *

Je ne suis pas malheureux : deux ou trois êtres m'aiment, sans parler de Jésus-Christ ! Le seigneur, c'est celui qui reçoit la bonté comme un privilège (recevoir est autre chose qu'accepter) ; et qui prend la merde comme un dû.

* * *

Rêve de cette nuit

Je suis encore Provincial. Je reçois un téléphone de Frère X, décédé depuis quelques mois. Comme je décroche l'appareil, il dit : « Que je suis content de vous entendre. » Il pleure. Il est aux USA, il n'a pas d'argent pour revenir. Son esprit est confus. Il est d'ailleurs parti sans prévenir. Je cherche un moyen de lui faire parvenir de l'argent.

Dois-je penser, comme on nous l'a naguère enseigné, que Frère X est au « purgatoire » et qu'il me fait signe ?

Mon idée à ce sujet, c'est que Dieu ne joue pas aux charades avec nous. Je n'écarte pas l'idée que les rêves peuvent être un moyen de communiquer ; un moyen utilisé par Dieu. Si tel est le cas, je me dis que le message, quel que soit le véhicule, doit être clair. Clair ou, en tout cas, contraignant. Non, pas contraignant. Il doit être clair pour le récepteur et, cependant, le laisser libre. Le devoir, c'est ce qui ne fait pas de doute. Mais le devoir laisse entière la ligne entre le courage et la lâcheté : entre le oui et le non. Il n'y a pas de pointillé entre le courage et la lâcheté.

* * *

« *Ils viendront vers toi, mais tu n'iras pas vers eux.* » (Jér 15, 19) C'est ma règle. Elle peut paraître arrogante, vaniteuse, orgueilleuse, etc. C'est faux.

Cette règle (que je ne respecte pas toujours) découle des principes suivants :

1) N'importe qui en sait aussi long que moi sur ceci et cela.

2) Si je ne suis pas responsable, qu'il fasse donc à son goût.

3) Étant entendu que moi, j'en ferai à ma tête, si c'est possible.

4) Mais si ce n'est pas possible que « j'en fasse à ma tête », je me débattrai avant que la décision soit prise. Si je perds, je perdrai. Il y a toujours beaucoup d'espace pour la liberté intérieure : l'espace du sommeil, l'espace de l'indifférence.

5) Si je suis une ressource ; si je représente un point de vue utile et même nécessaire, on viendra bien vers moi. Sinon, je m'illusionnais.

6) Mais il n'est pas question que je me mette de l'avant.

7) Au fond, je suis (presque) toujours dans la situation de celui qui n'est pas intéressé pour lui-même. Dès lors, il suffit d'attendre, mais d'attendre en ramassant des munitions.

* * *

Quand je suis pressé, au sens physique du terme, pressé comme le raisin dans le pressoir, je dis au Seigneur : « Rappelle-toi, je t'ai toujours demandé de m'utiliser pour *ta* gloire. Et ta gloire, c'est le cœur de l'homme. » *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo, a gloriam.* « Non pas à moi, Seigneur, vraiment pas ; mais, à Ton nom, rend gloire. » L'envers de cette prière, c'est la suivante : que personne ne soit *confondu* à cause de moi, pour l'éternité. Et l'illustration de cette dernière prière, c'est le fameux récit du vieillard Éléazar (2 Maccabée, 16).

* * *

« *Never claim as a right what you can ask as a favour.* » Splendide ! Cela revient à dire : ne jamais se battre que le dos à la mer. Dans les autres cas, faire le dos rond ou mendier.

* * *

Préparant une conférence. Docile ne veut pas dire obéissant. Loin de là. Docile veut dire : apte à recevoir un enseignement. C'est le contraire de l'obéissance. Rien n'est plus subversif que la pensée. Mais, pour penser, il faut avoir été docile...

* * *

Don't fence me in

Tu n'as pas le droit de te fabriquer une image de moi-même (fût-elle belle) pour m'obliger à m'y conformer.

* * *

« *Ce qui compte vient toujours après une traversée.* » (Sullivan)

* * *

Je dois me pénétrer de cette remarque de Simone Weil : « *Si l'on me fait du mal, désirer que ce mal ne me dégrade pas, par amour pour celui qui me l'inflige, afin qu'il n'ait pas vraiment fait du mal* »

* * *

« *L'essentiel est d'obéir longtemps et dans la même direction.* » (Nietzsche)

* * *

« *Quand on reçoit ce qu'on mérite, fût-ce le mépris, on est d'accord.* » (Claudel)

* * *

Dans l'office d'aujourd'hui, l'Écriture loue celui « *qui a juré à ses dépens et qui ne reprend pas sa parole* ».

* * *

« Vous dites que je suis dépassé ?

- Parfaitement. Vous êtes dépassé. Soyez assez lucide pour le voir et retirez-vous dignement. Cessez d'invoquer le "service à rendre". Vous n'en rendez plus ; vous nuisez. Vous invoquez le service, mais, au fond, vous vous accrochez, parce que vous paniquez devant le vide, votre vide intérieur. Avouez-le : vous avez peur de vous ennuyer quand vous ne serez plus soutenu par le poste que vous occupez. Le poste n'existe pourtant pas pour vous remplir ; c'est vous qui devez remplir le poste. »

* * *

Quand la prière devient un thème, c'est mauvais signe. Cette idée est un peu difficile. Entendons-nous.

La prière est une priorité. Personne ne discute cela. Même pas moi.

- Oui, mais on prie peu.

- Exact.

- Il faut prier davantage.

- Exact.

- Donc, il faut battre des plumas ; « faire des silences » n'importe où ; allonger artificiellement les cérémonies ; chanter sept couplets là où il y en a sept ; bref, montrer un peu d'émotion.

- Faux.

- Il faut s'occuper inlassablement de l'élémentaire : prononcer 45 mots là où il y en a 45. Ne pas tuiler. Se bien tenir. Être à l'heure. Pour le reste, fermer sa porte et dire : *Notre Père*. L'extase viendra par surcroît.

* * *

Dialogue

« Tu me menaces ?

- Je ne te menace pas ; je t'avertis.

- C'est la même chose.

- Oh ! non. Celui qui menace exécute sa menace lui-même ; celui qui avertit informe l'autre qu'il va, lui-même, se faire mal. »

* * *

Une réflexion du Frère X, hier : « Je n'aime pas perdre la face. » C'est facile à comprendre, mais pour les individus comme pour les États, la volonté de ne pas perdre la face est la cause de bien des erreurs et de bien des souffrances pour les autres.

La face, quand ça vaut le coup, il ne faut pas hésiter à la perdre. Ou bien se retirer promptement et sans explications.

* * *

Je répugne aux contraintes qui me viennent d'une personne. Je prends plutôt bien celles qui me viennent d'un ordre. Je dis ordre au sens où l'on dit : « l'ordre des choses » : température, silence, état d'urgence ou d'austérité, etc.

* * *

L'Assomption de Marie

37e anniversaire de ma profession religieuse. Voilà 37 ans que je suis religieux.

Quand on a été 37 ans professeur, menuisier, ingénieur, cuisinier, chauffeur, etc., on connaît son métier. On y est compétent. On est une autorité. Il ne me viendrait pas à l'idée d'invoquer ma durée en ce sens-là. Le pire, c'est que je dis cela sincèrement, mais sans brûlure, alors que je rougirais de me reconnaître mauvais menuisier après 37 ans de pratique. Le fait est que j'aurais été obligé, dans cet exemple, d'abandonner le métier.

* * *

Celui qui s'occupe de tous ne doit pas s'attendre à ce que l'on s'occupe de lui. Il est réputé sans besoin.

* * *

« *Quand on ne serait, pendant sa vie, que l'apôtre d'un seul homme, ce ne serait pas être en vain sur terre, ni lui être un fardeau !* » (La Bruyère, cité par Julien Green)

* * *

La jeune fille de cette après-midi n'aimait pas que je lui dise « vous ». Pour moi, c'est naturel. Le vous éloigne, maintient à distance. La fameuse distance, le fameux *no man's land*, qui permet la « colonisation » mutuelle, l'appriivoisement. Plus tard, je vois ceci : « *J'avoue ressentir une aversion pour le tutoiement ; à l'origine, il doit traduire une intimité confiante, mais si les gens qui se tutoient ne sont pas intimes, il prend à l'instant une valeur opposée, de grossièreté, si bien que le monde où le tutoiement est d'usage commun n'est pas un monde d'amitié générale, mais un monde d'irrespect général.* » (Kundera, *La plaisanterie*)

* * *

Ce qui me décourage, ce n'est pas la faiblesse des hommes ; c'est l'incohérence intellectuelle. Dans mon milieu, cela devient la *vertu dite*, et la *faiblesse vécue*. Ou encore, la terrible distance entre les engagements, les prières quotidiennes, et la vie concrète. Il peut y avoir plus de vérité ontologique dans un clochard que chez un jubilaire de 80 ans.

* * *

Une jeune fille devrait pouvoir marier deux hommes : a) l'un, pour la biologie ; b) l'autre, trente ans plus vieux, pour le style.

On ne peut pas dire la même chose d'un jeune homme. Ça reviendrait à ceci : un jeune homme devrait pouvoir marier deux femmes : a) l'une, pour la biologie ; b) l'autre, trente ans plus vieille, pour le style. Cette simple remarque renvoie les volailles féministes à leur cuisine.

* * *

Nova et vetera

« L'ancien et le nouveau, cela va de soi. Car c'est toujours par faiblesse morale et spirituelle qu'on méprise la tradition manque d'humilité et de fierté : l'homme doit être fier de ses sources et garder le souci de s'y relier. Et c'est aussi par faiblesse morale et spirituelle qu'on refuse la nouveauté nécessaire à la tradition même - timidité, peur, panique du dépaysement : le scribe est l'homme de la répétition ; pour devenir créateur à l'image de Dieu, il faut être disciple du Royaume. »

* * *

Petit fait

Des élèves de l'école, échappés à la surveillance, s'amusent dans l'ascenseur. Une panne se produit. Des élèves ont dû toucher à un interrupteur : la trappe du plafond est ouverte. Une dizaine d'enfants sont prisonniers entre deux étages. Il y a une façon de faire descendre l'ascenseur en cas d'urgence.

Encore faut-il la connaître ! Frère X a les instructions. Il parvient à libérer les otages.

Moralité : cette maison a besoin qu'il y ait toujours un responsable. On ne sait vraiment jamais quand une décision doit être prise. Autre moralité : il est bien stupide - peu important les théories à ce sujet - de laisser des jeunes entre eux.

* * *

On est à 36 heures de Noël. Les textes que nous lisons et prions sont pleins d'espérance. Hé ! l'espérance, j'en ai. Si je n'en avais pas, je serais comme Céline à qui il « *a manqué d'être chrétien* » (Philippe Muray, *Céline*, Seuil). Bien avant Muray, j'ai dit que Céline, c'était Job sans Dieu. En fait, Job, c'est tout beau comparé à Céline. Job, il a un interlocuteur. Et pas n'importe qui. Céline se nourrissait de son génie. Ce n'est jamais grand-chose. D'abord, c'est moins profitable que l'intelligence (et il n'en avait pas beaucoup) ; ensuite, le génie est consommateur de soi-même. Je dirais *consumateur*, si j'osais.

* * *

Mes « choix » professionnels

- 1946 - École Saint-Malo : une obédience
- 1955 - Université Laval : une obédience, à la suite d'une demande de ma part
- 1958 - Chicoutimi : une obédience
- 1960 - Alma : une obédience
- 1961 - Rome : une obédience
- 1964 - Ministère de l'Éducation : une demande de ma part
- 1970 - *La Presse* : une demande de ma part
- 1972 - Campus Notre-Dame-de-Foy : un choix de ma part
- 1978 - Provincial : une obédience
- 1981 - Deuxième mandat : je suis coincé. On vieillit !

* * *

À quoi bon faire semblant de chercher, d'hésiter ? Je suis coincé. La liberté souvent se résume et se tasse dans le pouvoir de dire *non*. Bon ! Ce pouvoir, bien sûr que je l'ai. Qui ne l'a pas ?

Dire non à mon obédience, ça entraînerait quoi comme conséquence ?

1) Déception d'un bon nombre de Frères, probablement une majorité.

2) Une dizaine, au maximum, seraient contents.

3) Je devrais ensuite me trouver du travail. Il y aurait - pour un peu de temps - le Campus Notre-Dame-de-Foy : philosophie. Il y aurait l'Afrique. Probablement une fiole à la Conférence religieuse canadienne, secteur du Québec (CRC-Q). Mais le problème n'est pas là.

4) Refuser cette obédience, ce serait m'interdire de pouvoir intervenir dans l'orientation future de la Province et, bientôt, des deux Provinces.

Au fond, et c'est la première chose à laquelle j'ai pensé hier : dans mon système, on ne va pas contre la volonté de Dieu quand elle s'exprime par un canal reconnu. La volonté de Dieu ne se manifeste pas à moi dans une vision, une apparition, une émotion pieuse. Il y a du gin pour ça. Il se passe ceci :

a) on s'engage librement dans une direction ;

b) les sous-directions ou, mieux, les directions plus précises se révèlent au fur et à mesure, comme les courbes d'un chemin, mais toujours à l'intérieur de l'angle initialement choisi ;

c) de 1960 à aujourd'hui, je n'ai rien fait que j'avais prévu ou visé : ni le fonctionnarisme au ministère de l'Education, ni *La Presse*, ni le Campus Notre-Dame-de-Foy, ni le Provincialat.

Il ne me reste plus 20 ans devant moi. En tout cas, pas 20 ans de vie active. Je ne sens pas ce que je dis là. Pourtant, c'est l'évidence même. Dans ou avant 20 ans, je serai mort. On est drôlement fait. On n'est pas mieux que les cloportes.

* * *

Ne pas faire acception des personnes. Traiter tout le monde également. Vingt fois, dans l'Écriture, on présente ce trait comme *la signature de Dieu*. C'est difficile, même quand on a un réel souci de justice, ce que je crois avoir. Ainsi, il me serait facile de dégommer L, mais je fais 20 tours avant de faire une petite représentation à R. (Représentation : le dictionnaire donne « remontrance faite avec mesure ».)

* * *

Saliège

« Il avait cette conception si rare de nos jours que le premier devoir de celui qui a reçu une parcelle d'autorité est de l'exercer dans toute son étendue, dans sa force entière, et que c'est là servir, malgré les criailleries, le bien du plus grand nombre. » (Guitton)

Se dire, c'est tout dire (journal) (1989)

4

REFLETS

[Retour à la table des matières](#)

Le discours de la droite : Il était une fois ...

Le discours de la gauche : Il sera une fois ...

Le discours de l'Évangile : Il est maintenant...

* * *

C'est le christianisme qui a introduit la coupure radicale entre le politique et le destin de l'homme. Sans lui, l'homme serait totalement politique. C'est précisément ce qui arrive dans les États totalitaires. Le politique prend d'autant plus de place que le christianisme se retire davantage.

* * *

Dans le bavardage contemporain concernant l'exercice de l'autorité dans l'Église, dans les communautés religieuses, etc., il y a quelque chose de faux et d'hypocrite.

Le bavardage en question va à dire que le chef, c'est celui qui sert ; que le plus petit est le plus grand, etc. Toutes ces affirmations sont effectivement dans l'Évangile, et je les reconnais. Mais le « petit », à force de se faire dire qu'il est

« le plus grand », finit par tout exiger en tant que « petit ». Et il devient « grand » à son tour, sans s'en apercevoir et sans risques.

Par ailleurs, je sais deux ou trois autres choses à ce sujet :

a) Il faut un chef. Malheur à la communauté décapitée, à la communauté où le chef dit oui à tout le monde ; achète la paix à coups de compromis ou de silences ; néglige la fonction, qu'il est *seul* à pouvoir remplir, pour balayer les chambres et torcher tous les caprices.

b) Il y a peu de personnes qui soient capables d'être chef. Tout simplement peu. Les charges, autrefois, étaient courues parce qu'elles comportaient des avantages et un réel pouvoir sur les êtres. Maintenant que le vote est devenu le huitième sacrement, elles sont moins courues.

* * *

*« Compagnon de Dieu, Lazare mon frère,
viendrez-vous demain, viendrez-vous ce soir ?
Ô vous né deux fois aux joies de la terre,
Patron à jamais des derniers espoirs. »*

Poème composé par Robert Brasillach, en prison, peu avant son exécution lors de la Libération. Indépendamment du mérite ou du démérite de Brasillach, il est amusant de noter que la *Libération* a entraîné quelques dizaines de milliers d'exécutions. On a mentionné le nombre de 100 000. Autant que la Gestapo. Quand on libère, on libère.

* * *

Hommage ultime

Un expert de la CIA : « *Certains services d'intelligence sont tellement efficaces que nous en ignorons l'existence !* »

* * *

Louis ONeil

Il a fait « le saut en politique ». Il a été radical. Il redevient professeur à l'Université Laval. Il a bien pris soin de se ménager un terrain d'atterrissage. Mais il demandait au peuple de faire « le saut en dehors du Canada ». Le Canada, ce n'est pas le syndicat des professeurs de l'Université Laval. Si l'on en sort, on reste dehors.

* * *

Signe des temps

Une lettre comme la suivante, parue dans *Le Devoir*, en dit long sur le refoulement de la population vis-à-vis de l'école :

Feu la polyvalente Ozias-Leduc

« Avez-vous vu ce gros nuage noir qui s'élevait entre le Mont Saint-Bruno et le Mont Saint-Hilaire ?

« La nuit venue, j'ai rêvé de ce nuage : nous étions parvenus à la fin d'une ère inhumaine : celle des polyvalentes.

« On en revenait enfin à de plus justes proportions. La polyvalente, jugée monstre impersonnel, le repaire de beaucoup d'aberrations pédagogiques et autres, a été incendiée sous mes yeux.

« On a jeté dans ce brasier tous ces politiciens, technocrates, administrateurs, architectes qui envoient leurs enfants dans les petites écoles secondaires privées... Ces petites institutions familiales où tout le monde se connaît, milieu d'échanges et d'épanouissement, pendant que leur bon papa planifiait à peu de frais ces monstres de béton souvent sans fenêtres... sans espoir ... »

Dans un livre que je lis présentement, je tombe (encore) sur un long développement sur l'homosexualité. Je lis des choses comme celles-ci : « *Si un prêtre rencontre l'homme-de-sa-vie ...* » Au sens où l'on dit, parlant d'un homme, la femme-de-sa-vie.

Mon Dieu ! mon Dieu ! que de contorsions pour éviter de parler de la bosse des bossus, du cancer des cancéreux, etc. Toute une langue, une langue complète, s'élabore pour ne pas nommer les choses par leur nom : ni la mort, ni la prison, ni la pauvreté, ni la vieillesse, ni le sous-développement, ni rien. On fabrique une langue parallèle, un ton plus haut, un ton à côté, pour se faire accroire que la merde n'est pas la merde. La tour de Babel est une construction de mensonges (comme on dit un bâtiment de briques).

Us observations *s'additionnent* ; c'est ainsi que la science se construit. Mais les opinions ne s'additionnent pas. Et, pourtant, les sondages ne sont rien d'autre. Et cela *fait* la politique.

Devant un problème, on fait un « tour de table » ou un sondage. Si une opinion se dégage, on a quelque chance de s'approcher de la vérité, mais rien ne dit que telle opinion, unique ou en tout cas minoritaire, n'aurait pas été plus vraie, plus féconde.

Expérience collective

On peut imaginer une société où il y aurait des électriciens, des plombiers, des menuisiers, des architectes, des ingénieurs, etc., et où il serait *impossible* de construire un édifice, même pas une résidence de 20 chambres. Pourquoi ? Il manquerait l'expérience subjectée dans l'entrepreneur général.

Même raisonnement en ce qui concerne une grosse administration : un ministère, par exemple. C'est ce qui a manqué, dans les années 60-65, au ministère de l'Éducation du Québec et, plus généralement, au gouvernement. Exemple : la pagaille des examens de 1965. Les compétences individuelles existaient. Il manquait l'expérience collective.

* * *

Nous avons beaucoup parlé de Ryan, ce matin...

Cela me rappelait une chose que j'avais écrite dans ce journal, au moment où il a été élu chef du Parti libéral du Québec. *The very evening*. La chose était ceci : « Ryan agitant un mouchoir au-dessus de la foule. Pourquoi *faut-il* faire cela ? S'il le faut, le jeu n'en vaut pas la chandelle. S'il ne le faut pas, pourquoi le faire ? » Ryan a *fait* le jeu et il l'a mal *fait*. C'était pas dans sa nature. Il a été rejeté. Ryan manquait de deux choses : a) l'élégance *vraiment* seigneuriale ; b) le misérabilisme démocrateux et menteur que Lévesque incarne si bien.

* * *

Je reçois, presque chaque semaine, des bulletins, accompagnés de demandes d'aide financière, portant sur la lutte populaire au Salvador, au Nicaragua, au Honduras, etc. C'est signé : Comité chrétien pour les droits humains en Amérique latine, ou quelque chose du genre. On adresse évidemment ce genre de littérature aux Provinciaux ; un comité chrétien, se dit-on, ça va les faire marcher. Pas moi. Je ne crois pas à ces comités, à ces « révolutionnaires » de Montréal travaillant pour le Guatemala. Ils exploitent la crédulité ou la mauvaise conscience. Ce sont là des paravents de la subversion, plus ou moins manipulés, ou carrément dirigés, par le communisme.

Le ton de cette littérature, les arguments qu'on y trouve, les caricatures qu'on y publie, n'ont rien d'évangélique.

* * *

13 décembre 1981

Déjà hier soir, et avec plus de détails ce matin, on apprend que la Pologne est en « état de siège ». C'est l'expression employée à la radio.

Après 15 mois de harcèlement, le Pouvoir se décide à résister en tant que pouvoir. On voit mal maintenant qu'il recule. Il est intervenu en force, et soudainement, comme un pouvoir. Un muscle se détend ou se relâche. (L'image n'est pas juste : un muscle se détend avec toute la force qu'il a mise à se tendre.)

Nous allons sans doute vérifier une fois de plus l'aphorisme d'Alain : « *Toute désobéissance pour la justice fait durer les abus.* » Pour l'heure, on a laissé Lech Walesa en liberté. Le truc est excellent : on l'isole à la baisse, si je puis dire, on le prive de l'auréole de la prison et peut-être de la mort (encore que les chefs, tous les chefs, ne sont plus du tout les premiers à mourir), et on se garde un interlocuteur. Pendant ce temps, l'URSS relâche la belle-fille de Sakarov : « *Le tyran aime à pardonner.* » Ce n'est jamais que lâcher un peu de vapeur.

Ce soir, Trudeau parle. En 68, lors de son discours d'acceptation de la chefferie, on venait d'annoncer l'assassinat de Martin Luther King (ou de Robert Kennedy, je ne me souviens plus pour sûr). Pensera-t-il, penserons-nous à la fronde québécoise versus la fronde polonaise ?

Je finirais par être d'accord avec les pacifistes ! S'il était possible d'y arriver en même temps, la solution serait de tout céder aux Pouvoirs, tout. Et ensuite de regarder comment ils s'arrangent avec le paquet. On ne peut pas imaginer que l'URSS domine le monde : il n'y aurait pas assez de Soviétiques pour donner tous les ordres. Ou bien il n'en resterait plus chez eux, et ils seraient ruinés par derrière.

Titre de journal : *L'étau se ferme sur la Pologne*. Voilà six mois qu'on lit ce genre de chose. L'URSS a peut-être intérêt à laisser croire cela : montrer sa force pour n'avoir pas à l'utiliser. Comme aussi de compter sur l'usure de l'opinion : à force de laisser croire qu'elle va y aller, le jour où elle entrera, la nouvelle sera

moins neuve. Quoi qu'il en soit, personne ne bougera, si jamais l'URSS envahit la Pologne.

Dans l'autobus, j'assiste à une conversation entre une jeune fille et un jeune homme. La jeune fille a une très belle voix et s'exprime avec une correction étonnante. En autant que je puisse *reconstituer* le type de relations qui existent entre le jeune homme et la jeune fille, ils se sont déjà vus. Et le jeune homme qui est peut-être un étranger (un Nord-africain ?) serait du type macho. Elle, c'est une contemporaine ! Elle lui tient le discours féministe intégral et du meilleur cru. Je devine, à la façon dont ils se quittent (le jeune homme descend à Sainte-Foy et la jeune fille continue vers la gare centrale), que le jeune homme a perdu la bataille. Il reste que cette *tranche de vie* est révélatrice. Vivre dans une période de profondes transformations des mœurs, c'est être témoin de ce genre de chose. Si je pouvais être un arbitre impartial, j'accorderais la victoire à la jeune fille. Je redoute, toutefois, qu'il ne s'agisse que d'une bataille et non de toute la guerre. Dans cette guerre, c'est la déroute physique qui menace la femme. Passé l'éclat biologique, elle perd l'avantage du terrain. Seul l'esprit décrète l'unité.

J'ai des réticences à l'égard de l'année des handicapés. Je les ai en me *condamnant* un peu. Or, je lis aujourd'hui, dans *Informations catholiques internationales*, des remarques qui ne sont pas très loin des miennes. Ainsi : « *Il est sain de trouver insupportable la vision de.. la difformité et de l'étrangeté. L'écartement est (parfois) nécessaire.* » C'est d'un religieux qui travaille, lui, depuis 30 ans auprès des handicapés.

On est toujours devant le même phénomène. Celui que Chesterton désignait en parlant des « *idées chrétiennes devenues folles* ». L'hypocrisie démocratique qui fait semblant de nier les inégalités pour mieux écraser les petits.

Amener, traîner et *rouler* des handicapés à un match de football, faire danser des vieux avec des vieilles, c'est mépriser. Ce n'est pas aimer. Et je n'ai jamais trouvé admirables les performances des handicapés quand ils se contorsionnent pour se faire accroire ou faire accroire qu'ils sont normaux. Je vois aussi que l'on

conteste l'idée de *normalité*. On en vient à demander : qu'est-ce que la normalité ? La norme, c'est deux yeux, deux oreilles, deux bras, deux jambes, etc. Un borgne, un sourd, un manchot n'est pas normal. Point. Je ne dis pas qu'il est méprisable, ni inférieur en tous points ; je dis qu'il n'est pas normal.

Et pour l'intelligence ? Je reconnais que c'est plus compliqué. Je ne dis pas que la norme, c'est un Q.I. de 100, je dis qu'il y a des êtres intelligents et des êtres qui ne le sont pas.

Et pour la conduite morale ? Je dirais que la norme, là aussi, existe. Il n'est pas normal de voler, de tuer, d'être ivrogne, etc. Ici, le paradoxe, c'est que la *normalité* peut consister à s'éloigner du plus grand nombre.

* * *

Dans les temps modernes, on a eu Indira Gandhi, Golda Meir et Margaret Thatcher comme *femmes-au-pouvoir*. Les trois ont fait la guerre. Je ne conclus rien de cela, sauf ceci : les femmes ne sont pas une garantie de paix. Marier un médecin ne protège pas du cancer.

* * *

La police italienne aurait arrêté le présumé chef des Brigades rouges et plusieurs complices. Le chef, un nommé Sekzani, professeur d'université en sociologie, aurait déclaré en voyant surgir les policiers : « *Ne tirez pas. Nous nous rendons. Nous sommes des prisonniers politiques.* »

Depuis cinq à six ans, ces gens-là ont emprisonné, kidnappé, jugé, mutilé et tué quelques milliers de personnes. Je pense à Aldo Moro. Mais dès qu'ils sont cernés, ils pensent à leur précieuse petite vie et ils se mettent sous la protection des lois.

* * *

Pologne

On parle de 3000 mineurs, volontairement enfermés à 500 m sous terre depuis une semaine, nourris par leur famille. Ce sont là des armes nouvelles, comme dans le cas des grévistes de la faim en Irlande. Les résistants s'attaquent eux-mêmes, se déclarant innocents, mais refusant de porter violence. C'est le contraire du terrorisme aveugle.

* * *

Un ver de terre coupé en deux, les deux bouts tronqués s'agitent. On voudrait savoir lequel des deux souffre !

* * *

Je disais à table ce matin qu'en 1960, les nouvelles internationales étaient autrement plus calmes, moins terribles que celles que nous entendons depuis deux ans. Mais en 1960, c'était guerre et famine au Biafra. Il mourait cent et mille fois plus de Noirs, chaque jour, qu'il ne meure de Polonais, ces jours-ci. Nous sommes ainsi faits que la misère noire nous paraît toujours plus naturelle, plus supportable, que la misère blanche ; moins menaçante. Une misère qui ne nous regarde pas.

* * *

En 57 ou 58, Mauriac avait écrit, pour le 25 décembre, dans le *Figaro*, un bloc-notes célèbre qui commençait ainsi : « En *cette nuit où l'Occident s'empiffre...* » vingt ans après, dans le *Figaro*, en gros titre sur la couverture : *30 suggestions pour le réveillon*. Certaines d'entre elles coûtent 3000 francs.

* * *

Une photo de Arafat embrassant le roi Hussein. Arafat porte un revolver à la hanche droite, très apparent sur la photo puisque la crosse de l'arme soulève la blouse. Ça n'a guère changé depuis David et Saül !

La peine de mort

Les États ont bien de la difficulté à la maintenir et autant à l'abolir. La récente exécution de Charlie Brooks pose à nouveau le problème. Dans son cas, on a utilisé, pour la première fois dans l'histoire récente, un poison ou, plutôt, un mélange de deux substances léthales. L'introduction de la chaise électrique (1890) et de la chambre à gaz (1924) voulait, elle aussi, rendre l'exécution plus « humaine » que la pendaison, le garrot, etc. Cela ne résout rien. Et, même, plus les exécutions sont rares, plus elles paraîtront odieuses.

Les sociétés ne tolèrent plus les morts élues, les morts identifiées une par une. Par contre, elles sont insensibles aux morts anonymes, aux morts en masse.

Les mêmes sociétés qui promeuvent l'avortement, l'euthanasie (déguisée) et le suicide (il existe des manuels de suicide) refusent les exécutions légales.

On stocke des bombes qui tueront anonymement et de loin des millions de personnes, et on fait du chichi autour de l'exécution d'un criminel. Au demeurant, je suis contre la peine de mort pour la raison suivante : un État ne peut pas supprimer une vie à moins de professer la foi dans une autre vie. Autrement, la mort devient un absolu et la vie aussi.

Décadence

Notre culture secrète une seule morale : la morale médicale et sa fleur la plus exquise, la prévention. Le pendant politique : l'écologie.

Titre à exploiter : *La restitution culturelle*, dans *The New Republic*. Allusion, évidemment, à révolution culturelle. Applicable ici.

* * *

Foi, culture, école

« *Le manuel de classe est souvent le seul livre respectueux qui passe entre les mains d'un élève. On a contribué à déstructurer bien des intelligences en leur refusant cette médiation modeste vers l'honnêteté intellectuelle.* » (Ici, juin 1982)

* * *

Je lis, dans René Girard, ceci qui s'applique à la situation du monde : « *L'égalité croissante n'engendre pas l'harmonie mais une concurrence toujours plus aiguë. Les hommes désirent les désirs des autres.* »

* * *

Les journaux ont rapporté, ces jours-ci, la mort par noyade de l'actrice Nathalie Wood, à 43 ans. Cette mort ne me laisse pas indifférent. J'aimais bien cette actrice. J'ai vu deux ou trois fois *West Side Story*, où elle tient le principal rôle féminin.

Il est beaucoup demandé à ces êtres, en notre époque, aux femmes surtout. Ce sont des prisonnières, des êtres dévorés, livrés en pâture aux millions de désirs anonymes ; livrés aussi, sans doute, à l'âpreté des hommes d'argent. Des êtres dont tout l'être n'existe que dans le regard des autres.

* * *

Un homme a un grief (fondé ou non) contre un élément de la société. Il semble que ce soit le cas de l'agresseur de Reagan. Il se lève et tue le président. Résultat, sans doute, d'une civilisation de l'immédiat, d'une civilisation égalitariste, d'une civilisation sans médiation, sans médiateurs. Entre moi et l'ensemble, il n'y

a rien. Pas de freins internes (des valeurs) ; pas de freins externes (la police) car, dans les sociétés libérales, on tient la force aussi invisible que possible. Depuis 64 ans, tous les hommes du Soviet Suprême sont morts de leur belle mort ou ont été écartés par le pouvoir lui-même *from inside*.

Un accident de ce genre pourrait arriver en URSS. Il est moins probable, toutefois. Pourtant, l'Histoire montre que les têtes ont toujours été visées, de César à Henri IV, en passant par Louis XV et combien d'autres. Qu'y a-t-il là de si neuf, au fond ? Et, si ce n'est pas neuf, ça ne révèle rien de spécifique à notre époque. On est seulement passé du poignard à la mitraillette. Une constante dans le terrorisme contemporain, c'est que le tueur, lui, s'arrange tant qu'il peut pour s'enfuir. On n'en est plus aux agresseurs suicidaires, qui décidaient de mourir en même temps que la victime visée. Maintenant, on se donne une chance, ne serait-ce que la distance que permet l'arme à feu.

* * *

L'actrice Romy Schneider est morte samedi passe, d'un arrêt cardiaque. Elle ne se consolait pas de la mort de son fils, survenue en juillet dernier. Une mort affreuse : empalé sur la grille de la maison de ses parents. Comme Nathalie Wood, elle avait 43 ans. Je ressens ces morts. Il me semble que l'on a une espèce de dette envers ces personnes qui nous ont rejoints dans l'anonymat, sans le savoir et de façon plus fugitive que les écrivains.

* * *

Brillant essai de Lance Morrow dans le *Time*. Réel déploiement de culture et de gravité. Il médite sur la guerre des Falkland. Mais il ne conclut pas. Et moi, est-ce que je conclus ?

S'il s'agit d'être contre la guerre, le cas est tranché. Je suis contre, comme tout le monde.

Mais il arrive ceci :

a) Quelques îles sont disputées par deux pays.

b) L'Angleterre a mis la main sur ces îles il y a 150 ans. Aucun Argentin n'a cherché à y émigrer. Ce territoire est aussi anglais que la Baie James est québécoise.

c) L'Argentine, pour échapper à de graves problèmes internes, s'empare de ces îles par la force.

d) L'Angleterre riposte.

À partir de là, on demande : cela vaut-il une guerre ? Cela vaut-il une seule vie ? Une vie ne vaut rien et rien ne vaut une vie. La question est mal posée. Le pont de Québec valait-il 108 vies ? Que vaut un fœtus ? L'humiliation de l'Angleterre valait quoi ?

Tant qu'il n'y aura pas un tribunal mondial coercitif, il y aura la guerre. Et mon tribunal, pour être coercitif, devra pouvoir tuer lui aussi.

* * *

Ce qui est étonnant et merveilleux (mais c'est la même racine), c'est que le pape avait annoncé son voyage en Argentine, il y a deux ou trois semaines. À partir de là, il était sûr que rien de définitif ne se passerait aux Falkland. Sauf la mort de quelques centaines de soldats, bien sûr. Mais ça, c'est la menue monnaie des crises ; le pourboire des « orgueils nationaux ».

* * *

Il n'y a pas grand-chose à comprendre dans ce qu'on appelle les « réactions populaires ». Après l'invasion des îles Falkland par l'Argentine, on nous dit que la population approuvait à 83% l'envoi de la Flotte. Aujourd'hui, parce qu'un navire anglais a été coulé, le gouvernement « *traverse la pire crise de son histoire* ». Est-ce à dire que les Anglais s'attendaient à faire la guerre sans recevoir de coups ? Une guerre, même si on la gagne, ça fait mal.

Dans le même temps, se développe la terreur du nucléaire. On hésite ici, tant la référence est éculée, de faire allusion au mythe de l'apprenti sorcier.

Qu'avons-nous donc ? Qu'ont les hommes ? La hantise et la fascination de la catastrophe en même temps que la terreur de perdre une vie vide...

* * *

Quant à être orphelin, je préférerais que l'on me dise : « Ton père est mort aux Falkland » à « Ton père est mort du cancer ». Qui comprend ce langage parmi les contemporains ? Même Thomas Mann choisit de faire mourir Hans Castorp à la guerre (1914) et non au sanatorium, où il s'était réfugié.

* * *

On parle de 500 morts aux Falkland. On se scandalise dans les mass media. Une fin de semaine, aux USA, entraîne davantage de morts sur les routes... Guerre inutile ? Routes inutiles ?

* * *

L'accident à la centrale nucléaire de Harrisburg : une panique moyenâgeuse. Les gens aiment avoir eu peur : c'est à qui a eu le plus froid, a vu le pire accident, a subi la plus urgente opération chirurgicale, etc. Tout ce qui importe, c'est d'être encore là pour en parler. Ça donne de l'importance. Il faut voir l'empressement des personnes que l'on interviewe après un accident.

La France, pour pouvoir vendre un réacteur atomique à l'Irak, a fini par accepter la condition posée par l'acheteur : aucun technicien ou chercheur juif, ou de religion mosaïque, ne devait travailler à ce projet. On a de l'honneur ou on n'en a pas. Et puis, il faut bien protéger les emplois. Dans l'ère du loisir, où l'on dit que nous sommes, tous les hommes politiques, de gauche ou de droite, ne promettent que des jobs. La politique a remplacé la religion. La religion a toujours protégé le dimanche. Au Moyen Âge, on protégeait des ères de paix. On appelait ça la trêve de Dieu. Puis, on a eu les Fêtes d'obligation, qui étaient chômées. Puis, on n'a plus rien eu. Satan, qui est la grimace de Dieu, a obtenu que le dimanche devienne illégal. Les machines font la loi, les hommes veulent les jobs, et les gros hommes à cigares ou les provisoires présidents promettent des emplois. Vous en aurez des emplois, je vous le jure. Vous creuserez des tranchées. Entre les fêtes républicaines et la prière, il n'y a place que pour la panique et les salles d'urgence engorgées et méprisantes. Il fut un temps où le peuple chantait ses misères ; aujourd'hui, il les hurle.

* * *

Lu une recension d'un récent ouvrage sur Munich. Je note quelques remarques : « *Le refus persistant de voir des réalités pénibles.* » « *La distraction causée par les problèmes domestiques.* » « *Des déclarations de principes aucunement appuyées par des gestes.* » (« *They refused to back principles with actions.* ») « *Les Alliés avaient le choix entre la guerre et le déshonneur. Ils eurent les deux, à un an d'intervalle.* »

* * *

« *Vient le temps où l'homme n'agit plus selon ce qu'exige sa conservation, mais selon ce qu'exige sa signification.* » (Jünger)

* * *

Dans *Time Magazine*, photo de Anita Eckberg, star des années 50. Grossie, plutôt laide. Étrange et mesquin plaisir que j'éprouve à constater la dégradation d'un être qui a pu être objet de désir (au moins de façon vicariale) autrefois. Ce petit plaisir vient : a) du désir de se prouver que ce n'était donc que cela : *fallax gratia et vana est pulchritudo* ; b) de l'illusion où l'on est que, soi, on n'a pas (autant) vieilli dans le même temps.

* * *

En octobre 70, Fernand Dumont déclarait à peu près ceci sur les ondes de Radio-Canada : « *Je vois bien que nous connaissons mal notre société.* » En mai 80, Marcel Rioux déclare : « *Quelque chose nous a échappé.* » En mai 80, toujours, une porte-parole d'une union d'artistes et écrivains se lamente sur « *le divorce entre le peuple et ses écrivains* ». Or, tout ce beau monde, avant, pendant, après, parlent du peuple.

* * *

Quarante ans après la défaite de la France, je retrouve sous la plume de Lacouture, dans son *Mauriac*, l'apologie de la semaine de 40 heures et des vacances

payées votées par le gouvernement Blum en 1936. À ce sujet, Jünger note dans son *Journal de guerre* : « Aveuglement dans la réduction de la semaine de travail peu avant le grand départ. Lorsqu'on veut mener si bonne vie, il faut renoncer aux armes. »

* * *

En 1934, un académicien déplorait devant Julien Green l'appauvrissement de la langue. En 1934. On pourrait rire. Mais non : cela est vrai. Un grand corps comme une langue met du temps à se faire et du temps à se défaire. Le corps français se défait depuis longtemps et cela est le signe d'autre chose. Le signe que notre civilisation est morte, mais que la décomposition du corps social met plus de temps à se faire remarquer que la décomposition d'une vache crevée.

* * *

Conférence à l'Université du Québec à Chicoutimi, hier. Bien reçue, je pense. Un professeur, un Sénégalais ai-je appris par la suite, me pose quelques colles « linguistiques », c'est-à-dire inspirées par la linguistique. *Out of nowhere*. C'est quand même un signe des temps. Ce Noir est plus sûr de lui à Chicoutimi que je ne le serais à Dakar. Les Noirs savent que les Blancs sont finis.

* * *

C'est fou ce que l'État s'occupe de nous ! Ainsi, lu quelques titres de dépliants du ministère des Affaires sociales :

- « Avez-vous vraiment besoin d'un laxatif ? »
- « Cinq minutes par mois pour vos seins »
- « Les anti-acides »

Autant de dépliants, autant de fonctionnaires « concepteurs ». Et cela vient après la ceinture de sécurité, les garderies, etc. L'État s'occupe de nos selles ! On infantilise une population.

* * *

La démocratie, telle qu'on la pratique en Occident, est une impasse. Ainsi, le gouvernement annonce qu'il veut revoir toute la politique de l'assurance-chômage, notamment en ceci qu'elle n'est pas un encouragement au travail. Tout de suite, les syndicats disent qu'ils combattront le gouvernement.

Jamais on n'entend dire que les parties ont étudié *ensemble* un problème et proposent, *ensemble*, une solution.

* * *

Dans les journaux, on souligne le quarantième anniversaire de la déclaration de la Deuxième Guerre mondiale. Dans un article, je lis : « *La guerre fit 50 millions de morts* ». J'aurais lu 40 ou 53 millions et je l'aurais pris tel qu'écrit. Au-delà de quelques centaines, l'imagination est débordée.

* * *

Une photographie nous montre le président Carter qui fait de l'acrobatie sur le capot de sa limousine. Les chefs, en démocratie, il faut qu'ils fassent les clowns, qu'ils donnent des signes de vitalité physique, etc.

Le vice radical, c'est qu'ils doivent quêter le pouvoir, s'offrir comme des putes. Après, ils sont mal placés pour présider. La reine des putes est encore une pute.

* * *

Une phrase type d'un politicien : « Je *pense* qu'il serait *prudent* de dire que le *pire* est passé. » Trois bémols dans une même affirmation, qui n'affirme évidemment plus rien.

* * *

Dans *Paradoxes* de Henri de Lubac, je soulignais, en 1960 : « *Quand on a choisi les pauvres, on est toujours sûr de ne s'être pas trompé.* » Aujourd'hui, j'en suis à me demander qui sont les pauvres ? Sont-ils donc si difficiles à trouver ? « *Les riches seront en question au XXe siècle comme les nobles au siècle dernier.* » (Hugo) Tiens !

* * *

La classe politique avec tous ses conseillers, ses spécialistes, ses professionnels de la chose et de mes choses ; la classe politique, appuyée par des études multiples et toutes fort savantes, la classe politique n'a pas encore accouché d'une solution compréhensible, accessible, cohérente. Un architecte finit par faire un bleu ; un chirurgien finit par ouvrir un ventre ; un homme politique doit finir par proposer quelque chose de clair et de croyable.

* * *

Du temps de la civilisation, du temps qu'il y avait une civilisation, certaines choses étaient assurées, acquises, absolues. Par exemple, sauver les femmes et les enfants d'abord, en cas de désastre ; ne pas faire trébucher un aveugle ; ne pas insulter un sourd (Lévitique) ; respecter l'immunité diplomatique ; ne pas bombarder les civils, etc. Quand une civilisation meurt, ces choses ne sont plus tenues pour sacrées :

- prises d'otages un peu partout ;
- massacres aveugles de civils désarmés ;
- bombes dans les aéroports ;
- abandon des malades et des enfants durant les grèves dans les services publics ;
- torture généralisée dans beaucoup de pays ;
- attentats contre les présidents et contre le pape.

Dans le même temps, le premier geste de Mitterrand, c'est d'abolir la peine de mort en France. Pendant que la société, comme société, se refuse le droit de tuer, de plus en plus d'individus s'arrogent ce droit dans l'impunité. Une fois pris, ils invoquent la Loi.

Dans le même ordre d'idées, je note l'information suivante : les arsenaux nucléaires représentent l'équivalent de quatre tonnes d'explosifs par habitant de la planète. Et cela, sans parler de tous les autres explosifs : réservoirs d'essence, plastic, balles et obus de tous calibres. La violence et la haine sont comme un énorme ressort que l'on tendrait continuellement. Or, il est sans exemple qu'un

ressort demeure à jamais tendu. Tôt ou tard, il se détend, libérant l'énergie même investie dans sa tension.

* * *

Le ton monte dans les journaux et revues américaines. « *We are ready to go to war to stop Soviet expansion. Nothing else will work.* » (*The New Republic*, 26 janvier 1980)

* * *

Merveille de la démocratie

Ma mère me demande si elle doit voter *oui* ou *non*. Je lui explique un peu (mais comment expliquer beau

161

coup ou assez ?) de quoi il retourne. Je ne veux absolument pas lui dire comment voter. Elle dit : « On est bien comme ça. » J'ai l'impression qu'elle doit voter *non*. Mais elle me pousse : « Tu veux me laisser voter à tâtons. » Je finis par lui dire : « Mon frère et moi, nous votons oui. » Elle dit : « Je vais voter oui. »

Ils sont combien de milliers comme ça ?

* * *

Dimanche dernier, ma mère me demandait pour qui voter. J'ai dit : « Vote oui ».

Ce soir, je lui dis : « As-tu gagné tes élections ?

- Oui.

- Mais je t'avais dit de voter oui.

- J'avais oublié. »

* * *

1) En 1937, un médecin développe une substance qui *remplace* une hormone sexuelle féminine : l'oestrogène.

2) Durant les 24 ans qui suivirent, des milliers de femmes utilisent cette substance.

3) En 1971, un médecin établit un lien entre les mères qui ont utilisé cette substance et un certain type de cancer vaginal chez certaines filles desdites mères : 1/1000.

4) Poursuites légales contre les compagnies qui fabriquent la drogue en question.

On veut la sécurité sans risques ; mieux, sans renoncement. Heureux de prendre la drogue, en 1937 ; faisant un procès, 40 ans plus tard, si la drogue en question est réputée avoir causé un désordre. Interdisez donc la drogue ! N'importe laquelle. Y a que les ivrognes a pas se plaindre : ils savent, ils bavent, ils crèvent.

* * *

Assassinat de Sadate

À la télévision, ce soir, images de la fusillade : défilé militaire pour souligner le huitième anniversaire de la guerre des *kippur* (jour de l'An israélien). Sadate est souriant, entouré d'officiers. Puis, un camion militaire s'arrête. Des hommes sautent dans la rue et se mettent à tirer et à lancer des grenades. Le reste est devenu familier : des gens qui courent en tous sens, des blessés, une ambulance qui fonce vers un hôpital.

En six mois, c'est le troisième attentat « important », si j'ose ce jugement : Reagan, le pape, Sadate. Il y a accumulation de haine, car il y a accumulation d'impuissance : l'homme est attaché et il mord et il griffe comme un chat que l'on retient de force dans ses bras. Ce qu'il y a de nouveau, c'est la réjouissance publi-

que, officielle, des autres chefs arabes ou musulmans. Reagan et le pape expriment leurs sympathies : ils font partie du club des survivants.

Sadate avait mené une vie violente. Il avait été terroriste. Il a sûrement tué, lui aussi, des innocents ou des ennemis, et à couvert, par surprise. On le montre haranguant les foules ou de simples collègues. Extraordinaire violence de son débit.

Le pouvoir ne protège plus, il se protège.

* * *

En début de soirée, monsieur X se présente dans mon bureau. Il commence par me raconter ce qui lui est arrivé il y a plus de trois ans, comme employé de la commission scolaire. On l'a « tabletté ». Il a contesté en cour. Le jugement n'est pas encore rendu. Une affaire politique, dit-il. En attendant (et cela fait 40 mois), il reçoit plein salaire à ne rien faire, sauf être présent dans son bureau. Il reçoit présentement 1000\$ par 15 jours (1981).

Il est militant péquiste et catholique radical, au sens de Marcel Légaut, un de ses auteurs préférés. Il critique ensuite longuement l'article que je viens de publier dans *Communauté chrétienne* sur le sujet de la confessionnalité. Il ne croit pas dans la nécessité des institutions. En l'occurrence, la confessionnalité. Lui-même serait plutôt un catholique hors Église. Il me chicane sur certains termes. Par exemple, j'ai écrit « perfection des structures ». Il comprend « perfection » au sens moral, alors que je voulais signifier le caractère achevé, complet des structures.

À un moment donné, je fais un test avec lui. Je lis un paragraphe de Daliélou, cité dans mon article, en remplaçant le mot *chrétien* par québécois ou francophone. Et je lui dis : « Votre action politique est parfaitement décrite dans ce texte. Comment pouvez-vous rejeter les institutions quand il s'agit de la foi, et y croire si fort quand il s'agit de la langue ? » On se quitte « bons amis », c'est-à-dire, parfaitement in-entamés. Toute discussion est stérile.

Il me semble qu'il faut être mal pris pour accepter un tel salaire à ne rien faire. Et combattre le « système », quand on en vit si bien. Il y a là une logique qui m'est étrangère.

* * *

Ce n'est pas que je sois socialiste. Je ne crois à rien, sauf au communisme religieux. Hors une Foi, je ne vois que jungle sur jungle, à l'infini. Comme dit Céline : « Il y a eu ceci, il y aura cela, et c'est la même chose. » La planète, c'est un panier de crabes avec de plus en plus de crabes dedans, et de plus en plus vicieux ; les pinces de plus en plus fougueses, mordantes et coupantes. Les pinces de l'idéologie.

* * *

Claude Charron

Il vient de démissionner comme ministre parce qu'il a été pris en flagrant délit de vol à l'étalage chez Eaton.

Dans ce métier, on vit dans un aquarium. Les crimes et les fautes sont moins sévèrement châtiés que les erreurs ou les délits mineurs. Jouer avec les institutions d'une société est plus grave que voler un paletot chez Eaton. Dans le premier cas, on est progressiste ; dans le second, on est un voleur.

* * *

Je sais que la propagande de gauche concernant la situation en Amérique centrale est mensongère : on tue autant à gauche qu'à droite. C'est une lutte pour le pouvoir.

Par ailleurs, je vois, dans mon petit milieu, que tout est question de pouvoir. Les vierges sont rares. Chacun écrase *tant* et *dès* qu'il peut. Quand un petit parle pour les petits, c'est parce que lui, il est petit. Haussez-le, et il écrase, instantanément, un autre petit.

* * *

Columbia

Troisième envolée de la navette Columbia. *Navire* a donné *navette* = *petit* instrument creux enfermant la bobine de fil. Familiarité de l'homme et des choses : il appelle « petit navire » la pièce qui flotte sur la trame du métier à tisser. Il appelle « navette » l'énorme fusée qu'il lance vers les étoiles, bien minuscule quand même dans l'immensité. On nous dit que, durant les premières minutes de vol, la fusée consomme 2,3 millions de litres de carburant.

Bureaucratie

J'ai signé, il y a 10 jours, une lettre attestant l'appartenance à la communauté d'un ex-Frère, pour des questions de régime de retraite. Je reçois aujourd'hui un appel téléphonique d'un fonctionnaire qui voulait vérifier certains détails. L'École normale de Valcartier, ça lui disait rien. Je le rassure.

Ce genre d'appel téléphonique se présente sous deux aspects :

- a) humble, courtois, précautionneux, s'il vient d'un vieux fonctionnaire (on s'en aperçoit au timbre de la voix) ;
- b) arrogant et « culpabilisant », s'il s'agit d'un jeune fonctionnaire.

Le vieux pose des questions polies. Le jeune vous dit : « L'École normale Valcartier, ç'a jamais existé. Qu'est-ce que c'est que c't'affaire-là ? » On s'ajuste : poli avec le poli ; ironique avec le jeune.

* * *

Salvador

Les partis de droite l'emportent, mais la démocratie chrétienne ne recueille que 40% des voix.

La gauche est tout aussi divisée, mais, elle, elle n'est pas au pouvoir, pour l'instant. Elle le sera bientôt. Il n'est pas nécessaire d'être uni pour détruire. Il suffit de briser ici et là, tenacement.

La TV nous montre une fillette de trois ou quatre ans qui ramasse dans son atelier des douilles vides de balles. Elle sourit. Son père vend le cuivre. La gauche prétend se battre pour elle ; la droite aussi. On pourrait supprimer la gauche et la droite, que ça ne changerait pas grand-chose pour la fillette. Sauf les douilles de cartouches.

* * *

Je regarde un bon moment le film *La mort en direct*. Il s'agit d'une jeune femme qui doit mourir avant deux mois. Une chaîne de TV veut filmer sa descente aux enfers et son agonie, heure par heure. Elle refuse le contrat offert. Elle s'enfuit. Un cameraman la retrouve. Il a une caméra miniature greffée dans un œil. Il gagne l'amitié de la jeune femme. Tout ce temps, il la filme à son insu. Je n'ai pas vu le dénouement. Le fil est agaçant, comme beaucoup de films contemporains, parce qu'il est impossible à suivre si vous ne connaissez pas les grandes lignes du scénario. Et, même alors, il faut beaucoup « travailler » pour comprendre. Cela est mauvais, car un film, ce n'est pas comme un texte sur lequel vous pouvez revenir.

Quant à l'idée du film, elle est ingénieuse : le spectacle de la souffrance est fascinant. On a le goût de voir un tel film exactement comme, autrefois, on se pressait pour assister aux exécutions publiques et comme on se presserait encore si le spectacle était offert. L'amour et la mort attirent les voyeurs.

* * *

Homos

Dans *Le Soleil*, Pierre Vallières se déclare pour les gais. Il a déjà signé *Les nègres blancs d'Amérique*. Et voilà comme l'Histoire se fait. Mon Dieu ! Allons-nous en finir un jour, avec les homos ! *More red light, oh Lord !*

* * *

Lise Payette note, dans son livre : « *Le P de PQ ne signifie pas ponctuel.* » Je dis : parce qu'ils ne sont pas ponctuels, ils vont perdre.

* * *

Comment expliquer le « cas » Gilles Villeneuve, le coureur automobile mort récemment ? Je veux dire : l'émotion causée par cette mort brutale, le « déplacement » qu'elle occasionne.

C'est le moment de rappeler que le Frère André, quand il est mort en 1937, a « déplacé » un million de personnes. Et c'était avant la TV. Et le parc automobile de 37 n'était pas celui de 82. Donc, ce qui fascine chez un homme comme Villeneuve, c'est la mort même : cet homme affrontait la mort. Il était notre député à l'héroïsme...

* * *

Dans un monde où la santé est devenue la seule morale collective, le seul consensus, il est fatal que les « héros » soient des « députés » à la mort, comme Gilles Villeneuve. Surtout depuis que la guerre est devenue obscène à force d'être aseptique. Envoyer un exocet dans le ventre d'un croiseur et se pousser sans même savoir si le cigare a été fumé, c'est une question de vitesse et d'ordinateur. Et les ordinateurs sont très hauts, très propres, dans le ciel.

Dans le même temps où l'on dit : les îles Falkland ne valent pas un seul mort, on glorifie un mort pour la course automobile.

C'est un satellite-espion russe qui aurait désigné le croiseur Sheffield, et un satellite-espion américain qui aurait désigné le Belgrano. On pourrait même penser que les USA et l'URSS se sont entendus là-dessus. Un jour, le président de l'URSS dira aux USA : « Je vous concède Leningrad et je prends Los Angeles. Après, on fera la paix. Mais il faut donner quelques chrétiens aux lions. »

* * *

Je causais, l'autre soir, au salon funéraire, avec le maire de Desbiens. Tout le temps (assez long) où nous parlions, il interrompait la conversation pour saluer à gauche et à droite, pour dire un « salut, Antoine », etc. Ces hommes-là agissent pour être vus. Et il ne faut pas penser que Trudeau ne voulait pas être vu au bras de la très belle veuve de Gilles Villeneuve. Tous les journaux ont croqué son visage « attristé ».

* * *

Je lis la « confession » du Père Pellecer, jésuite guatémaltèque dans le *Figaro Magazine* du 24 avril 1982. Le même jour, je lis une forme de mise en garde contre cet article dans *Documentation catholique*, no 1830, 16 mai 1982. Allez vous y reconnaître ! C'est le moment de se rappeler le passage de Mt 24,23 : « *Le Christ est ici... ou bien ici.* » Et cela, de façon à égarer même les élus.

D'un côté, le Père Pellecer aligne des noms, fournit des dates, des lieux, décrit une stratégie ; de l'autre côté, on parle d'un faux ou d'un document extorqué sous la torture.

Pour ma part, j'ai rencontré, au Chili, il y a deux ans, des prêtres et des sœurs qui m'avaient l'air inquiétant, par leur fanatisme, leur simplisme et leur fébrilité.

Il y a des profiteurs cruels et répugnants, il y a tout autant des « pauvres » impitoyables et envieux.

Saint Paul, après Damas, ne pouvait pas être plus odieux aux Prêtres que Pellecer, après sa confession, n'est odieux aux Jésuites et à certains évêques.

Je verrai peut-être la dénonciation de cet amour pervers du pauvre ; cette exploitation politique du pauvre. Le capitaliste exploite le pauvre, mais il ne prétend pas l'aimer. La gauche prétend l'aimer.

Paroles de la consécration

« *Le sang qui sera versé pour vous et pour la multitude des hommes en rémission des péchés.* » (1920) *Qui pro vobis et pro multis...*

Versions actuelles :

« *For you and for all men* »

« *Pour vous et pour la multitude* » (Prions en Église)

« *For you and for all* » (1982)

Les féministes ont obtenu de Rome la suppression du mot *men* !

« *Le déclin de l'Occident s'adresse totalement aux hommes d'action, et non de critique. La fin de mon œuvre est une image d'un monde où l'on peut vivre, et non un système autour duquel on peut raisonner.* » (Spengler)

« *Un individu appartient d'abord à une nation, un peuple ; c'est le peuple qui lui donne un passe, une tradition, une hiérarchie. Platon était athénien ; César, romain ; Goethe, allemand. Telle est la condition de leur empreinte sur l'histoire universelle.* » (Spengler)

Mais alors, Staline, Hitler... Ils ont creusé une sacrée empreinte, eux aussi.

On a une race ; on n'appartient pas à une race. La race, c'est une éthique et non pas une zoologie.

Klaus Barbie dit « le boucher de Lyon »

On l'a retrouvé en Bolivie et extradé en France.

Je ne suis pas fort pour ce genre de chose. Les États se font du capital politique avec ce genre de drame. Les peuples se refont une virginité à bon marché ; mais surtout, on se venge.

La justice *fine* est hors de portée des États. Il n'y a pas un État qui n'a pas tué plus ou autant qu'un Klaus. Le pardon ou l'amnistie seraient bien préférables.

Un homme comme Klaus, une fois débusqué, on devrait le laisser à lui-même.

Il est évident qu'un certain nombre de phobies sont, pour ainsi dire, « naturelles », au moins en ce sens qu'un grand nombre de personnes (une majorité) les éprouvent plus ou moins intensément : la peur des araignées, des couleuvres, des chauves-souris, des crapauds, etc. Ce ne sont point là des peurs « culturelles ».

Par contre, personne ne développe de phobies à l'endroit des prises électriques, des fusibles, des couteaux, des fusils, malgré les fréquents rappels en ce sens durant l'enfance.

Une explication plausible, c'est que les phobies de la première catégorie seraient inscrites dans notre « programme » cellulaire et seraient donc une mémoire inutile de peurs qui auraient été nécessaires et protectrices en d'autres temps. (inspiré par une remarque de Jünger)

1000e exemple d'une bêtise précise

Je lis ceci : « *Dieu aime celui (celle) qui donne avec joie.* » Il va falloir réécrire la Bible au il/elle !

* * *

Indice Dow Jones

Il y a longtemps que je devrais le savoir, mais je ne le savais pas. La TV le mentionne tous les jours. Je suppose que tout le monde sait de quoi il s'agit, puisqu'on ne l'explique jamais. Ça doit être aussi simple que les prévisions atmosphériques... Je ferai le test, un de ces jours.

Ainsi donc, il s'agit de ceci : « *C'est le prix de vente moyen des actions de 30 compagnies américaines.* » Exxon, GM, A and T, etc. Manville Corp. vient d'être exclue du club des 30 et remplacée par Amex (American Express). Le fait nouveau, ici, c'est que Amex est un « service » et non une industrie (*Time*, 13 août 1982).

* * *

En lisant le récit des massacres de Chatila, je me dis que personne n'a assez « d'âme », même celui qui dispose d'une âme de bonne volonté, pour suffire à digérer pareilles horreurs, et après tant d'autres, et avant tant d'autres... Je pense à prier pour les victimes et je me demande si ce n'est pas un alibi.

* * *

La différence entre un petit pays et un grand se manifeste, par exemple, en ceci : à *valeur* et à *profondeur* égales, un texte dans *Le Devoir* atteint 10 à 15 000

lecteurs, et un texte dans le *Time* rejoint plusieurs millions de lecteurs, dont la plupart des 15 000 du *Devoir* !

* * *

L'atmosphère est lourde au Québec. Je vis la chose intensément et avec angoisse. Nous sommes en état de guerre civile larvée. Quand la plupart des employés de la Fonction publique ou para-publique sont en grève ou bien au « travail forcé », on est rendu bas. On est hors civilisation. Il y a dix ans que je le dis publiquement. D'une part, cela n'a évidemment rien changé, rien paré ; d'autre part, j'ai fait rire de moi et me suis fait des ennemis.

* * *

« *Idées chrétiennes devenues folles* »

L'espérance chrétienne, transformée par la politique et les idéologies, en « présomption d'innocence sociale ».

Là où l'espérance affirme le salut (espéré) du *pécheur* (qui reconnaît son mal), la société, et l'Église jusqu'à un certain point, affirme le *droit* immédiat au *bonheur* via l'égalité (socialiste).

* * *

J'écoute pendant quelques minutes l'ouverture de la session à Québec. Contre toutes les règles, l'Opposition réussit à poser la question touchant l'intervention du Premier ministre dans le règlement du saccage de la Baie James et, à propos de quoi, on l'accuse d'avoir trompé l'Assemblée nationale. Il est question de « l'honneur » et de l'intégrité de l'Assemblée nationale. Quel cirque ! Ils n'ont pas l'air de se rendre compte que les débats sont maintenant télévisés.

* * *

« Le monde est devenu une sorte de supermarché où toutes les idéologies sont présentées sous des emballages attrayants et où certains baissent constamment les prix pour attirer le client. » (Cardinal Marty)

* * *

Je suis désaccordé d'avec mes contemporains : musique, bruit, auto, etc. Autre petit exemple : Ryan, au début de sa carrière politique, a dit que c'est « *la main de Dieu* » qui l'avait guidé dans son choix. On a ri de cette affirmation, on en rit encore, trois ans après. Une caricature, aujourd'hui, le représente cloué sur une croix et disant : « *Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* » D'abord, c'est de mauvais goût et ce serait blasphématoire si ce n'était léger. Ensuite, pourquoi reproche-t-on à un homme qui s'est toujours affiché chrétien de parler de Dieu ? On ne rit pas d'un politicien qui consulte sa femme ou ses amis.

* * *

Dans le courrier, beaucoup de documents sur la pauvreté venant de la Conférence religieuse canadienne. Parallèlement, je lis un article dans *The New Republic* sur les causes de la pauvreté dans le Tiers-Monde. Elles sont largement politiques, et il s'agit de *leur* politique, à ces pays pauvres. Donc, de *leur* propre bêtise.

Venant de la Conférence religieuse canadienne, également, un dépliant d'une agence de voyage : pèlerinage sur les traces de Mgr de Laval. Prix minimum : 2 000\$ pour 17jours, soit quelque 120\$ par jour. À quoi il faut ajouter un minimum de 400\$ à 500\$ pour les « extras ». Tout ça, pêle-mêle dans un même envoi !

* * *

Une des plus radicales exploitations de l'homme par l'homme : l'expropriation de son temps personnel. Les queues en pays socialistes, les listes d'attente. Faire attendre, c'est exploiter.

* * *

Jour de recensement national. Le nombre et le raffinement des questions que l'on nous pose sont incroyables : habitation avec salle d'eau complète ou non ; stationnement payant ou non ; origine ethnique ; nombre d'enfants (évidemment) ; statut social (marié, célibataire, divorcé, veuf, « autre ») ; 14 pages d'explications. Et le questionnaire lui-même compte 24 pages.

Les États s'instrumentent pour nous gouverner. Chaque question est un fil du réseau qui nous enserre ou nous enserrera.

* * *

Macaron porté par des religieuses américaines pour protester contre le sacerdoce exclusivement masculin : *We are popped out !*

J'aime assez, mais je ne m'explique pas cette invasion du calembour dans tous les domaines : grèves, réclames commerciales, contestations en tous genres. On devait protester comme ça vers la fin de la construction de la tour de Babel !

Ce genre de cris, en effet, n'explique rien, ne demande rien. Ce sont de purs cris. Comme des cris de bébés, qui peuvent signifier n'importe quoi, de la détresse mortelle à l'agacement épidermique. L'humanité est un bébé gardé et menacé par la technique. Notre technique nous effraie et nous dépasse. Nous ne nous comprenons plus. Pascal était effrayé par le silence éternel des espaces infinis. Mais il concluait son effroi en disant : l'espace me comprend, mais, moi, je comprends l'espace.

Nous ne comprenons plus notre technique. Elle se développe selon ses lois, qui sont les lois des grosses têtes. Le fameux « *supplément d'âme* » que réclamait Bergson n'a pas été fourni. L'homme ne s'est pas « livré la marchandise ». Seul, Jean-Paul II (je le prends comme la clé et le symbole de la Foi) promène sur notre désarroi l'énorme certitude. L'énorme certitude qui dit, depuis la minute zéro de l'Incarnation : « N'ayez pas peur ! C'est moi ! Moi, Jésus, le Fils de l'homme. Toute votre machination est déjà arrivée. Il vous reste à me croire. Il vous reste à croire que Dieu vous aime. »

* * *

Départ pour Montréal, communication devant le Conseil supérieur de l'éducation. Expérience décourageante. C'est Babel et compagnie. Lise Bissonnette, du *Devoir*, est au-dessous de tout. Sentimentale, féministe et confuse. Elle n'avait d'ailleurs pas lu les documents que nous avons reçus ; elle le dit elle-même. C'est un moulin à paroles. La représentante de la Centrale des enseignants du Québec est ce qu'on pouvait attendre. Elle récite sa leçon féminéo-marxiste. Le président du Mouvement laïc est incroyablement inculte. Pour lui, la Bible est « dépassée » et irrecevable en nos temps scientifiques. La plupart des interventions des membres du Conseil supérieur de l'éducation sont confuses. À part quelques ténors, les autres ne sont que des figurants, sauf les anglophones. Ces derniers, on voit bien qu'ils jouent dans les ligues majeures ; ils appartiennent à une vieille tradition, qu'ils n'ont pas rompue, comme des enfants qui éventrent un jouet. Ils ne se sont pas aliénés d'eux-mêmes, comme nous avons fait.

Guy Brouillet a été excellent. Superbe communication, où il a dû mettre des dizaines d'heures, sans doute. De plus, il est un excellent *debater* parce qu'il ne s'émeut pas et qu'il est tenace.

* * *

Incroyable article de Lysiane Gagnon dans *La Presse* du 29 novembre. Elle prend position contre la vasectomie hâtive. La raison ? Cette pratique *redonne* au mâle le contrôle de la situation. C'est tout. Elle aborde la question du point de vue féministe, sans aucune référence à des valeurs qui transcendent la division sexuelle. Lysiane Gagnon, Lise Bissonnette, la représentante de la Centrale des enseignants du Québec au colloque de l'autre jour : même rejet des valeurs. Par contre, ces mêmes personnes se scandalisent du taux élevé de suicides chez les jeunes. Ô Babel ! A quoi bon essayer d'étayer la tour croulante ! Il faut qu'elle s'écroule, il faut qu'elle tombe. Le drame, c'est que la prochaine tour, la prochaine civilisation, ne sera pas « blanche ».

* * *

Extraordinaire entrevue, à Radio-Canada, de ce jeune homme qui vient d'être exécuté en Californie, je pense. L'entrevue a été tournée il y a 10 ou 15 jours.

Le jeune homme se déclare innocent ou, en tout cas, non coupable du meurtre dont on l'accuse. Il est très calme, gras, sans doute bouffi par l'inaction. Il n'est ni sympathique ni antipathique. Il est cool. C'est son métier de se déclarer innocent. Il n'a rien à perdre, c'est le cas de le dire. Mon malaise, en dehors de ma position sur la peine de mort, c'est que j'ignore totalement s'il est coupable ou non. Et les questions de l'interviewer ne permettent pas de se faire une idée, si même il est possible de s'en faire une.

Est-ce le fait de mon propre âge ? Toujours est-il que je trouve que les jeunes sont jeunes plus longtemps qu'auparavant. À cause des protéines et de la vie douce, ils sont gros et grands, mais on dirait que l'âme n'a pas suivi, qu'elle ne remplit pas la cabine. À les écouter, parfois, il me semble entendre un grelot. Ou encore, ils me font penser à ces jouets de celluloïd avec une bille dedans qui cogne sur les parois. Mais qui étais-je, à 18 ans, hormis le fait que j'étais malade à tous égards ?

Extraordinaire article dans *The New Republic*. Pour une fois, je comprends (?) ce qu'il faut bien appeler l'économie mondiale. Je m'étais souvent demandé : Qu'est-ce qui empêcherait une « sanation » mondiale de tous les débiteurs ? On efface tout et on repart à zéro. Je trouvais l'idée trop simple pour mériter d'être formulée extérieurement. Or, je lis en tous mots ceci : « *What if all the debtor countries got together and repudiated their debits collectively ?* » Il semble que certains pays commencent à songer à quelque chose dans cette direction.

Il arrive ceci que l'endettement des pays pauvres, depuis la crise du pétrole surtout, atteint des proportions telles que le Fonds monétaire international refuse de leur prêter même les sommes suffisantes pour payer les intérêts de leurs dettes. L'Organisation des pays exportateurs de pétrole (OPEP) a syphonné des milliards de dollars, et, comme les pays producteurs de pétrole ne pouvaient même pas dépenser leurs nouveaux dollars, ils prêtaient à l'Occident, à court ou à moyen terme. L'Occident, à son tour, prêtait, mais à long terme, aux pays pauvres pour qu'ils puissent acheter du pétrole cher. L'OPEP exige maintenant le remboursement de ses prêts, en *cash*, et les grosses banques ne peuvent plus mettre la main sur les dollars qu'elles ont prêtés aux pays pauvres. De la sorte, il arrive que les

pays riches ont effectué le plus grand transfert d'argent de l'histoire vers les pays pauvres. Ils ont fait ça non par vertu, mais par intérêt, mais le fait est là.

Sérieuses défaites, hier, pour le Parti québécois dans deux élections partielles. Le PQ affirme quand même qu'il s'agit d'une victoire morale ! Qui pense-t-il donc convaincre ? Mieux vaudrait se taire et combien mieux reconnaître le *fait*. Dire la vérité ne vient pas à l'esprit des politiciens. On est loin de la franchise de Churchill promettant sang, sueur et larmes. Ce qui lui donnait, plus tard, l'autorité pour dire : « *Français, c'est moi, Churchill, qui vous parle ...* »

* * *

Chaque vendredi après-midi, la maison se vide à 80% (114 pensionnaires). Quelle énorme dépense d'argent et de soins ! Les pensionnaires le veulent ainsi et tout autant les parents. Dans mon temps, on partait pour deux ans en ligne... Était-ce mieux ? Pire ? Égal ? Mon idée, c'est que c'est pire maintenant. Les jeunes n'apprennent *rien* dans ce régime. Ils n'apprennent surtout pas à *désirer*. La chose la plus rare, en période de décadence, c'est un homme de désir. On ne fabrique plus aucun *désir*. *Ni* par rapport au sexe, ni par rapport aux jouets, ni par rapport à l'attente. La simple et constructive attente. Le Messie, il s'est fait attendre : « *Depuis plus de 4000 ans, nous le promettaient les prophètes...* » Oh ! le naïf 4000 ans ! C'est la cosmogonie selon Buffon ! On l'attend encore, le Messie. Pour la raison qu'il est sous nos yeux. Dans notre cœur même !

* * *

Isabelita Perón (quel beau prénom, quand même !) rentre pour conduire l'opposition péroniste. Dieu ! que les politiciens aiment leur peuple. Chassée du pouvoir il y a quelques années et notamment pour cause de corruption, la voilà qui revient.

* * *

J'ai lu, quelque part, que les États totalitaires, en plus d'enlever à leurs sujets toute leur liberté, leur enlève encore leur temps, qui est la substance de nos vies.

Je pense aux queues qu'il faut faire, dans ces Pays (et déjà, dans les nôtres), pour, simplement, obtenir un service payé. Exemple : l'autobus.

* * *

Pauvreté

1) Une famille de quatre personnes doit pouvoir compter sur des revenus *nets* de 20 385\$ pour être au-dessus du seuil de la pauvreté au Canada (Comité sénatorial, dans *Le Devoir*, 27 janvier 1984).

2) « *Governments official poverty line for a family of four : 9 862\$.* » (*Time*, 30 janvier 1984)

Si l'on ramène en dollars canadiens, on a $\pm 12\,000\$$. Il reste que la pauvreté au Canada et aux USA n'est pas définie de la même façon. Un écart de 40% !

* * *

Célébration du Jeudi-Saint

Pénible. Une célébration organisée par des sœurs en recyclage. Je suis incapable d'entrer dans ce genre de cérémonie. D'abord, ça ne commence pas à l'heure indiquée. L'heure est annoncée depuis plusieurs jours. Elles n'ont pas l'excuse de l'urgence et de l'improvisation. Mais ça commence en retard par une « classe de chant ». On est condamné aux classes de chant, parce qu'on change de chanson chaque semaine. On est dans la piété de consommation. Piété de consommation et fraternité de valium. Liturgie humide et flottante. On ne sait jamais à quoi s'attendre. On ne sait jamais s'il y aura 3 couplets ou 40 000. De toute façon, on ne connaît pas les mélodies, à moins d'être un spécialiste. D'ailleurs, pour les concepts qui sont exprimés, aussi bien tout ignorer : l'air et la chanson. Aucun respect des « captifs » ; aucun recours aux trésors du passé, dont les airs et les

concepts ont résisté autrement plus longtemps que ne feront les chansons de celluloid qu'on nous impose au nom de Vatican II.

* * *

La biotechnique, pour l'heure, ne fait que toucher aux instruments ; elle pianote. Viendront bientôt les grandes et terribles symphonies... (sur une idée de Jung).

* * *

Lu dans *Harpers* : « *On a plus écrit sur la bataille de la Marne que sur la guerre au Viêt-nam.* » Raison : la bataille de la Marne pouvait encore se comprendre. L'époque contemporaine nous déborde comme une débâcle.

L'Histoire est sortie de son lit, comme une rivière au printemps. Le pire est à venir, mais le meilleur s'annonce. L'Esprit plane au-dessus du chaos. Nous sommes avant une re-crédation. Mais nous vivons le chaos. « *Viens, Esprit créateur !* » *Veni, creator spiritus.* J'envoie d'ailleurs cette prière à X en lui disant : « Apprends-la par cœur, en latin et en français. » La prière fera son œuvre de toute façon, puisque je la récite pour lui, pour moi, pour tous. On n'est pas libre pour soi seul ; on n'est pas catholique pour soi seul.

* * *

Titre d'une revue de cinéma : *Ciné narrable*. Slogan du symposium de Baie Saint-Paul : *On s'ympose*.

La décomposition de la langue ; un bien commun livré à la pâture ; que chacun broute la largeur de sa bêtise.

* * *

L'égalité

Puisqu'il est dur d'atteindre l'excellence, tous sont réduits à l'égalité. Égalitarisme : refuge glorifié devant la tension. Puisque Vélasquez est inégalable, faisons tous du coloriage.

* * *

La pédagogie n'est pas au-dessus des savoirs constitués, des savoirs décisifs. Pour enseigner la physique, il faut : a) connaître la physique ; b) être pédagogue. Jamais l'inverse.

* * *

Jamais l'information ne libérera du devoir de choisir.

* * *

Les chefs

La rage égalitariste entraîne la conséquence que seuls les affamés de pouvoir accepteront d'avaler les couleuvres de l'inquisition généralisée que les media les obligent à mettre à leur menu. Au terme de cette épreuve, le chef a davantage le goût de se venger que celui de servir.

* * *

Les journaux nous rapportent que l'on vient d'exécuter Robert Lee Willie, sur la chaise électrique. L'exécution a eu lieu en présence du père et de la mère de la victime. Après l'exécution, le père a déclaré aux journalistes : « Je regrette que la mort par électrocution soit aussi facile et que Willie n'ait pas autant souffert que ma fille. »

Le Supérieur de la communauté locale sort de retraite. Hier, il présidait le chapelet, comme d'habitude. Avec la différence qu'il dit maintenant : « *Je te salue, Marie* » au lieu de : « *Je vous salue, Marie* ». Il vient de s'accrocher à la dernière nouveauté. Il a 65 ans. Il ne nous a pas consultés là-dessus. La nouvelle version porte aussi : « ... *et Jésus, ton enfant, est béni.* »

L'ancienne version portait : « ... *et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni.* » La version latine, depuis plusieurs siècles, portait : *fructus ventris*. À l'ère de la porno, je suppose qu'on n'a plus le droit de dire : ventre ou entrailles. On dit : ton enfant, ce qui ne veut rien dire. J'ai 58 ans et je suis l'enfant de ma mère. Mais si je suis son enfant, c'est que j'ai été le fruit de son ventre.

Je voudrais bien que l'on me démontre ce que l'on gagne à jouer avec ces très vieux et très précieux instruments de notre misère, de notre consolation, de notre piété même. Qu'est-ce que l'on gagne ?

On reconstitue, pierre par pierre, à coup de millions de dollars, de vieilles maisons ; on vend, aux enchères, à coup de millions, un vieux stradivarius, et on s'amuse avec nos vieux lieux de prière. Bande d'excités ! Bande de corsaires ! Bande de barbares glorifiés par la mode et la facilité ! Godard lui-même a pris soin d'intituler son film : *Je vous salue Marie*. Et, contrairement au pape, j'ai vu le film.

29 septembre 78

Ce matin, à l'office, nous apprenons la mort du pape Jean-Paul I. Au déjeuner, réflexions attendues et banales devant un événement aussi surprenant. Il n'y a rien à dire devant la mort, mais on en parle quand même. Le silence serait tellement plus digne. Un Frère se promenait avec son radio-transistor durant l'office et au déjeuner pour entendre ce qu'il savait déjà. Une fois le bulletin officiel connu, il

n'y a plus rien à apprendre. Ce qu'il faut maintenant, c'est intérioriser l'événement, le faire sien, ce qui ne se fait pas en groupe.

* * *

Frère X est mort hier. On s'entendait bien ensemble. Mais depuis cinq ou six ans, nous étions séparés par le Parti québécois. A la clôture de la retraite, l'été dernier, j'ai voulu que l'on chantât le *Regarde avec amour sur les bords du grand fleuve*. J'avais pris la peine de faire écrire, en grosses lettres : « *et sois, de ce pays...* » au lieu de « *et sois, du Canada, Notre-Dame, ô Marie* », afin de gommer les options politiques. Or, Frère X, qui avait une forte et belle voix, a chanté avec force : « *et sois, de ce Québec...* » En pleine chapelle, en pleine retraite.

* * *

Dans un livre écrit par un Juif : *Spain, the Jews and Franco*, on apprend que l'Espagne a accueilli (donc sauvé) des milliers de Juifs durant la guerre 39-45. L'Espagne sortait d'une guerre civile de trois ans ; elle était dévastée, pauvre ; le chômage était élevé, etc. Et elle a fait ça. Des pays plus riches, plus « démocratiques », plus « à gauche », n'ont pas levé le petit doigt.

* * *

Dans le jargon pédagogique, les mots se déplacent par groupes, comme les oies. Trouvez le jars et vous êtes sûr de voir apparaître deux ou trois oies. Ce qui m'amuse énormément dans ce que je viens d'écrire, c'est que, vérifiant l'orthographe de jars, dans le dictionnaire, je trouve ceci, que j'ignorais : « cri du jars : le jars jargonne. »

- Analyse : analyse sérieuse des besoins
- Enquête : enquête conduite de façon scientifique
- Besoins : besoins quantitatifs et qualitatifs du système scolaire
- Enseignement : enseignement de qualité
- Participation : assurer la plus grande participation possible du milieu
- Politique : une politique axée sur les besoins du milieu

- Responsabilité : les responsabilités incombent aux commissions scolaires
- Démarche : la recherche de l'individualisation passe de plus en plus par son apprentissage qui se sert d'une démarche technologique fondée sur la psychologie du comportement
- Administration : rationnelle

* * *

Statistiques

- Au 31 décembre 1980, il y avait 6 677 Frères Maristes dans le monde.
- Au 31 décembre 1979, il y avait 6 737 Frères Maristes.

On ne risque guère de se tromper en disant qu'au 31 décembre 1981, il y en aura 6 600 (vérification faite : 6 549, au 13 mars 1983). En 1964, nous étions très près de 10 000. À ce train, combien serons-nous en l'an 2000 ? Je dirais : quelque part entre 3000 et 4000. Douze plus l'Esprit, cela a changé le monde.

* * *

Je reçois, le 17, une lettre datée du 10 et estampillée du 12, venant de Montréal. Ce n'est pas un cas extrême, mais c'est symptomatique du « progrès ». En 1940, une lettre partant de Métabetchouan coûtait 0,03\$ et elle atteignait Montréal le lendemain, par le train.

* * *

Hier soir, à l'émission *Michel Jasmin*, l'écrivain Victor Lévy Beaulieu était un des invités. Il vient de remporter je ne sais plus quel prix littéraire. Il se présente habillé comme la chienne à Jacques. Le prix est de 5000\$. On méprise la société, mais on accepte son fric.

Ce soir, la brochette habituelle d'invités disparates. Une actrice, une chanteuse, un musicien rock et l'ancien ministre Forget, perdu là-dedans. Société sans critères, vache crevée.

* * *

Au bulletin de nouvelles, on annonce un autre « livre » gouvernemental. Le titre : *C'est souverainement le temps*. Encore un jeu de mots. On fait joujou avec l'indépendance, mais on n'en veut pas.

* * *

Dans *Le Devoir* d'hier, une pleine page publicitaire, payée par la Société Saint-Jean-Baptiste, donnant la liste des députés libéraux à Ottawa sous le titre en très gros caractères : « Ce sont des traîtres ». Le tout, assorti d'une menace : « ... à considérer comme tels. Demain, tu leur feras payer leur trahison. »

Je sais bien qu'il y a quelques charognes dans cette liste. J'en connais personnellement. Je suis bien sûr qu'il y a quelques charognes aussi de l'autre bord !

Le texte est très dur. Le mot *traître* est écrit en lettres de 3/4 de pouce de haut. J'ai tout de suite envoyé un bref billet de protestation au *Devoir*, par lettre enregistrée. Mais je ne suis pas sûr qu'il sortira. En laissant passer ça, *Le Devoir* a fait une belle gaffe !

Eh ! mais ! souvenons-nous que René Lévesque a montré le chemin quand il a parlé de « banditisme » pour décrire le résultat des dernières négociations avec le gouvernement fédéral.

* * *

Des militants du Parti québécois commencent à démissionner. René Lévesque lancera bientôt un référendum chez les 300 000 membres du Parti. Tout se passe comme s'il y avait un gouvernement de tous les Québécois et un Parti québécois. Le gouvernement a fait un référendum auprès des Québécois et il l'a perdu. Le Parti, lui, n'accepte pas ce verdict. Il se définit - se perçoit - comme un corps étranger. Cela peut-il ne pas déboucher sur la violence ?

Le Parti se définit comme la conscience, la locomotive ; le gouvernement, lui, est bien obligé de traîner le reste des wagons. On risque de se retrouver tirés dans deux directions. C'est là que la violence risque de se produire. Ou l'aliénation du Parti. Mais les « aliénés », justement, sont dangereux.

Aristote savait, par mode d'évidence, que l'égalité n'existe qu'en fonction de la *quantité*. Seule la quantité engendre l'égal ou l'inégal. Il ne viendrait pas à l'esprit d'un homme sain de dire que deux pommes sont égales. À plus forte raison, qu'une pomme égale une poire. Enfants, d'ailleurs, on nous mettait en garde contre la tentation d'additionner les pommes et les oranges, dans nos pauvres exercices de mathématique élémentaire.

Deux triangles peuvent être égaux et encore, seulement en géométrie raisonnée. Dans la nature, sur un tableau noir, sur une feuille d'écolier, il n'est même pas possible de dessiner deux triangles égaux. Et je choisis la plus petite surface possible.

En dehors de la quantité abstraite, il n'y a plus d'égalité. Apparaissent tout de suite le semblable et le dissemblable ; le haut et le bas ; le supérieur et l'inférieur ; le chaud et le froid ; le sec et l'humide ; le bon et le mauvais ; le gauche et le droit ; etc. -2 est le contraire de +2. Mais quel est le contraire de chien ? Ou le contraire d'un homme ? Ou le contraire d'un cloporte ? J'entends un barbare qui dit : le chat est le contraire du chien... Et la femme est le contraire de l'homme, je suppose...

La femme n'est ni le contraire ni l'égale de l'homme. Complément de l'homme serait juste, si ce mot était encore recevable. Et l'homme aussi est le complément de la femme. En vérité, le mâle et la femelle sont une épreuve réciproque, sinon un châtiment. Il n'en sera pas ainsi de l'autre côté de la réalité. *Sicut angeli Dei eritis*.

Saint-Simon parle de la nappe de communion. Je n'avais plus pensé à ça depuis quand ? Vingt, vingt-cinq ans. Encore une de ces pratiques bien disparues.

Ce n'est pas que je la regrette si peu que ce soit. Je note simplement ce signe parmi tant d'autres de la transformation culturelle survenue de mon vivant.

On ne communiait pas debout ; on communiait à genoux. On ne communiait pas dans la main ; on tenait la nappe. Et encore, un enfant de choeur tenait une patène sous le menton des fidèles.

* * *

Sur-représenté

La Conférence religieuse canadienne (CRC) est un organisme qui regroupe tou(te)s les supérieur(e)s Provinciaux(ciales) des Pères, Frères, Soeurs (ou l'inverse) du Canada.

Je suis forcément membre de ladite CRC. Je suis même membre du conseil d'administration de la succursale québécoise.

La CRC vient d'accorder une bénissure *urbite et orbite* à la récente déclaration de l'épiscopat canadien sur la situation économique.

La CRC n'est aucunement habilitée à parler en mon nom.

Je publie cette brève mise au point dans *Le Devoir* du 18 mars 1983. Ne serait-ce que pour signifier la vanité des appuis (ou des critiques) *collectifs*. Tout le monde se prononce au nom de tout le monde. Seule une *personne* peut parler au nom de l'homme.

* * *

Les maladies dites « mentales » sont terribles, car elles peuvent être niées par ceux qui en sont victimes, ce qui n'est pas le cas des autres maladies. Pourtant, les maladies « mentales » sont des maladies *physiques*. Un esprit ne peut pas être malade. Il peut être ignorant, mal informé, etc., mais il ne peut pas être malade. Un esprit peut être faux (c'est même la règle), mais cela n'est pas une maladie « mentale ». C'est autre chose.

On est impuissant devant le cancer. On l'est autrement plus devant la paranoïa ou la schizophrénie...

Jünger écrit : « *Le caractère prophétique de certaines paroles résulte de ce que la réflexion plonge jusqu'à une couche de vérités qui demeurent telles bien au-delà de l'heure présente. Elles ne cessent de se manifester à nouveau dans les vicissitudes des temps. Quant à la pure prévision d'événements, elle relève plutôt de la conscience du naïf et de l'enfant, et aussi de l'égarement d'esprit.* » Le plus terrible, dans ce genre de maladie, c'est que le malade, dans son délire, dit des choses vraies et parfois prophétiques. Délirer signifie : sortir du sillon. Les « normaux » restent dans le sillon ; l'aiguille de l'esprit sur le sillon du disque, du destin ; le fou « saute » des tours.

Claudel note, citant Aristote, que six, ce n'est pas deux fois trois, mais une fois six. Quand on ne maîtrise pas une remarque aussi élémentaire, on s'émeut à propos de la bombe atomique (120 000 morts) et on parle casuellement de la mort de son père (une fois un mort). Deux millions de morts, c'est deux millions de fois une mort. Si ce raisonnement vous scandalise, vous m'en parlerez la veille de votre mort à vous. Je serais fort étonné qu'à ce moment-là, vous preniez beaucoup de souci : 1) pour les 200 000 personnes qui meurent chaque jour ; 2) pour le dernier accident d'auto qui aura fait deux morts ; 3) pour tel de vos amis qui a des problèmes d'estomac ou de travail professionnel. La mort, la sienne, est le seul moment de vérité, celui qui évacue tout alibi, toute prétention.

Se dire, c'est tout dire (journal) (1989)

5

FOI

*Bas français
(au sens où l'on dit : bas latin)*

[Retour à la table des matières](#)

Lu aujourd'hui, durant la messe, le passage de la profession d'amour de saint Pierre. Dans les questions posées par Jésus, le texte latin porte *diligis* deux fois et *amas*, une fois. Pierre répond trois fois : *tu scis quia amo te*. La version de *Prions en Église* porte ceci : « *Je t'aime bien, tu sais.* » Or, « je t'aime bien » est moins fort, en français, que « je t'aime ». Mais les néo-chrétiens ignorent ces nuances linguistiques.

* * *

La pauvreté dans l'Évangile, c'est bien autre chose que ce que l'on pense quand on ne pense pas. Ou que ce que l'on dit quand on répète. Il y a des pauvres qui le sont parce qu'ils n'ont pas cessé de s'appauvrir. Par refus. À la limite, la pauvreté, c'est l'enfer : avoir refusé Dieu.

Enchaîné à soi-même, serrant soi-même ses chaînes autour de ses jambes, de ses bras, de son cœur, on se retrouve étranglé, immobile, seul au fond de soi. C'est alors que l'on demande une goutte d'eau, comme le mauvais riche au pauvre Lazare. Et la goutte d'eau ne tombe pas. Des cataractes étaient tombées, sans même mouiller le mauvais riche. Aussi bien, Abraham répond : « *Vous avez Moïse et les prophètes. Vous envoyer, en plus, un ressuscité, ne changerait rien.* »

* * *

Les Saints-Innocents

L'Église aujourd'hui nous propose le texte si beau, si sonore, que j'aimais déjà à 14 ans :

Vos in Rama audia est

Ploratus et ululatus multus :

Rachel plorans filios suos

Et noluit consolari, quia non habuit. (Mt 2,18)

Noluit consolari : « Elle ne voulait pas être consolée. » Quand on est bien malheureux, bien bas, bien atteint, nul ne peut nous rejoindre là où l'on est. Même pas « le mépris des imbéciles », comme dit Bernanos.

« Quand Auguste eut appris qu'entre les enfants qu'Hérode avait fait mourir, au-dessous de l'âge de deux ans, était son propre fils, il dit qu'il était meilleur d'être le pourceau d'Hérode, que son fils. » (Pascal, *Pensées*)

* * *

« Si la foi ne m'aidait pas à vivre, à vivre heureux, je ne croirais pas. » (J. Leclerc) Pas si vite !

Que la foi m'aide à vivre, cela est clair. Qu'elle m'aide à vivre heureux, c'est une autre histoire. Qu'est-ce que vivre heureux ? Ça me paraît gnangnan, l'idée de vivre heureux. Il faut laisser ça aux chats.

* * *

Le futur est une embuscade. L'avenir sera une surprise joyeuse.

* * *

Comme c'est souvent le cas dans ce pays, le ciel, ce soir, était d'une clarté absolue. On aurait envie de dire « clouté d'étoiles », si cette image n'était pas archi-usée. Je me disais :

S'il y a des êtres vivants quelque part « là-haut » (quelque part « tout autour »), ou bien ils sont intelligents ou bien ils sont animaux. S'ils sont intelligents, ils ne peuvent pas ne pas se poser, à notre sujet, les questions que nous nous posons à leur sujet. Par exemple :

- a) Sont-ils plus « avancés » que nous ?
- b) Sont-ils aussi méchants que nous ?
- c) Quelles sont leurs relations avec Dieu ?
- d) Quelle organisation « politique » ont-ils ?

La science-fiction explore depuis longtemps dans cette direction, sans parler des bandes dessinées. On n'est guère sorti du « modèle » terrestre : guerre, sexe, jeu du pouvoir.

La seule réflexion organisée et sérieuse à ce sujet, c'est la « théologie des anges ». Or, les anges sont :

- intelligents ;
- reliés à Dieu ;
- hiérarchisés ;
- « sauvés » ou « perdus » (les démons).

Il n'est pratiquement pas possible d'imaginer des êtres intelligents et qui nous seraient inférieurs. Des espèces de « légumes cosmiques » ! Donc, s'il y a des vivants « en dehors » de notre planète, ils sont plus malins que nous. Mais, alors, pourquoi n'ont-ils pas réussi à nous signifier leur existence ? Nous tentons, nous, de sortir d'ici. Et nous sommes assez avancés (je pense aux sondes américaines). Ils nous observent peut-être en souriant.

Les formes que la vie peut prendre sont infinies. Nous ne connaissons même pas toutes celles qui existent sur la terre. Dès lors, on peut s'attendre à n'importe quoi à ce sujet. Mais l'intelligence n'a qu'une forme connue de nous. Dans la théologie, les anges sont réputés plus intelligents que nous, mais leur intelligence est

compatible avec la nôtre (au sens où l'on parle de systèmes compatibles en informatique). Si donc il y a des intelligences entre nous et les anges (ou au-dessus des anges), elles doivent être compatibles avec nous.

Si l'on ajoute à tous ces si les affirmations de la foi touchant l'Incarnation, la Vierge Marie, reine des anges, on est embarqué pour un bon bout de temps.

* * *

Problématique de Vatican II

Déplacement de l'accent *sur* le message évangélique *vers* le destinataire. Risque de l'opération : tomber dans un humanisme bêlant. La Foi interpelle l'homme et non l'inverse. Le discours chrétien est de plus en plus minoritaire ; ce n'est pas une raison pour le rendre minimaliste.

* * *

Quand on prie, non seulement on prie, mais il nous est donné de prier.

* * *

Prière

Prier Dieu, Marie, les saints, c'est une opération mystérieuse et étonnante. Supposons que je récite le *Notre Père* ou l'*Ave Maria* en marchant dans la prairie. Que se passe-t-il ? Deux possibilités :

a) Dieu n'existe pas et, alors, prier est un exercice qui peut être utile comme n'importe quelle technique d'hygiène mentale ou de « méditation transcendantale ».

b) Dieu existe et, alors, par définition, il m'entend. Il a connaissance de ma prière, de mon recours, du fait que je me tourne vers lui.

La question d'être exaucé est une tout autre question. Car, alors, ma liberté est en cause, d'une part ; d'autre part, je prie dans le temps et Dieu m'entend dans l'éternité.

* * *

Extraordinaire appel du pape à l'Europe et avec un ton qu'on n'avait pas entendu depuis longtemps : « Moi, *Jean-Paul, slave parmi les Latins ; moi, successeur de Pierre ; moi, pasteur de l'Église universelle (..)* je lance vers toi un cri plein d'amour : *retrouve-toi toi-même.* » (*Documentation catholique*, 5 décembre 1982, no 1841)

* * *

Pentecôte

Je récite lentement la *Séquence* et le *Veni, Creator*. Autant de mots, autant de concepts. Forte époque où l'on composait de si fortes prières, si denses, si réalistes, si vigoureuses. Et aussi, pieuses et savantes. Voilà : c'était des prières savantes, je veux dire débordantes de doctrine et pourtant chaleureuses. Autre chose que le « braillage » actuel et les petites excitations charismateuses.

* * *

On n'a pas un mot *écrit* par Jésus, par Marie, par Joseph. Il me vient cette idée tellement énorme que j'hésite à l'écrire. Imaginons que nous tenons le Journal de Joseph. Je monte d'un cran : le Journal de Marie. Je monte d'un cran : le Journal de Jésus.

L'idée est insoutenable. Pourquoi ? Dans le cas de Jésus, on aurait, on risquerait d'avoir deux doctrines : l'Évangile et sa genèse, son écho, son ombre. D'ailleurs, on sait tout ce qu'on a besoin de savoir. Jésus a écrit, et continue de le faire, dans les cœurs. Il en a les moyens.

On en sait beaucoup sur ses pensées. Par exemple : « ... *car il savait lui, ce qu'il y a dans le cœur de l'homme* ». C'est de Jean, à propos de ceux qui croyaient en Jésus à cause de ses miracles.

Quand même, j'aimerais savoir ce qu'il pensait, monté sur son ânesse, le jour des rameaux ! Mon idée est stupide : Jésus ne pensait pas deux ou trois choses complémentaires ou contradictoires. Il se nourrissait d'une seule nourriture : la volonté de son Père.

Quant à Marie et Joseph, ils avaient atteint un degré d'unité, de simplicité, qui rend l'écriture impossible parce que sans objet. Quand on écrit, on se dédouble forcément. On s'arrête, au sens où l'on dit que le policier arrête quelqu'un et lui demande ses papiers. (Le jeu de mots était inévitable !)

* * *

On est hypocrite ou illusionné si l'on se présente aux autres comme sauvé, et leur disant, implicitement, qu'on va les aider. On est véridique si l'on se présente comme perdu, mais plein d'espoir dans Jésus Sauveur. Que de « sauveurs » ne sont que des excités et qui, souvent, font partie du problème qu'ils s'offrent à résoudre. Ils me font penser à cette histoire : on demandait à un paysan pourquoi il ne se débarrassait pas de son vieux cheval. Il répondait : « Il est bien utile pour rentrer le foin qu'il mange. » Que d'animateurs dominicaux qui ne sont rien d'autre que ce vieux cheval. En plus, ils nous bouffent tout le foin de silence qu'on espérait, comme si se tenir ensemble, en silence, n'était pas déjà un banquet immérité.

* * *

De la Toussaint de jadis, il ne reste plus guère que le souvenir. Cette gravité aux portes de l'hiver ; la lecture de *l'Apocalypse* et du hautain règlement de comptes qui nettoie l'Histoire, comme le matin gomme un cauchemar. À l'Évangile, proclamation du paradoxe octane des *Béatitudes*, jonction des morts et des glorifiés, sous la vigilance frileuse des vivants.

* * *

« Être chrétien ne consiste pas à se promener avec un sourire stupide et à chanter des alléluias en s'accompagnant d'une guitare. » (Zeffirelli)

* * *

« L'Église ne s'est pas opposée au mépris de la vieillesse et à l'adulation de la jeunesse, de crainte de perdre les jeunes et de compromettre ainsi l'avenir : comme si son avenir résidait dans la jeunesse ! (...) Elle a essayé d'une manière bien terrestre d'être jeune avec les jeunes. » (Bonhoeffer, Éthique)

* * *

On est en train de nous faire accroire que prier est une technique, un métier. C'est du charriage.

Prier est une chose simple. Simple, mais difficile. Difficile n'est pas synonyme de compliqué. La conscience des médiocres est compliquée. L'Évangile est simple. L'Évangile est difficile, mais simple. Il n'est pas compliqué.

* * *

Retraite communautaire

D'aucuns, ce qu'ils aiment, ce n'est pas tant de prier que de faire prier les autres. L'impérialisme glorifié des âmes tordues. En fait, on n'a pas récité l'office une seule fois, tel qu'il est constitué par l'Église elle-même. On rapaillait des bouts de psaumes un peu partout. Même chose pour la messe. Et on placote tout le temps. La moitié du temps promis pour le silence, on le pirate pour annoncer que l'on fera bientôt silence.

Louanges mariales : on invente des litanies sans racines, sans autorité, sans génie, et on ne songe même pas à réciter les litanies laurétanes, qui datent de plusieurs siècles, qui furent longtemps une de nos dévotions et qui contiennent plus de science théologique et plus de poésie que les périssables improvisations que l'on nous impose sans nous consulter le moins du monde. Les belles âmes nous

colonisent au nom d'un charisme qui leur a poussé la veille, comme un champignon.

Pas une seconde de grégorien. Or, il y avait là une centaine de Frères, dont le plus jeune pouvait avoir 50 ans : une race d'hommes qui ont été formés dans et par le grégorien et à qui on impose des chansonnettes inconnues, plates, et qu'on doit apprendre séance tenante. Ce qui devait être un exercice de piété devient une pratique de chant.

* * *

Même dans les pays très pauvres et à démographie galopante, le pape rappelle l'opposition de l'Église à l'avortement, à la stérilisation et au contrôle artificiel des naissances. Il ne saurait être question de distraction ou d'ignorance de sa part. Pour l'heure, on ne comprend pas toujours l'obstination de l'Église. L'Histoire, peut-être pas si lointaine, nous éclairera sur le bien-fondé de son choix. « Choisis la vie. » (Deut 30,19)

* * *

On nous dit parfois : « Si l'Eucharistie n'est pas pour vous une fête, aussi bien vous abstenir d'y aller. » Tout doux ! Il n'est pas vrai que l'on puisse régulièrement assister à l'Eucharistie comme à une fête. Les Philippe de Néri ne courent ni les rues ni les cloîtres. Quelques-uns de ceux qui y vont comme à une fête, et que je connais, sont plutôt des illuminés que des chrétiens solides.

* * *

Juillet 1980

Dans dix ans, les Frères de ma communauté auront, en moyenne, 70 ans. Il n'est pas sûr que nous serons assez nombreux pour prendre soin les uns des autres. Je pensais à cela, ce soir, durant la messe.

* * *

10 octobre 1980

On me rappelle encore (par exemple, samedi dernier) la petite passe d'armes que j'avais eue avec le Père Tillard en 1966 ! Je crois que cela avait soulagé pas mal de personnes (elles étaient 6000 religieuses), captives, comme toujours en ces circonstances, et sous la domination intellectuelle du « grand théologien », du grand spécialiste de Jésus-Christ. Une religieuse me reparle de cela, 14 ans après, avec une espèce de jubilation.

* * *

Tirée d'une brochure imprimée en Belgique, l'intention de prière suivante : « ... pour ceux qui souffrent d'une maladie, d'une infirmité, dont ils ne sont pas la cause. » Il y a là quelque chose d'odieux : 1) d'abord, un jugement implicite sur les malades. On pense aux Juifs devant l'aveugle-né : « *Qui a péché ? Lui ou ses parents ?* » 2) on écarte de sa prière ceux qui en auraient le plus besoin.

* * *

Les saints

« *De même qu'il n'y a pas un lieu sur la terre qui ne soit le lieu d'un recouplement d'une longitude et d'une latitude, de même il n'y a pas, dans la vie d'un chrétien (et de quiconque), un seul endroit de l'espace et une seule minute du temps où il ne soit l'objet, de la part des saints.. nos amis, d'une sollicitude spéciale.* » (Missi, #438)

* * *

Je crois avoir déjà lu dans la vie de sainte Thérèse qu'elle avait demandé un signe à Jésus, dans un moment de désolation, et que ce signe, elle crut le voir dans le fait que, ce jour-là, le prêtre lui donna deux hosties.

Depuis plusieurs jours, et davantage depuis hier soir, je suis très angoissé, et sachant d'ailleurs pourquoi. Je ne demande pas de signe à Jésus ; je n'ai pas cette simplicité. Il reste que je me suis approché pour communier dans des sentiments d'humilité et d'indignité vivement ressentis. Le prêtre m'a donné deux hosties. Je ne conclus rien. J'enregistre avec un peu d'émotion. Je ne doute pas de l'amour de Jésus. Je voudrais ne pas en faire un alibi, une facilité. Et si j'étais sur « l'assistance divine », comme on dit l'assistance sociale !

* * *

Sur les 124 mots de Marie, rapportés par l'Évangile, 89 sont pour l'action de grâce : le *Magnificat*.

* * *

Une oeuvre de miséricorde spirituelle : consoler les affligés. Mais le prophète est celui qui a mission d'affliger les consolés. (*To comfort the afflicted ; to afflict the comfortable.*)

* * *

L'Église et le socio-économique. Que je dise, une bonne fois, ma sourde irritation devant les confusions au sujet de la pauvreté ; devant l'absence de critique envers la pauvreté-bêtise. Exemple : tel qui serait *pauvre*, mais digne à la campagne, est *misérable* et humilié en ville. Mais c'est lui qui a *choisi* la ville, et pas pour des motifs « évangéliques ».

* * *

Rien à faire : on ne peut pas gagner sur la masse en perdant sur la personne. Si vos objectifs collectifs (peu importe la dimension de la collectivité en question) vous empêchent de prendre soin du plus petit, vous amènent à le sacrifier ou, pire, impliquent le sacrifice du petit, ils sont mauvais.

Le Christ avait des objectifs « collectifs ». Et il savait voir, aussi, l'obole de la veuve.

Je commence la conférence que je dois donner à Beauport le 3 avril. Thème : les religieux porteurs d'espérance.

Je suis rétif vis-à-vis de ce terme. Je ne veux pas qu'on mette n'importe quoi sous ce mot. Surtout pas l'optimisme glandulaire ou gnanngnan : « Allez, allez, ça ira mieux demain ! » Et si ça va pas mieux ? L'espérance n'est pas horizontale ; elle ne porte pas sur le futur, l'an prochain, le troisième âge. Elle est ancrée, tout de suite, dans l'avenir, dans les cieux : *sicut anchoram habemus...*

Fête de saint Joseph

Personnage numéro trois de l'Incarnation, si j'ose dresser une telle liste. L'Écriture ne rapporte aucune parole de lui. On n'a que la version angélique et onirique de ses dialogues. Comme, dans *La voix humaine* de Cocteau, on n'entend que la voix de la femme, tout en ayant l'impression d'entendre aussi la voix de l'homme, à l'autre bout du fil.

Je ne connais pas de texte un tant soit peu élaboré sur le drame qu'il a dû vivre quand il s'aperçut que Marie était enceinte. On peut imaginer son désarroi car :

a) il était juste, dit l'Écriture, c'est-à-dire homme de foi, vertueux, donc aucunement Soupçonneux, aucunement préparé à l'idée du mal, de la déloyauté ;

b) on peut imaginer aussi la profondeur de son amour pour Marie, la plus merveilleuse des jeunes filles.

Comment imaginer les quelque 30 ans dans l'intimité de Jésus. Jésus enfant, Jésus adolescent, Jésus jeune homme. On aimerait connaître quelques-uns des dialogues qu'il a eus avec son garçon. Comme je l'ai déjà noté, quelle mine on aurait si l'on tenait dans ses mains le Journal de Joseph. J'imagine quelque chose

comme ceci : « Pendant que nous nous reposions un peu, Jésus et moi, il me dit tout à coup : "Père, crois-tu dans la résurrection des morts ?" Je ne savais trop comment répondre. Je me suis souvenu d'un passage du *Livre où* il est écrit : "*Les âmes des justes sont dans la main de Dieu...*" (Sg 3, 1). Il n'a pas réagi. Après un bon moment de silence, il a dit : "Aimer quelqu'un, c'est lui dire : Toi, tu ne mourras pas. Et je sais que mon Père m'aime." Il nous avait parlé de son Père, il y a quelques années, le jour *où* Marie et moi l'avions retrouvé au Temple, après trois jours d'angoisse. Nous n'avions pas compris. De quel père parle-t-il ? Il m'appelle père et il parle de son Père. Il est clair qu'il ne s'agit pas de moi dans les deux cas. Cet enfant m'échappe. Pourtant, je ne sens aucun éloignement de sa part à mon endroit. Je le sens très proche, chaleureux, rassurant, pacifiant. Sa mère en sait plus que moi, sans doute. Nous ne sommes guère revenus, elle et moi, sur les circonstances mystérieuses de sa naissance. Nous sentons que nous sommes, tous les deux, enveloppés par quelque chose qui nous dépasse à tout jamais et que nous ne pouvons qu'adorer en silence. »

* * *

Jeudi-Saint

Institution de l'Eucharistie. Établissement de la reconnaissance. Je fais une heure d'adoration à la chapelle.

Dieu ! que je suis sec. Je discours intérieurement ; je raisonne. Je cause. Est-ce que je prie ? J'ai fait l'heure, gouverné simplement par l'idée : *Sic non potuistis una hora vigilare mecum ?* » (Mt 26,40)

* * *

Vendredi-Saint

Déjeuner en silence. On écoute une cassette sur le « problème du mal ». Ce n'est pas mon choix. Je n'aime pas les lectures enregistrées. Et surtout si elles sont « jouées », « dramatisées ». Il n'y a guère moyen non plus de savoir ce qu'en pensent les autres. Il suffit de tomber entre les pattes d'un maniaque de l'audio-visuel, comme c'est le cas cette année.

Soirée pascalle

On dira que je me braque sur les détails, les mesquineries. Qu'on en juge :

1) Plusieurs Frères ont bougonné parce que la cérémonie commençait à 19h30. Ils auraient souhaité 19h ou même 18h30. Raison : ce soir, il y a du hockey à la TV, à compter de 20h.

2) A l'échange de la paix, avant la communion, un Frère me dit : « R'garde l'heure ! » Sa mauvaise humeur n'est pas feinte.

3) Après la cérémonie, à 20h27 exactement, chacun regagne sa chambre ou la TV (le plus grand nombre).

Nous sommes le Samedi-Saint, à la Maison provinciale, et la moyenne d'âge est de 70 ans, donc de 50 ans de « vie religieuse ».

Pâques

Durant la matinée, je mets la dernière main à la brochure publicitaire : « Destinée ou recrutement ». Je dis : la dernière main, en ceci que le choix des photos, la conception du plan et de l'idée directrice sont arrêtés, de même que le texte des

légendes. Que cela soit, Jésus, un geste d'espérance dont je ne demande aucunement de connaître le résultat. Ça, tu sais que c'est vrai : c'est toi qui as construit cette attitude en moi.

* * *

Saint Matthias

Outre les Douze, plusieurs hommes avaient suivi Jésus tout au long de sa vie publique, de même que plusieurs femmes. Matthias en était un. Pour trouver un successeur à Judas, on a tiré son nom au sort. Les douze premiers furent appelés par leur nom ; lui, il fut désigné par le sort, l'agent le plus proche de la voix même de Jésus, en l'absence de celui-ci. Plus proche que le processus de l'élection. Pourtant, imagine-t-on que le pape soit désigné par un tirage au sort ?

* * *

Photo du Père Arrupe (il a perdu l'usage de la parole à la suite d'une trombose cérébrale). Il est assis, vêtu des ornements sacerdotaux, il écoute l'homélie du Père Pittau, assistant du Père Dezza. On peut se demander à quoi il pense. Que dit-il dans sa prière à jamais intérieure et qui a Dieu seul comme interlocuteur ?

* * *

Saint

Qu'est-ce qu'un saint ? a) Un saint ne sait pas qu'il en est un (par définition, dirais-je) ; b) un saint peut perdre. Je dis perdre au sens de perdre une bataille et même une guerre ; c) un saint souffre de perdre, autrement, il se serait battu « pour rien » ; d) un saint peut avoir entrepris une guerre partiellement juste et partiellement injuste ; e) un saint ne vit ni ne meurt dans la clarté.

Il semble bien que Jésus a gagné sa clarté de justesse, à la toute fin. N'oublions pas qu'il a fallu un ange, au Jardin, pour le rassurer.

L'autre jour, j'ai reçu un appel téléphonique du directeur de la revue *Relations*. Il venait de lire mon article dans *Le Devoir*, où je disais, en passant, que « *les évêques jettent des pelletées d'Évangile et de marxisme, à tout hasard, dans le seul fossé qui soit encore reconnu (le fossé économique).* »

Le Révérend Père me reprochait « d'accréditer l'idée que les évêques sont marxistes ». Là-dessus, je lui disais que je publierais bientôt un texte autrement plus féroce. (L'article a été publié dans *L'Analyste* de l'été 83, sous le titre : *La Déclaration de l'épiscopat canadien*.) Le texte en question avait été refusé par la revue *L'Église canadienne*, après avoir été demandé et accepté par le directeur de la revue. Il m'a demandé de le lui envoyer. Je le lui ai fait parvenir en disant : « Lettre suivra ». Je m'exécute aujourd'hui :

« *J'ai demandé à un confrère de vous faire parvenir mon texte sur la récente Déclaration de l'épiscopat canadien. Le procédé est un peu cavalier : j'étais pressé, je devais prendre l'autobus dans la minute pour Québec et il n'y en a qu'un par jour. Ça coûte d'ailleurs presque aussi cher que l'auto.*

« *J'ai lu les deux textes que vous me signalez. Je connaissais plusieurs des interventions qui sont rappelées dans l'article "polémiste" mais non pas toutes. Une critique que je ne fais pas et que je n'admets pas, c'est celle qui revient à dire : "Les évêques, à la sacristie !" Je me suis déjà fait dire ça, par des Jésuites, justement : "Les Frères, à l'école !" J'avais pas admis. Je suis donc parfaitement d'accord pour que les évêques interviennent dans le "temporel". Quant au reste, mon Dieu, vous avez lu mon texte ; vous savez ce que je pense. Je pense d'autres choses, mais non pas le contraire de ce que j'ai écrit jusqu'à présent. Et je n'ai pas l'intention de commenter mon propre texte.*

« *Ce que je peux ajouter, c'est que j'ai un réflexe géométrique quand je vois que la Confédération des syndicats nationaux (CSN) est d'accord avec l'épiscopat : deux quantités égales à une troisième sont égales entre elles. L'accord de la CSN engendre mon désaccord.*

« Ce que je reproche aux évêques - et là, je réagis en Québécois -, c'est de n'avoir rien dit (sauf Mgr Grégoire) contre la grève dans les hôpitaux. Une des premières fois où j'ai écrit publiquement à ce sujet pour demander que l'on retire le droit de grève dans les hôpitaux (c'était en 1976), je me suis fait manger tout rond par les intellectuels. Aujourd'hui, le Parti québécois, le Parti libéral du Québec, le Conseil du patronat du Québec et tous les Q sont d'accord sur ce point. Mais l'épiscopat n'a encore rien dit. Je dis : dire pour être entendu. On peut toujours trouver un mot, une péricope, mais, en vérité, ils sont plus féroces envers le capitalisme qu'envers les bourreaux des malades. Il n'y a pas de risque à condamner le capitalisme ; il y en a à condamner le syndicalisme tel qu'il est pratiqué par ici depuis 15 ans. Je connais des exemples de barbarie par centaines. Comment se fait-il que les évêques semblent n'en connaître aucun ?

« Je n'ai pas le goût de parler maintenant du "socialisme " qui a échoué partout. Ce que je sais, c'est que le « capitalisme » réussit. La crise que nous traversons ferait le bonheur des polocks. Ce que nous connaissons, c'est d'ailleurs un capitalisme drôlement domestiqué. Ma mère, qui est une pauvre, est bordée dans son lit et elle n'a pas un sou rond. Et ils sont 250 comme elle, à Métabetchouan. Notre capitalisme fait ça quand il n'est pas bloqué par la CSN. Idem pour les écoles.

« J'ai le sentiment que les intellectuels, par ici, en sont encore là où en étaient les intellectuels européens (français surtout) dans les années 30. Vingt ans plus tard, Sartre en était encore à nier l'existence du Goulag pour « ne pas désespérer Billancourt ». Combien de millions de personnes sont mortes au nom du "socialisme" pendant ce temps ? Et maintenant encore. La gauche française est à peine "revenue" du Viêt-nam, de Mao et du Cambodge. En attendant de "revenir" de l'Amérique centrale.

« Dans Un fils rebelle, Olivier Todd se réveille à 40 ans en maudissant ses pères et mères intellectuels, tout en protégeant ses entrées dans les salons. C'était le protégé de Sartre. Les intellectuels d'ici reprennent la même chanson, comme si rien n'avait été dit sur l'infiltration marxiste. Il y a pourtant longtemps que Koesler a démonté et démontré leurs techniques dans Hiéroglyphes, son autobiographie intellectuelle.

« Relations invite les chômeurs, les assistés sociaux, les "travailleurs" à une marche en mai prochain. Vous jouez avec le feu. Tôt ou tard, les marches finissent dans le sang, le général McArthur a déjà brisé une marche de chômeurs en 1934, sous Roosevelt. C'est pour dire. Il manque peut-être quelques "martyrs" à la gauche québécoise. L'assassinat de Pierre Laporte fut un accident de parcours, comme me disait tranquillement un homme de gauche bien connu à Montréal. Et d'autres hommes de gauche parlaient non moins tranquillement d'"exécution".

« Ce que nous avons de plus précieux dans notre pays, c'est la liberté ; la bonne vieille liberté civique, libérale, démocratique. Je me moque bien de ce que les syndicats disent sur la loi 111. C'est du chocolat. Et leur démocratie, on la connaît. La démocratie des jambes cassées si t'es pas d'accord. Ou de la torture psychologique, intolérable à moins d'être une espèce de héros. Ça commence à peine à sortir dans les journaux~ Et ça fait 15 ans que ça dure. Vous êtes-vous déjà informé des techniques de "persécution" des dissidents dans les syndicats ? Comme dit le Père Paiement, il faut choisir ses "solidarités", n'est-ce pas ? De vieux professeurs de cégeps montréalais m'appellent pour me dire qu'ils seront bientôt punis (ils ne savent trop comment, et cela fait partie du harcèlement) pour n'avoir pas accepté l'illégalité des dernières semaines.

« Votre parti-pris pour les pauvres est devenu un parti-pris tout court. Quand on a vu une fois le Père Paiement manipuler une assemblée de la Conférence religieuse canadienne, on est dompté pour longtemps. Ce jour-là, j'ai terriblement manqué de présence d'esprit et de courage, et je ne me le passe pas. Et que dire du récent "numéro" du Père Julien Harvey en prévision du voyage du pape ? C'est justement les pauvres qui veulent voir le pape, et pas seulement à la TV Les intellectuels s'en moquent bien. Je vais à Rome, sur commande, à tous les trois ans. Je me passe parfaitement de voir le pape. Mais mes confrères plus humbles (ils le sont tous) feraient 20 milles à pied pour le voir. Papolâtrie, disent les intellectuels. Je dis : scientia inflat. Théologiens balounés. Je finirai bien par en ramasser quelques-uns et ça ne m'empêchera pas d'être catholique. Un fichu catholique, mais un catholique quand même. Pour fichu, voir le Petit Larousse. Ça dit exactement ce que je veux dire.

« L'Église est en train de prendre une "chire". Il ne suffit pas d'ironiser sur les bourgeois qui vont à la messe et qui n'aiment pas qu'on leur parle des pauvres. C'est pas si simple que ça. Je connais des chauffeurs de taxi qui vont en Flo-

ride chaque hiver. Et je connais des boss qui n'ont pas pris de vacances depuis dix ans. J'en suis un. Beaucoup de pauvres le sont par bêtise. Mais je doute que vous vouliez revenir à l'exégèse de bienheureux les pauvres en esprit.

« Le paradoxe, c'est que je suis entraîné à dire ces choses, moi, fils de pauvres. Je ne parle pas de mon "amour" pour les pauvres. Je suis d'une espèce pauvre en amour. Je parle de l'espèce humaine. En tout cas, je ne fréquente aucun riche.

« Tout cela est bien décousu. Vous n'en demandiez pas tant. Vous demandiez rien. Vous me reprochiez seulement d'accréditer l'idée que les évêques sont marxistes.. Un dernier mot : je viens de relire le discours de Soljenitsyne à Harvard (juin 78). Il a tout dit et on a bien ri. Lui, pourtant, il sait.

« Je vous prie d'agréer, Révérend Père, l'expression de mes sentiments distingués. »

* * *

Évangile du jour

L'épisode des disciples d'Emmaüs. On lit ceci : « Jésus en personne s'approcha. » « ... et partant de Moïse.. il leur interpréta ce qui le concernait. » (Lc 24,27)

Ça doit être quelque chose que de se faire donner un cours de deux heures sur Jésus par Jésus. Seigneur, donne-moi un cours !

* * *

Aussi loin que 1944, j'ai un souvenir précis de l'émotion que j'avais à lire ce passage. Le *Mane nobiscum, quoniam advesperascit* (« Reste avec nous, le soir descend. ») était, au moment précis où cela fut dit, une formule de politesse, une offre d'hospitalité, je dirais normale. On ferait de même. Ils ont eu plus qu'ils n'offraient. « N'oubliez pas l'hospitalité, car c'est grâce à elle que, sans le savoir, certains ont hébergé des anges. » (He 13,2)

Le Frère André

Il est bien évident que le Frère André est un produit typique du peuple québécois. Je veux dire : issu de lui, reconnu par lui. Par les humbles d'abord, « *l'invisible cohorte des humbles qui, à travers les âges, a toujours assuré l'essentiel* » (W.H. Auden). Cette reconnaissance du peuple québécois, dans les deux sens du terme (connaissance et gratitude), ne date pas du 23 mai 1982. À la mort du Frère André, en 1937, déjà tout un peuple s'est levé pour le saluer.

Il est né à une époque particulièrement sombre de notre histoire : une époque de grande hésitation, après la Rébellion, sous une Union forcée et artificielle. Il a été orphelin. Au moment où il aurait pu se scolariser, c'était « la guerre des étoiles ». En pleine guerre de Sécession américaine, il traverse aux USA, comme le firent des centaines de milliers d'autres par la suite. Sait-on, par exemple, que les Canadiens français ont fourni plus de 40 000 soldats aux armées du Nord ? Ensuite, il fut Frère portier.

Il est le premier Frère québécois béatifié. Beaucoup de saints sont dénommés par le nom de leur ville. Le curé d'Ars, par exemple. Lui, il est dénommé par son état de Frère.

La béatification d'un homme ou d'une femme est un événement qui n'a de sens ou, en tout cas, de sens complet que pour un croyant. Pour le croyant, deux histoires se déroulent simultanément : l'histoire du Monde, qui est l'histoire du Pouvoir, et l'histoire du Salut, qui est l'histoire de l'Amour.

Toutes les sociétés honorent certains de leurs membres. C'est pour cette raison qu'il existe des clubs, des sénats, des décorations, des prix, des académies, des dictionnaires, des encyclopédies.

L'Église est une société. C'est une société qui n'a affaire qu'avec la vie.

Le Frère André est mort, selon la biologie, en 1937, mais l'Église et les fidèles l'honorent comme un vivant.

Voyons la différence entre un homme comme le Frère André et la plupart des grands noms parmi ses contemporains. En 1900, le Frère André s'apprêtait à lancer l'Oratoire ; il avait 55 ans. Quels étaient les ministres à ce moment-là ? Qui étaient les importants de l'époque, ceux qui comptent, comme on dit ? Il n'en reste plus grand-chose. Mais le Frère André est plus vivant que jamais. Voilà déjà un paradoxe : la fécondité, la créativité de ce genre d'hommes ou de femmes.

Un autre aspect de cette fécondité est d'ordre économique. Parfaitement. Les créateurs de beauté et les créateurs d'amour deviennent aussi, sans l'avoir cherché, des créateurs d'emplois. Mozart fait vivre bien du monde : interprètes, compagnies de disques, placiers. Le Frère André aussi, y compris d'autres portiers.

* * *

1) Élie, découragé, s'assied et dit : « *Prends ma vie, je ne vaux pas mieux que mes pères.* » Un ange le reconforte. (Roi I, ch.19)

2) À la Transfiguration, Élie est à côté de Jésus.

3) Jésus, à l'agonie, est reconforté par un ange, lui aussi.

* * *

Je file un mauvais coton. Vais-je pouvoir finir la course ? Me rendre jusqu'en juin ? Dieu rit-il de mes angoisses ou bien a-t-il pitié ? Je suis porté à croire qu'il a pitié. Mais la pitié de Dieu est active et elle peut être chirurgicale. Ce n'est pas une pitié de complicité ; c'est une pitié créatrice. Seigneur, que ta volonté soit faite et non la mienne.

* * *

Pravum est cor omnium, et inscrutabile : quis cognoscet illud ? (Jér 17,9). Corrompu (dépravé) et inscrutable. *Prions en Église* traduit : compliqué et malade. La traduction Osty de la Bible rend par : perfide et inguérissable. La Bible de Jérusalem donne : compliqué et pervers. *King James* porte : *deceitful et desperately wicked*. Voilà pour les quatre versions que j'ai !

* * *

Je lis quelque part : « *L'Église catholique est une force conservatrice ...* » Cela est dit, évidemment, par mode de persiflage, de jugement négatif. Il faut renverser le jugement et dire : « *L'Église est une force conservatrice et il faut l'en bénir.* » Car, enfin, il faut bien que des choses soient conservées. Conserver, c'est la première volonté de l'être. Même la pierre, même l'atome, veulent se conserver.

* * *

Fête de Marie-Madeleine

La place des femmes dans l'Évangile est étonnante. Du début à la fin, elles sont nommées, actives, fidèles. De Marie, sa mère, à Marie-Madeleine, en passant par la mère de Jacques et Jean, par la femme de Pilate, la femme adultère, la Samaritaine, etc. Le seul rôle odieux tenu par une femme, c'est celui de la femme d'Hérode.

* * *

Celui qui vous rejette, vous pouvez ne pas le rejeter. Vous pouvez le rejoindre via la prière. Car, lui aussi, il prie ; lui aussi, il communie. Et il n'est pas prouvé qu'il n'est pas reçu par Celui qui, seul, reçoit.

* * *

Pitié

« *Le Nain était maintenant si petit que je ne le distinguais plus de la chaîne à laquelle il se crampon - nait. Et pour la première fois je ne pouvais voir si la Dame s'adressait à lui ou au Tragédien.*

"Vite, dit-elle. Il est temps encore. Cesse, cesse tout de suite.

- Cesser quoi ?

- De te servir à tort de la pitié, de la pitié des autres gens. Nous l'avons tous un peu fait, sur la terre. La pitié nous a été donnée pour amener la joie à aider la misère. Mais elle peut être employée à tort. Elle peut servir à exercer une espèce de chantage. Ceux qui choisissent la misère peuvent, par la pitié, retenir captive la joie d'autrui et la rançonner. Je sais cela, maintenant, vois-tu. Déjà enfant, tu le faisais. Au lieu de dire que tu regrettais, tu allais boudier dans le grenier.. parce que tu savais que, tôt ou tard, une de tes sœurs dirait : "Je ne peux pas supporter de penser à lui qui pleure, tout seul là-haut. " Tu te servais de leur pitié pour exercer un chantage et à la fin elles tombaient dans le piège. Et plus tard, quand nous avons été mariés... oh, cela n'a pas d'importance, pourvu que tu cesses ce manège. (..)

« L'exigence de ceux qui sont emprisonnés en eux-mêmes, sans amour, et qui voudraient être autorisés à exercer un chantage sur l'univers : de sorte que, avant qu'ils consentent à être heureux selon leurs propres conditions, personne d'autre ne puisse goûter la joie ; ainsi le pouvoir suprême leur appartiendrait et l'Enfer pourrait mettre son veto aux décisions du Ciel.

- Je ne sais pas ce que je souhaite, monsieur.

- Mon fils, mon fils, il faut choisir. Ou bien viendra le jour où la joie prévaudra et tous les faiseurs de misère ne seront plus capables de l'empoisonner ; ou alors d'éternité en éternité les faiseurs de misère détruiront chez les autres le bonheur qu'ils rejettent pour eux-mêmes. Je sais que cela paraît sublime de dire que vous n'accepterez pas un salut qui laisse, ne fût-ce qu'une seule créature, dans les ténèbres du dehors. Mais attention à ce sophisme, ou bien vous ferez d'un empêcheur de danser en rond le tyran de l'Univers.

- Mais ose-t-on dire c'est horrible - que la pitié doit toujours mourir ? (...)

- Il faut distinguer ; la pitié active demeurera à jamais, mais non la pitié passive. Cette dernière, c'est la pitié que nous subissons simplement, la douleur qui conduit les hommes à céder là où ils ne devraient pas et à flatter quand ils devraient dire la vérité. Cette pitié-là a trompé plus d'une femme et lui a fait perdre sa virginité ; elle a trompé plus d'un homme d'État et l'a rendu malhonnête. Elle mourra. Elle était utilisée comme une arme par les méchants contre les bons : leur arme sera brisée.

- Et quelle est l'autre espèce de pitié, l'active ?

- *C'est une arme pour l'autre camp. Elle saute plus vite que la lumière des lieux les plus élevés jusqu'aux lieux les plus bas pour apporter la guérison et la joie, quel que soit le prix que cela lui coûte. Elle change l'obscurité en lumière et le mal en bien. Mais, devant les larmes rusées de l'Enfer, elle n'imposera pas au bien la tyrannie du mal. Toute maladie qui se soumet à un traitement sera guérie : mais nous n'appellerons pas bleu le jaune pour plaire à ceux qui tiennent à avoir une perpétuelle jaunisse, et nous ne changerons pas le jardin du monde en fumier pour l'amour de ceux qui ne peuvent pas supporter le parfum des roses. »*

J'ai lu ce qui précède en 1968. J'étais alors dans mon coqueron à Québec (Saint-Malo). Le passage me frappe de nouveau 14 ans plus tard. Il est tiré de C.S. Lewis, *Le grand divorce*. C'est Dion qui m'avait fait connaître cet auteur en 1960.

Le titre s'explique de la façon suivante : Blake avait écrit un livre intitulé : *Le mariage du Ciel et de l'Enfer*. Lewis parle de *divorce*. C'est, au fond, la paraphrase du oui, oui ; non, non, de l'Évangile. Et aussi de la parabole du mauvais riche.

Le cardinal Roy m'a dit un jour : « *Quand il n'y aurait plus qu'un seul catholique, la Foi serait entière, et entièrement professée.* » Il y a eu un moment, dans l'histoire de l'Église, où seule Marie a cru.

Je fais une demi-heure d'adoration, seul à la chapelle. Je confie l'année écoulée et tout mon passé à la miséricorde de Jésus, dont j'ai la grâce de ne pas douter. Je prie nommément pour mes confrères, mes amis, ma parenté.

Pour l'année qui vient, je ne demande rien sauf, selon la très vieille prière que je dis depuis l'âge de 19 ans : « ... apprends-moi à *me dépenser sans attendre d'autre récompense que celle de savoir que je fais ta volonté.* »

Charissimi diligamus nos invicem quia charitas ex Deo est. (Jn 1, 4-7)

« Aimons-nous les uns les autres parce que l'amour vient de Dieu. »

C'est la raison qui est donnée : parce que l'amour vient de Dieu. Il n'est donné aucune autre raison.

Celui qui aime est né de Dieu : *qui diligit ex Deo natus est.*

* * *

L'Évangile du jour (Mc 3,5) parle de Jésus *en colère* et *attristé* à cause de la mauvaise foi des Pharisiens.

* * *

La prière est l'acte le plus efficace que nous puissions faire. Ce que nous faisons *ensuite* de bon et de profitable tire son efficacité des moments que nous avons passés en contact avec celui qui, seul, fait ; qui seul, *créé*.

* * *

Lecture à Vêpres

Purificate corda, duplices animo (Jc 4,10) : « *Hommes partagés [doubles], purifiez vos cœurs.* » Le lien est fait entre pureté et simplicité, unité. Un psaume dit d'ailleurs : « *Unifie mon cœur pour qu'il craigne ton nom.* » (Ps 85,11)

* * *

Évangile du jour

Les Pharisiens disent au paralytique guéri : « *C'est le sabbat. Tu n'as pas le droit de porter ton brancard.* »

Voici un homme *délivré* et qui porte, pour ainsi dire, sa prison dans ses mains. Tout de suite, d'autres hommes veulent l'emprisonner de nouveau. Les esclaves ne tolèrent pas le spectacle de la liberté. Asservis, ils veulent asservir les autres. Jésus, libère-moi et ne permets pas que j'asservisse les autres. Fais-moi libérateur, en toi et comme toi.

* * *

Jeudi-Saint

Je lis, dans un article religieux du *Devoir* d'aujourd'hui : « ... nous savons que si nous allons au bout de cette option, nous connaîtrons le même sort que Jésus. »

Je trouve cela léger, sans juger l'auteur, cependant. Peut-être est-il prêt à mourir. Car c'est de cela qu'il s'agit.

Au fait, quel a été le sort de Jésus ? 1) Il fut reçu, acclamé ; 2) abandonné et crucifié par les chefs du peuple ; 3) ressuscité.

Il n'y en a pas tant que ça qui sont prêts à mourir, si les mots veulent dire quelque chose. Je ne prétends pas l'être. Que ferais-je sous la menace d'une balle dans la nuque ?

Il y a aussi mourir « socialement » ; mourir de réputation ; être rejeté de ses contemporains ; être démodé. Cela aussi est assez rude. Mais, enfin, ce n'est pas la balle dans la nuque. Ou la torture savante et épouvantable.

Il ne faut écrire publiquement que ce que l'on *fait* ou que ce que l'on *sait* pouvoir *supporter*. En deçà, c'est de la parade.

* * *

Vendredi-Saint

Hier soir, j'ai fait une heure d'adoration. Pour une fois, j'ai trouvé le temps court. Je n'ai pas vu passer l'heure. Je n'ai éprouvé pourtant aucune émotion particulière. J'ai lu lentement la passion selon saint Luc et le discours après la Cène. « *Se retournant, Jésus regarda Pierre.* » On peut imaginer que Jésus est traîné par les soldats, bousculé, déjà battu, amoché. Pierre, en moins d'une heure (Luc mentionne précisément cet intervalle de temps), a renié Jésus à trois reprises. Jésus

donc traverse une espèce de cour. Pierre guette. Jésus le regarde : « *Et conversus Dominus respexit Petrum.* » (22,61)

Il n'est pas possible d'imaginer que les Apôtres n'aient pas longuement et souvent parlé entre eux de ces journées capitales, comme des amis se racontent des expériences communes. Il est sûr que Pierre a dû longuement raconter sa trahison ; rapporter justement ce regard de Jésus. Non par esprit de ressassement, mais dans la reconnaissance du pécheur pardonné *depuis* et *avant* même sa faute.

Ma mère nous disait, enfants, et elle reprenait une vieille tradition, qu'à force de pleurer son reniement, des sillons s'étaient creusés sur les joues de saint Pierre.

* * *

Office du Vendredi-Saint

Le Père aumônier est un vieillard malade, à bout de forces. Nous-mêmes, nous sommes vieux. Nous faisons quand même les choses avec un minimum de dignité. Si seulement les textes étaient un peu mieux lus !

* * *

Alain

« *Le tyran aime à pardonner.* » Ainsi, Pilate a gracié Barabbas, dont il se moquait bien. Il n'a pas eu le courage de gracier Jésus. On peut imaginer la surprise et la joie de Barabbas. Il a dû fêter ça avec ses amis. Peut-être aussi était-il troublé d'avoir été « remplacé » par Jésus. Jésus nous a tous « remplacés »...

* * *

On parle de plus en plus de libération politique par l'Église ; de sa responsabilité à cet égard ; de son engagement obligatoire dans la libération des opprimés. Foutaise !

Saint Pierre disait : « *Soumettez-vous à toute institution humaine à cause du Seigneur ...* » (1 Pe 2,13) Ni le Christ ni l'Église primitive n'ont fait de politique. ils ont pourtant bel et bien changé le monde, leur monde.

* * *

Extrait d'une hymne : « *Rien n'est impossible à Dieu puisqu'il se donne.* » Le *puisque* est étonnant.

* * *

Premier dimanche de l'Avent

Rorate caeli desuper, et nubes pluant Justum. (Is 45,8) « *L'humanité soupire après le Juste.* » Jésus, Jésus, viens me sauver. Donne-moi de te désirer.

* * *

Je me récite le *Veni, Creator... Mentis tuorum visita.* « *Visite l'esprit des tiens.* » Quelle tendresse dans ces mots si simples, presque rudes.

* * *

Le premier commandement du diable : *Don't get high on your own supply.* Ne prends pas ton propre poison. Aussi bien, saint Benoît retourne le diable à l'envers : « *Bois ton propre venin.* »

* * *

« *Je bénis Yahvé ! La nuit, même mes reins m'instruisent* (autre traduction : *mon cœur me réveille*). » (Ps 16,7) J'ai pensé à ce verset en me réveillant.

* * *

Noël

« *Honneur à cette puissance qui refuse force.* » (Alain)

* * *

Immaculée Conception

L'oraison de la messe du jour : « *Tu as préparé à ton fils une demeure digne de lui par la conception immaculée de la Vierge ; puisque tu l'as préservée de tout péché par une grâce venant déjà de la mort de ton fils, accorde-nous, à l'intercession de cette mère très pure, de parvenir jusqu'à toi purifiés, nous aussi, de tout mal.* »

Ce genre de prières sont des condensés de théologie.

« ... *une grâce venant déjà de la mort de ton fils...* » La mère est purifiée, par anticipation, par la *mort* de celui dont elle n'est pas encore mère.

La Vierge est *immaculée* ; nous, nous ne pouvons qu'être *purifiés*. Nous sommes en voie de purification. Qu'est-ce que je gagne, chaque jour, en pureté ? Est-ce que je me salis davantage chaque jour ? Rude besogne !

Le *dogme* de l'Immaculée Conception n'est ni plus ni moins difficile à accepter que les autres ; plutôt moins, si ce terme a du sens appliqué à ce genre de réalité. Dans la mesure de ma légèreté, ce dogme ne « m'embarrasse » pas. Il n'y a qu'un critère de la foi : mourrais-je pour confesser ce dogme ? Il n'y a *qu'une* prière : « *Je crois, Seigneur, secours mon incrédulité.* » (Mc 9,24)

* * *

Une inconnue qui me connaît par mass media interposés (et c'est tant mieux pour moi !) me demande mon autographe ! Je lui écris : « Vous me demandez mon autographe. Mon Dieu ! qu'est-ce que mon autographe ? Je souhaite qu'il soit pour vous le signe matériel d'un homme qui espère croire deux choses immenses, c'est-à-dire non mesurables : a) Dieu existe ; b) Il nous aime et Il le prouve en nous donnant son Fils.

* * *

Saint-Étienne

La Liturgie est maligne. Le lendemain de Noël, elle place la fête de saint Étienne.

1) Saint Étienne est mort comme Jésus : en pardonnant à haute voix à ses tueurs ;

2) La Liturgie soude la mort d'Étienne à la naissance de Jésus, comme pour nous indiquer qu'il ne faut pas se scandaliser de l'échec apparent de la Rédemption.

* * *

Messe du jour

Jésus - et nous sommes après la résurrection annonce à Pierre par quel genre de mort il « *glorifie Dieu* ». Là-dessus, Pierre dit : « *Et l'autre ?* » Il voulait dire Jean. Jésus répond : « *Que t'importe ! Toi, suis-moi !* » Ce dialogue seigneurial, rapporté par « l'autre », termine l'évangile selon Jean. La Liturgie nous ramène ce passage le surlendemain de Noël. Et, demain, c'est les Saints-Innocents. La naissance est vite soudée à la mort.

* * *

« *Paul, notre frère très cher vous a écrit selon la sagesse qui lui a été donnée. Il y a des choses difficiles à comprendre dans ses lettres ; les ignorants et les esprits instables le distordent comme ils font pour les autres Écritures ..* » (2 Pe 3,16) *Quae indocti et instabiles depravant ...*

Depravare : corrompre, contourner, contrefaire, défigurer, altérer. Saint Pierre se trouve à dire : « Certes, il y a des passages difficiles chez Paul et les ignorants les défigurent. Aussi bien, ils font la même chose avec le reste ... »

* * *

Pape

« Parole de pape ». On dit ça avec mépris. On voulait dire : ce n'est rien, ou bien, c'est à mettre sur le même pied que d'autres paroles. Moi je dis : attention. Et quel soin accordez-vous à parole de Trudeau, ou de Lévesque, ou de Parizeau, ou de Carter, ou de Reagan, ou de Mao, ou du dernier Nobel ? Ou, surtout, de votre collègue ?

De parole de pape en parole de pape, on atteint la rive, comme des draveurs sur des billots.

* * *

Célébration anticipée de la fête de l'Assomption. Ouverture de l'année du centenaire de l'arrivée des Frères Maristes au Canada, le 15 août 1885. Quarantième anniversaire de ma prise d'habit, comme on disait. À l'offertoire, le cantique m'a rejoint : « *De mon cœur a jailli ce beau poème : ma vie tout entière, je l'offre au Seigneur.* » C'est une paraphrase du Ps 45 : *Eructavit cor meum verbum bonum : dico ego opera mea regi.*

Je me dis, en effet, que ma vie serait un poème, si je n'avais pas tant raturé le don que j'ai fait il y a 40 ans. Je n'ai pas tenu ma partition ; je n'ai pas « appris » mon morceau ; j'ai mal écrit ma vie.

Je ne veux pas dire ça par lâcheté, apitoiement. Jésus peut me ré-écrire. Il ne le fera pas sans moi. Viens, Seigneur Jésus !

* * *

Introït du jour

Signum magnum apparuit : « une femme, vêtue de soleil, et la lune sous ses pieds, et sur sa tête une couronne de douze étoiles. » (Apoc. 12,1) Le féminisme, c'est le champ où pousse l'ivraie et le bon grain, en ce qui touche la révélation de la femme.

* * *

Je demande à un vieux Frère s'il croit en la vie éternelle. Il venait de me dire : « J'ai 80 ans, et je suis mûr pour le caveau. » Il me répond : « La résurrection des morts, c'est après la fin du monde. Les milliards d'hommes qui sont morts, où sont-ils ? » J'insiste : « Croyez-vous, oui ou non ? » Il répond : « Je crois. »

Cet homme se retire, comme Jünger dit que Dieu se retire. En fait, Jünger cite Léon Bloy. Mais le confrère se retire trop. C'est un bel animal. Il a honte de ne plus gagner sa vie. Je lui dis : « Habillez-vous et venez manger avec nous. » À ma surprise, je le vois au dîner.

* * *

Sur le chemin où Jésus m'invite, sur le chemin que Jésus est, on ne peut pas marcher deux de front...

* * *

On ne fait, dans toute sa vie, qu'une seule prière sérieuse. La mienne, je l'ai faite dans un creux d'humiliation et de misère extrêmes, à 19 ans. C'était : « Seigneur Jésus, utilise-moi pour ta gloire, et ta gloire, c'est le cœur de l'homme. » J'ai été exaucé, j'ai commencé de l'être, j'ai peur du reste, je maintiens ma prière.

Un homme et sa planète. L'homme, c'est Jean-Paul II, successeur de celui dont Pilate a dit : *ecce homo*.

* * *

Il n'y a pas grand-chose à attendre d'un Dieu avec qui on peut converser à heures fixes, sur rendez-vous, comme avec une espèce de psychiatre pas trop chérant.

* * *

« *Le cœur des saints est liquide.* » (Curé d'Ars) Il est limpide, il se répand, il prend toutes les formes de la misère humaine.

* * *

Je vois assez un pape qui déciderait de canoniser un homme comme Dietrich Bonhoeffer. Protestant ou pas, il appartient au patrimoine chrétien.

* * *

Office des morts : *opera illorum sequuntur illos* (Apoc. 14,13). J'aime et je redoute !

* * *

Dieu est créateur et non pas conservateur. Dieu est conservateur et non pas distrait.

* * *

Retraite

Bonnes remarques du prédicateur sur la mission de Moïse, Jérémie, Isaïe. Moïse redoute la mission qui l'attend. À la fin, il prétexte de son infirmité : il est bègue. Dieu répond : « *N'y a-t-il pas ton frère Aaron ? Il parlera pour toi.* » Cette phrase fait écho à celle qu'on trouve au début de la Bible : « *Qu'as-tu fait de ton frère ?* »

L'Assomption signifie, dans la Foi, que Marie est « au ciel » avec son « corps ». Ici, deux mots piégés : ciel et corps.

Ciel : On doit y voir un *état* et non un lieu. Le ciel est, littéralement, *partout*, comme Dieu. L'enfer, c'est la négation du ciel, au sens où l'on dit : A et -A (non A).

Corps : On doit y voir l'affirmation que l'immortalité promise touche tout notre être, tout ce que nous appelons *la personne*. Quand je dis une chose aussi simple que : « Je me souviens, j'avais sept ans, etc. », on dit déjà une chose énorme. Que reste-t-il de notre *je*, de notre corps d'il y a 40, 50, 60 ans ? Pourtant, on dit *je* à ce sujet. Analogiquement, au ciel, on dira *je*. Et qu'importe les modalités d'existence de ce que nous appelons notre corps ?

Julien Green

Ce qui vient de Dieu est simple alors que le démon excelle dans la complication.

Claudel

« "J'ajouterais des fagots à l'enfer, si j'étais Dieu

- L'autre : "On voit bien que vous ne l'êtes pas". »

* * *

« Tu crois, toi, qu'il n'y a qu'un Dieu. Tu fais bien. Les démons aussi le croient et ils frémissent. » (Jc, 2,19) *Daimones credunt et contremiscunt* : trembler, vaciller, chanceler...

* * *

Varillon

Sur la distinction *nécessaire* entre foi et religion.

1) Il y a distinction, mais il ne doit pas y avoir séparation. Le bleu, le blanc, le rouge sont distincts sur le drapeau français, mais ils ne sont pas séparés. Le drapeau français n'est pas rouge, ni bleu.

2) Il y a précellence de la foi sur la religion.

3) Il n'y a pas de *credo in* (je crois en Dieu) sans un *credo quod* (je crois que Dieu est « ceci », « cela » : trin, rédempteur, etc.).

* * *

Motivations de la prière

- 1) Dieu me prie. Par exemple : si vis... si tu veux...
- 2) Dieu est un Toi, un Tu, non pas un Lui ou un Il. Parler de Dieu à la troisième personne, c'est en faire un objet de discours. S'il est un Tu, il appelle au dialogue.
- 3) La Révélation est une confidence. Une confidence appelle une confidence.
- 4) Dieu est et me fait. Prier, c'est prendre conscience de ce fait, car c'est un fait.
- 5) Il le faut : *oportet*. Donner du temps à Dieu. (Varillon)

Légaut

« *L'homme est un mystère.* » Dire qu'il est un mystère *de fait*, ce n'est pas original. Légaut ajoute : un mystère de droit. C'est la base de toute son anthropologie. La Rédemption et l'immortalité de « l'âme », ces deux « dogmes », sont déterminées par cette option. *Option* est son terme. Je marche assez là-dedans.

* * *

Légaut : Élitisme

Devant la difficulté et l'exigence de sa doctrine, j'ai posé la question du danger d'élitisme.

- 1) Il refuse l'étiquette. Il dit que c'est précisément le contraire. Qui sommes-nous pour juger les « autres » incapables à comprendre ?
- 2) Il dit : l'Évangile est « élitiste ».

3) Ce soir, à la messe, j'entends : « *Béni sois-tu, Père, d'avoir révélé ces choses aux petits...* » L'élitisme inversé. Papini disait que Jésus est « *le grand renverseur* ».

* * *

À la messe, ce matin, le prêtre a eu cette réflexion très simple et très classique : le chrétien, ce n'est pas celui qui souffre, qui prie, qui espère, etc. C'est celui qui croit que Jésus est ressuscité. En dernière analyse, c'est là l'originalité du chrétien, le propre du chrétien.

* * *

Le Souvenez-vous

« *Souvenez-vous, ô très douce Vierge Marie, qu'on n'a jamais entendu dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à votre protection, imploré vos suffrages ou demandé votre intercession ait été abandonné ..* »

Aucune demande explicite dans cette prière. C'est un pur chantage à la « réputation » de Marie comme secours des chrétiens. *Auxilium christianorum*.

* * *

Ce soir, selon une pratique maintenant autorisée et même encouragée par l'Église, il y a l'onction des malades (ce qu'on appelait autrefois l'extrême-onction) pour 11 Frères : quatre ont 80 ans et plus ; deux sont des septuagénaires assez mal en point ; les cinq autres sont capables de m'enterrer. Mais voilà : on « consomme » aussi les sacrements.

Retour sur la cérémonie de l'onction des malades :

1) Il y avait 11 malades et 7 assistants. Les autres étaient absents, pour diverses raisons.

2) Lecture de Jacques, 5, 13-15 : « *Quelqu'un parmi vous souffre-t-il ? Qu'il prie. Quelqu'un est-il joyeux ? Qu'il entonne un cantique. Quelqu'un parmi vous est-il malade ? Qu'il appelle les presbytres de l'Église et qu'ils prient sur lui après l'avoir oint d'huile au nom du Seigneur. La prière de la foi sauvera le patient et le Seigneur le relèvera, s'il a commis des péchés, ils lui seront remis.* » Traduction cecuménique de la Bible (TOB, pour les initiés) : « *S'il a des péchés à son actif, il lui sera pardonné.* » Actif, ici, est très drôle. C'est du français de barman ! La traduction Osty et celle de Jérusalem portent : « *S'il a commis des péchés...* » Le latin dit : *et si in peccatis sit*. Littéralement : « *s'il est en péchés.* » La traduction TOB est une traduction d'ivrogne.

* * *

Prières pour l'onction : 1) « *Par l'imposition de mes mains et l'intercession de la Vierge Marie, de saint Joseph et de tous les saints, que disparaisse de votre vie toute puissance du mal. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.* » 2) « *Par cette onction sainte, et sa bienveillante miséricorde, que le Seigneur vous pardonne tout le mal que vous avez fait.* »

Ces textes sont d'une beauté écrasante. Il y a, là-dedans, une force cosmique. Quand un prêtre dit : « *Au nom du Père ...* » J'écrase. « *... tout le mal que vous avez fait.* »

* * *

Merci, Seigneur, parce qu'il fait soleil, parce qu'il fait froid, parce qu'il fait silence. Ce dernier luxe.

* * *

Fin